AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

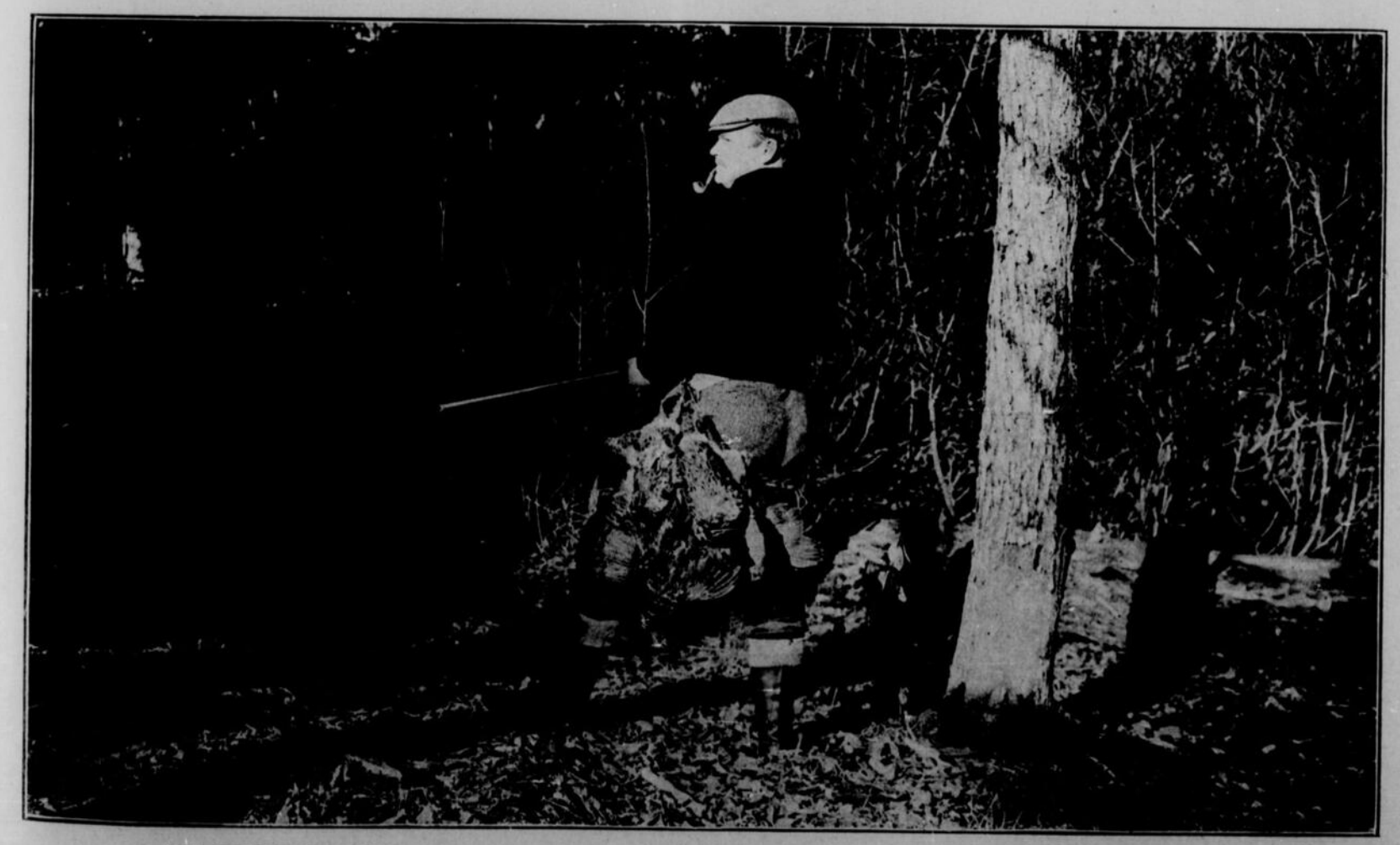
Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE

EN ROUTE POUR LE CAMP—Chasseurs transportant un cerf, à travers bois, dans le district des Lacs Muskoka, près du Lac Rousseau. Ligne du G. T. R.



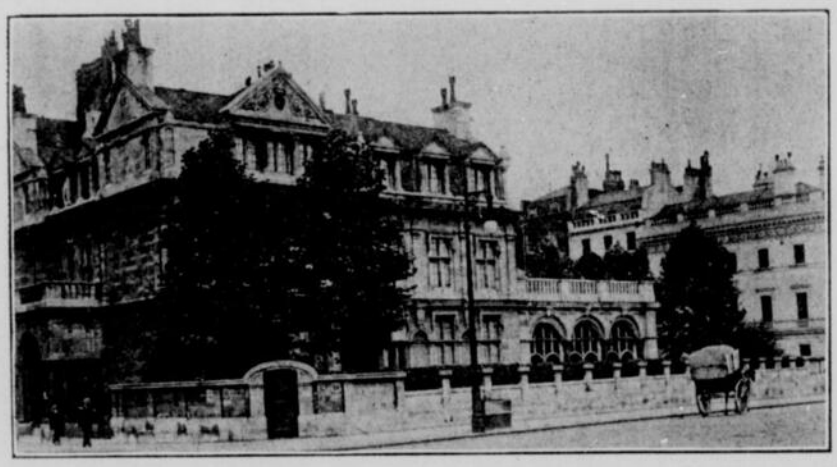
UN SPORT FAVORI—Chasse à la perdrix dans le district de la Rivière Maganetawan, Ontario. Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ

En Canada — Le battage du blé dans une des nouvelles fermes de l'Alberta.

En Angleterre — La maison de campagne de feu Beit, archi-millionnaire anglais, ancien associé de Cecil Rhodes.

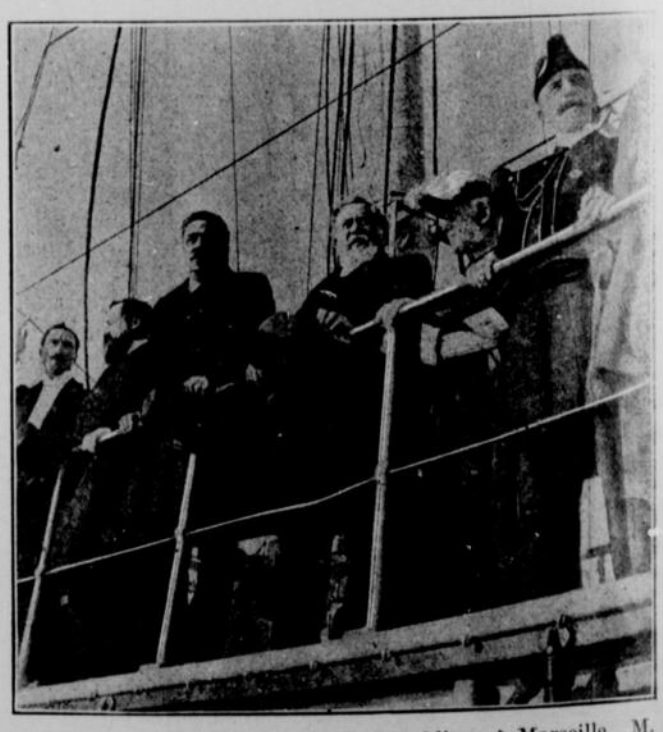
En Angleterre — Mlle Keny et Mme Lawrence, suffragettes anglaises, quittant la prison après l'incarcération que leur valut leur intransigeante attitude de féministes convaincues et irascibles.



En Angleterre — La maison de feu Beit, (26 Park Lane, Londres), roi des diamants de l'Afrique australe, décédé récemment.

En Angleterre — Le duc d'Argyle, assistant à la fête des fleurs, tenue à Winbledon, au bénéfice des enfants pauvres.

En France — L'illustre poète Sully Prudhomme, de l'Académie française, dont on vient de fêter les vingt-cinq ans de présence sous la fameuse coupole de l'Institut de France.



En France — Le président de la République à Marseille. M. Fallières ayant à sa droite M. Thompson, ministre de la marine, et à sa gauche l'amiral Touchard, à bord du "La Hire", salue l'escadre italienne qui lui rend les honneurs.

Sommaire du No 1174 du 27 octobre 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque.— Nos gravures d'actualité. — Choses d'Europe. — L'affaire de Buckingham, par l'hon. G. A. Nantel. — Propos de Montréalais. — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano. — Nouvelle canadienne inédite: Les sabots de Casimir, par F. de Chalot. — Un livre sur Marie-Antoinette, pages écrites pour l'Album Universel, par l'abbé Serpaggi. — Choses qui passent au Texas, par Padre Alberto, O.M.I. — Curiosités scientifiques et naturelles. — A travers la mode. — La vie au foyer. — Pour nos jeunes amis. — Feuilletons: **Les pirates du golfe St Laurent**, par le Dr E. Dick. — **Colomba**, par Prosper Mérimée. — Trois pages humoristiques. — Les grands musiciens. — La cuisine de Madame. — Conte de fée: La chatte blanche. — A travers le Canada. — Remaniement du tarif. — Nouvelle: Un coup de... chapeau, par Jean de Rip. — Poésies. — Variétés, etc.

Musique:

Chant: **La cruelle berceuse**, paroles et musique de Théodore Botrel; **Nocturne**, musique de Gabriel Fauré, paroles de Villiers de l'Isle-Adam; **Mon coeur se tait**, musique de R. Schumann, paroles de Henri Heine.

Choses d'Europe

En Angleterre

Les filateurs en coton ont constitué, il y a quelques mois, une commission chargée d'étudier sur place la plantation et l'industrie du coton aux Etats-Unis. Cette commission vient de faire rapport après avoir visité toute la zone des Etats du Sud, où se cultive le coton. Ses recommandations sont importantes et indiquent à la fois les progrès des méthodes américaines et les lacunes de la fabrication anglaise, celles-ci dépendant plus du défaut de la matière première dans le Royaume-Uni que des procédés du tissage anglais.

En résumé, la Commission recommande aux filateurs de coton du Lancashire d'acheter des terres dans les Etats du Sud et d'y établir de vastes plantations, qui leur fourniraient la matière première. Les observations des commissaires ont porté sur une région cotonnière de 750 milles de superficie, 500 milles du Nord au Sud et 1,500 milles de l'Ouest à l'Est.

Les commissaires concluent en disant que, "tenant compte du prix du coton, ils considèrent les circonstances présentes comme tout à fait favorables à l'entreprise qu'ils recommandent."

Les connaisseurs se demandent maintenant ce qu'est devenu le projet de l'an dernier d'ouvrir d'immenses terrains de l'Afrique du Sud à la culture et à la civilisation en y fondant des plantations de coton. Ces territoires sud-africains étaient,disait-on, les plus parfaits de la terre pour la culture du coton et les industriels du Lancashire y devaient placer tous les capitaux nécessaires à leur exploitation. Du même coup, ils développaient l'industrie anglaise et ouvraient une terre nationale. Comment se fait-il qu'ils détournent leurs vues de cette terre promise pour les porter, avec leurs énergies et leurs capitaux, du côté d'un pays étranger?

Ce simple fait montre une fois de plus, qu'en Angleterre comme partout et peut-être plus dans ce pays classique de la liberté et... des affaires, l'argent n'a pas de patrie.

* * *

Une toile d'un art vivant et d'une actualité frappante attire une foule de visiteurs à la galerie des Arts de Kensington; elle est du maître baron Arpad de Paorthory, peintre hongrois, et le sujet en a été inspiré par les sermons du Père Bernard Vaughan sur le cercle mondain — smart set — beau monde — de Londres. La posture et le geste du diable revêtant la forme humaine et de la jeune fille, sa victime, sont d'un effet saisissant et bien propres à inspirer les sentiments les plus convaincus du repentir, ou les plus fortes résolutions de courage et de persévérance dans la vertu.

Une jeune fille, le front entre les deux mains, fixe d'un oeil stupéfait, une table de cartes. Elle a à choisir entre deux ruines: la ruine sociale ou la ruine morale. Derrière sa chaise, les mains jointes et crispées, la figure rayonnante, comme un homme sûr de sa victoire, se tient le Tentateur, costumé à la façon des diables du moyen-âge. Sur l'arrière-scène sont plusieurs femmes et hommes causant et riant, qui ne se rendent pas le moindre compte de la tragédie qui est en train de se dérouler tout à côté d'eux.

Ce tableau qui crée toute une sensation dans le grand monde anglais a été exécuté dans des circonstances particulières qui valent bien la peine d'être relatées:

Le Baron, dont la carrière artistique est brillante, a fait presque le monde entier, voyageant lentement et peignant les divers sujets d'actualité qui le frappaient dans chaque pays. Etant de passage à Londres, il entendit prêcher le Père Vaughan et son sermon lui fit une telle impression qu'il en conçut le sujet de la peinture qui est le clou du jour.

Le Père Vaughan rencontra l'autre jour le Baron à la galerie même où son oeuvre est exposée, et il lui suggéra de faire toute une série de tableaux sur le "smart set."

"La première peinture de la série, aurait dit le célèbre prédicateur au noble artiste, pourrait être une débutante, fraîche, pure, charmante, avant qu'elle ait été prise dans le gouffre de la société avancée — smart society.

"Après, vous pourriez la peindre sur la fin de la saison, fatiguée, fanée, avec la lassitude, l'impuissance de sa longue oisiveté: pauvre papillon battant vainement des ailes, au milieu des rudes épreuves de la vie!"

"Ensuite viendrait l'illustration de son mariage d'argent à un homme qu'elle n'aime pas.

"Un autre tableau pourrait montrer les événements de sa vie qui vont conduire à la séparation de la femme et du mari avec le spectacle émouvant d'un enfant abandonné.

"Enfin, la dernière peinture décrirait la scène du suicide du pauvre petit papillon et le lit mortuaire du mari qu'aucun ami n'assiste à son dernier moment!"

"Je vais dessiner ces sujets sur le papier, pour vous", aurait ajouté le Prédicateur du beau monde. Et le Baron est tombé d'accord avec son illustre interlocuteur, que ces sujets de si haute actualité se prêtent merveilleusement à l'inspiration et au travail de l'art.

* * *

Au cours de la dernière semaine, la découverte d'un gisement de charbon a été faite près de Douvres, qui serait d'une importance telle que le professeur W. Boyd Dankins, professeur de géologie à Manchester, l'aurait décrit en disant:

"C'est l'événement le plus important pour le district depuis la conquête des Normands."

Cette couche de charbon serait la plus considérable de l'Angleterre; elle aurait 100 milles de superficie et on l'évaluerait à 100 millions de louis sterling! Dans 10 ans, il y aura 10,000 personnes employées dans cette charbonnerie.

En France

La loi du dimanche n'a pas fini d'agiter les esprits et à moins d'amendements considérables apportés à la prochaine session, on ne voit pas comment elle pourrait recevoir son application générale.

Le syndicat des boulangers de Paris a décidé de chômer le lundi, mais de travailler le dimanche.

Cette décision ne peut lier que les membres du syndicat. Restent les boulangers indépendants qui y vont à leur guise, travaillant dimanche et aussi le lundi, faisant ainsi double cueillette contre une seule des boulangers syndiqués.

Inutile de dire que ces derniers ont mal pris la plaisanterie. Mais que faire en face d'un texte qui ne prescrit aucun jour particulier d'observance, et se déclare satisfait du moment qu'un jour quelconque de la semaine est observé.

On peut voir par là les difficultés sans nombre qui proviennent d'une innovation introduite à la place du vieux précepte de l'Eglise: les dimanches tu observeras.

Un jour de repos dominical et le même pour tous, c'est encore ce qu'il y a de plus simple et de plus effectif. On a voulu supprimer le commandement de Dieu et de l'Eglise et on est fort embarrassé de le remplacer par un commandement du Parlement qui ait quelque sens commun et soit reçu avec respect par tous les intéressés.

M. Hector Depasse, dans le "Rappel", résume ainsi la situation faite à l'Eglise par l'Etat: "Lorsque le mari et la femme veulent divorcer, ils sont bien à même de le faire. Mais si l'un d'eux seul veut la séparation, si la femme refuse, et s'accroche aux habits de son mari remplissant la rue de ses vociférations, alors la séparation sans bruit et sans scandale est difficile. Dans ce cas, quelles que soient les conséquences, la police doit intervenir."

L'écrivain radical oublie que dans un cas de séparation, le tribunal règle le "modus-vivendi" des parties et accorde sur les biens du ménage suffisamment pour assurer la subsistance de la femme et de ses enfants.

Dans le cas de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, celui-ci garde tout si l'Eglise ne se soumet pas à ses lois arbitraires.

Cet appel à la police, dans le cas de l'Eglise, manque de générosité, de chevaleresque, de justice élémentaire même: il s'adresse à la force armée contre la faiblesse qui aurait été mise dans la rue par la brutalité maritale.

Singulière démocratie que la démocratie française: pour priver les catholiques de leur liberté religieuse, les chefs de cette démocratie qui n'ont pas d'autres mots sur les lèvres que ceux de liberté, fraternité, égalité, prononcent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la rupture concordataire, par conséquent, puis ils disent à l'Eglise: formez-vous en associations cultuelles sur lesquelles nous aurons, presque comme avant, le contrôle administratif, autrement nous nous emparons de vos églises, de vos séminaires, etc. Et si vous criez, nous appelons la police pour vous coffrer!

Il n'est pas possible d'aimer et de comprendre mieux la liberté et la démocratie!

On croit rêver quand, ici, en Amérique, ou en Angleterre, on lit de pareilles bêtises écrites au nom de la démocratie.

En Russie

Les choses s'amendent sensiblement en Russie et le gouvernement ayant donné des preuves irrécusables de son désir sincère de réformes populaires, se prépare aux élections relativement prochaines de la nouvelle Douma.

La famille impériale n'est ni exilée, ni cachée au fond de ses palais sous la garde impénétrable de ses fidèles Cosaques. Elle a fait sa villégiature comme d'ordinaire, et voilà même que l'on parle d'un séjour du Tsar à Biarritz.

S'il faut en croire les "on-dit", Nicolas II viendrait, en octobre prochain, dit un journal français, effectuer avec l'impératrice, le tsarevitch et les grandes-duchesses ses filles, un assez long séjour à Biarritz. Des appartements lui seraient déjà préparés à l'hôtel du Palais, ajoutent les propagateurs de cette sensationnelle information.

A vrai dire, on affirmait déjà, en mai dernier, que l'empereur de Russie avait manifesté le désir de passer l'automne dans notre ville, et les quelques personnalités russes avec qui je m'étais entretenu alors de ce projet semblaient n'en être nullement surprises. Celles, nombreuses, à qui j'ai parlé aujourd'hui des desseins que l'on prête aux souverains de Russie, ont estimé le projet très réalisable, et ont même paru vouloir induire de l'arrivée du grand-duc et de la grande-duchesse Alexandrovitch qu'il y avait des probabilités pour qu'il fût mis à exécution.

A l'hôtel du Palais, on est impénétrable; une animation inusitée s'y révèle; on y prépare évidemment quelque chose, mais quoi? Il en fut du reste ainsi lorsque le roi Edouard décida son voyage dans le Sud-Ouest, au printemps dernier. Même alors que la venue du roi était officiellement connue, on y parlait toujours du duc de Devonshire!

* * *

Interrogé sur la nature de ses intentions, le comte de Witte aurait dit à un journaliste américain: "Jamais, jamais je ne retournerai au pouvoir. Je ne veux rien dire de désagréable à l'adresse de l'empereur, qui est toujours mon impérial maître et à qui je dois tout, ou du gouvernement ou de mon pays, mais j'en ai eu assez. Vous ne pouvez rendre cette déclaration trop emphatique."

Le comte n'a pas encore décidé s'il viendra aux Etats-Unis ou non. Il suit présentement un traitement médical.

NEMO.

L'AFFAIRE DE BUCKINGHAM (1)

L'affaire de Buckingham! c'est plus qu'une grève, comme toutes celles dont notre paisible province a été témoin; c'est une véritable émeute n'ayant rien à envier à ce qu'on a vu de plus meurtrier dans les grandes grèves des charbonniers de la Pensylvanie et des mineurs de France. C'est-à-dire que nous venons de voir, d'un côté, des unions d'ouvriers parfaitement organisés pour empêcher le travail des non grévistes, armés d'armes à feu et décidés à s'en servir pour imposer leurs volontés à des patrons non moins décidés à n'en pas passer par la volonté de leurs employés, non moins décidés que ces derniers, à la résistance par leurs armes propres et par les armes des policiers à leur solde.

Partis en guerre les uns contre les autres dans un pareil état d'esprit, ouvriers et patrons devaient en venir aux mains. A la suite de rencontres pleines de défis et de provocations, vint ce moment de nervosité aveugle qu'on dirait inéluctable où les fusils partent tout seuls. Ce fut le cas ici. Rien n'a pu jusqu'à présent établir de quel côté sont partis les premiers coups.

Deux hommes furent tués: Bélanger, le jeune chef des grévistes, âgé de 24 ans, et Thériault, l'un de ses lieutenants. Ils furent criblés de balles: Bélanger, pour sa part, en reçut cinq dans la poitrine.

Les policiers et le corps de garde des MacLaren dirigeaient le feu contre les grévistes avec le désavantage du nombre, mais sûrement avec la supériorité sur leurs ennemis — je ne puis employer d'autre mot;

M. SARRIEN
Président du Conseil des Ministres de la république française, en lutte ouverte avec le Vatican.

c'est bien à regret, quand il s'agit de compatriotes d'habitude si pacifiques — de l'exercice des armes, du sang-froid et du coup-d'oeil. Bélanger n'a-t-il pas été désigné aux balles et, croit-on, en bonne foi, qu'il a été tué à tout hasard comme n'importe quel autre gréviste aurait pu l'être?

Les policiers ne sont pas sortis indemnes de la bagarre et quoiqu'ils n'aient pas de mort à déplorer, bon nombre d'entre eux ont été blessés. Bref, l'affaire a été si grave qu'il a fallu appeler la troupe sous les armes et lui demander protection pour les vastes scieries des MacLaren.

Ce simple récit de faits, bien écourté, dépourvu de tous les détails qu'on amplifie de part et d'autre pour étayer une justification devant le public, suffit pour montrer que notre population est déjà loin des méthodes pacifiques qui lui servaient naguère à appuyer ses revendications contre les employeurs et que ceux-ci, de leur côté, ne trouvent rien de mieux à faire que d'invoquer la force armée au risque des plus cruelles conséquences pour mettre leurs propriétés et leurs personnes en sûreté: oubliant que le respect des unes et des autres réside plutôt dans un sentiment d'estime et de solidarité que dans la crainte du sergent de ville et la terreur des armes à feu.

L'enquête que devra tenir le gouvernement nous révélera, si possible, le nom de la personne qui, la première, déchargea une arme à feu et donna ainsi le signal de la boucherie.

L'enquête aussi nous dira s'il est bien vrai, ce qu'on répète sur tous les toits, que les MM. MacLaren ont refusé d'en passer par la décision d'un arbitrage, suivant la loi d'Ottawa ou de Québec, et s'il en est ainsi, l'opinion publique ne pourra jamais avoir trop de sévérité et exiger qu'on exerce trop de rigueur contre eux.

On a répété qu'ils avaient dit en repoussant ces offres de médiations légales: "Nous n'avons que faire d'arbitres, nous pouvons régler nos affaires, nous-mêmes." Ils n'auraient fait alors qu'imiter la conduite de tous les grands exploiteurs de l'humanité travailleuse, de tous ces gens qui sont prêts,comptant sur leur fortune et sur l'appui qu'elle procure auprès des pouvoirs, — les judiciaires trop souvent comme les autres, — à arracher tout ce qu'ils peuvent du labeur des gagne-petit et à les dompter par la faim, la ruine et la mort même, s'il prend envie à ceux -ci de vouloir améliorer leur pénible existence.

Espérons que ces magnats de l'exploitation forestière qui doivent tant à l'Etat, qui ont mis la main sur d'immenses domaines fermés au travail du bûcheron canadien qui veut se créer un "home", seront en état de démontrer qu'ils voulaient bien en passer par les voies de conciliation du pays.

Ces voies ont été créées, ces lois sont établies pour eux comme pour tous les employeurs, et en faveur des "gens de chantier", comme de tous les travailleurs; elles ont force à Buckingham comme à Hull et à Québec. Elles existent pour les riches comme pour les pauvres. Nous espérons bien que le jour ne viendra jamais où on remettra en doute l'égalité devant la loi. Cette égalité existe profondément ancrée en ce pays, et les citoyens entendent exercer une vigilance assez alerte pour qu'elle ne subisse jamais la moindre éclipse.

Le sentiment public est sûrement hostile aux propriétaires des scieries MacLaren, et le fait d'annoncer qu'ils vont en suspendre les opérations n'est pas de nature à leur créer des sympathies.

On commence à se dire, dans les masses, plus généralement que dans les classes dirigeantes, que les concessionnaires d'exploitations forestières sont bien puissants chez nous; qu'ils forment un Trust à côté duquel les anciens seigneurs étaient peu de chose; qu'ils sont maîtres d'immenses territoires non seulement pour les fins de leur industrie mais encore pour la chasse, la pêche, et même pour les mines; et que tout citoyen de cette province qui essaye de pénétrer dans ces réserves en est chassé comme un intrus, depuis le pauvre diable qui veut établir sa famille, comme colon, jusqu'au pêcheur à la ligne ou au chercheur de minerai.

Cet état d'esprit n'a rien à faire, sans doute, avec l'émeute de Buckingham, mais le peuple n'est pas tenu à une logique rigoureuse, pas plus d'ailleurs que les grands qui en manquent en tant d'occasions. Aussi se dira-t-il très aisément: voici de beaux messieurs qui s'enrichissent à même notre domaine, qui en ont tiré des millions et les voilà qui marchandent sur 2½c de l'heure pour un travail extrêmement pénible, entraînant souvent mort d'homme par les noyades ou des maladies dont on ne revient pas; puisqu'ils n'ont pas voulu d'un arbitrage, c'est qu'ils ont tort. Ils doivent être punis comme responsables des morts atroces que nous avons à déplorer.

L'affaire de Buckingham est trop grave, en elle-même, pour qu'elle meure dans la salle des pas perdus des palais de justice, et elle est entourée de trop de circonstances louches pour qu'on puisse accorder le bénéfice du doute à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, se sont arrangés pour n'y faire que des victimes.

G. Bantel

(1) Depuis que l'article ci-dessus est écrit, un policier, Warner, a succombé à ses blessures.

PROPOS DE MONTREALAIS

Nous allons rigoler tantôt: notre parlement municipal se réveille, il est réveillé. La session du parlement provincial s'ouvrira aussi dans quelques semaines et c'est la lutte de ces deux géants qui va nous égayer.

Dans le temps jadis les lutteurs en face n'étaient pas les mêmes: je veux dire qu'ils n'y allaient pas de la même allure. Montréal exposait tout uniment sa demande, Québec l'écoutait et jugeait, admettant généralement sans y toucher, les projets de législation que la métropole lui soumettait.

Je ne suis pas prêt à dire si la législation n'était pas mieux préparée, plus claire, plus limpide qu'aujourd'hui, de même que l'âme échevinale de ce temps. Je glisse rapidement là-dessus, car ce n'est pas de cela que je veux parler.

Ce que je veux dire, c'est que dans ce temps-là, Montréal n'avait pas encore songé à exterminer Québec, et Québec, non plus, n'entendait pas que Montréal ne soit pas lui-même — comme la chère Musette—et tombe, sans défense, sous la patte des Trusts. Voilà qui est moderne, relativement nouveau.. C'est aux approches de ce renouveau que nos 40 immortels commencent à fourbir les armes et vont nous procurer je l'espère, une "season" de haut comique qui devrait nous dédommager de l'absence des grandes troupes de France.

On se rappelle le déboire grand pour l'ambassade montréalaise qui couronna la dernière session. Les "Trusts" avaient tout simplement acheté le Conseil Législatif et défait par une corruption infernale les demandes de Montréal. Il y eut des scènes d'homérique irritation à ce sujet dans notre aréopage!

Je demande maintenant si les coléreux de l'occasion étaient sincères ou nous la faisaient à l'oseille?

Je suis bon prince comme tous les Jean, mes frères de Montréal. Je ne veux nullement prendre mon monde par surprise. Si ceux de nos tant montés échevins contre le Conseil Législatif et contre les Trusts, sont sincères, les voilà à même de le montrer; qu'ils tiennent prête leur législation et la présentent au premier jour, à la Chambre et au Comité. De cette façon, le Conseil Législatif ne leur fermera pas la porte au nez pour s'ajourner, sans en avoir fini avec leur cas.

M. CLÉMENCEAU
Ministre de l'Intérieur de la république française, bras droit de son collègue M. Sarrien.

Il y a du temps devant vous, seigneurs gubernatoriaux de la métropole canadienne, mais n'en perdez pas à rien. Mettez-vous bien d'accord pour commencer: "Concordia salus." C'est du latin que chacun de vous aura compris sans recours au classique émérite qu'est M. David, votre greffier. Eh bien! que la concorde soit entre vous et ce sera notre salut à tous.

Entendez-vous donc de suite et vous savez sur quoi!

Il n'y a pas que sur la taxe à prélever, c'est-à-dire, sur la sauce à laquelle vous voulez vous accommoder, qu'il faille délibérer.

Délibérez sur votre délivrance, sur notre liberté, c'est ce qu'il importe avant tout. Délibérez sur les gros chapitres des P'tits chars, nos maîtres, des compagnies à fils et à poteaux, ces bourreaux qui nous torturent et nous enlaidissent. Délibérez sur vous-mêmes, enfin, et tâchez de bien vous mettre en tête, en conclusion, que si vous valez beaucoup dans la science oratoire et dans les tons de la langue blanche, rouge ou verte, vous ne valez rien du tout comme corps administratif, pris en bloc ou séparés en comités.

Dans ce cas, supprimez-vous pour toutes les fins administratives et exécutives que de droit et demandez-en la permission à Québec qui vous l'accordera d'un geste grand et gai!

Restez corps parlementaire, ayant la parole en bouche et l'argument au bout du bras, à la bonne heure: ce serait cruel de priver Montréal qui n'a pas de comédie, des représentations du Conseil de Ville. Mais pour le reste, n'ayez crainte; pour l'administration proprement dite de nos deniers et l'exécution de nos travaux, partez. Vous avez votre exeat et nous vous ferons la conduite assez lointaine pour que vous ne reveniez pas de sitôt.

JEAN DES JEAN

Echos d'Amérique

Au Canada.

—Carnegie a beau donner des millions pour faire construire le palais de la Paix à la Haye, les nations, si bien intentionnées soient elles, croient encore en la sagesse du vieil aphorisme: "Si vis pacem, para bellum." Voulant la paix, on prépare la guerre, même en notre pacifique Canada. C'est pourquoi, le 9 du courant, le "Puritan" arrivait à Québec avec une cargaison d'obus de 250 livres chacun, qui furent emmagasinés à la citadelle de la vieille capitale.

—Les trop fréquents conflits qui sont survenus dans les grands lacs de ce continent, entre marins canadiens et marins américains, à propos de la pêche dans les eaux mal définies de ces lacs, ont motivé une louable mesure que les gouvernements de Washington et d'Ottawa viennent de faire exécuter. Afin donc d'empêcher désormais le renouvellement de toutes infractions aux lois de la marine intérieure des Etats-Unis et du Canada, les croiseurs "Morrell", pour l'Union, et "Vigilant", pour ce pays, ont récemment déterminé la ligne frontière des eaux sur le lac Erié. De cinq en cinq milles des bouées ont été placées, qui indiqueront aux pêcheurs la position de leurs bateaux par rapport aux eaux étrangères. De la sorte, en cas de délits de pêche commis chez le voisin, les marins des lacs ne pourront plus plaider ignorance, comme ils l'ont fait maintes fois. Il y a longtemps que notre service hydrographique aurait dû se résoudre au travail qu'il achève à peine. Admettons, cependant, avec le proverbe, qu'il vaut mieux tard que jamais. Quand nous songeons aux lenteurs de l'administration, nous sommes heureux que ce tard ait pris fin à notre époque.

—A propos de pêche, signalons les rapports publiés par d'aucuns de nos journaux, qui se font l'écho des mécontentements de Terre-Neuve, à l'endroit du "modus-vivendi", intervenu dernièrement entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, au sujet de la pêche du hareng sur les côtes de la grande île de l'Atlantique nord.

L'attitude de l'Angleterre est, en cette occasion, très sévèrement jugée par les Terreneuviens; tellement, que Mgr Howley, évêque de Saint-Jean, a déclaré que le "modus-vivendi" trahit honteusement les intérêts de la colonie. En présence de la gravité de la situation, le distingué prélat demande la convocation immédiate du parlement de Terre-Neuve, afin qu'après résolutions adoptées, celui-ci envoie une protestation énergique à Downing Street. En outre, selon Mgr Howley, toutes les colonies britanniques, que ce précédent doit mettre mal à l'aise, devraient s'unir pour défendre les droits coloniaux, compromis par le sans-gêne de la métropole, toujours prête à les sacrifier dans son intérêt.

Comme nous le laissions entendre dans nos derniers échos, l'Angleterre commet à Terre-Neuve une faute qui pourrait lui coûter cher. "Attirons à nous nos ennemis, car nos amis nous les tenons", disait un ministre mal avisé de Napoléon III, cause de la chute de son maître. Il les tenait si peu, ces amis, le brave homme, que, de par son indifférence, à l'heure de l'adversité, il fut écrasé sans pitié. L'Angleterre ferait peut-être bien de songer à cette page d'histoire, et d'éviter de trop mécontenter les colonies, ses supports naturels; sinon, lasses d'être jouées, elles pourraient suivre la politique des amis trop négligés de l'Empire français, pour, à l'heure psychologique, se détacher d'elle, comme le fruit mûr se détache de l'arbre.

—Le 9 du courant, à l'âge de 91 ans, est mort à Montréal, Mgr William Bond, archevêque de l'église anglicane, primat de cette église au Canada. Cette mort cause un deuil considérable parmi nos concitoyens anglais, qui appréciaient hautement les rares qualités de l'homme éminent qui disparaît en la personne de Mgr Bond.

—Dernièrement, les étudiants de Laval de Québec étant venus faire visite à leurs camarades de Montréal, nos jeunes amis ont joyeusement fraternisé dans nos rues. Deux jours durant, gais et dispos, nos étudiants prirent part à une véritable fête universitaire, d'autant plus complète qu'ils échangèrent des visites et de réconfortants propos avec les étudiants du McGill. Les vieilles rancunes entre Laval et McGill, sont désormais choses du passé, tant mieux. Dans un pays jeune et progressif comme le nôtre, rien ne vaut une intelligente harmonie des classes intellectuelles, désireuses de mener à bonne fin les nobles aspirations de la patrie, consciente de sa force, faite d'union, de paix et de labeur.

—La grève de Buckingham paraît réglée à l'heure où nous écrivons ces lignes. Non que les MM. MacLaren aient reconnu l'union formée par leurs ouvriers, ou aient accédé à leurs demandes, mais, tout simplement, parce que ces derniers ont jugé convenable de ne point causer de nouvelles calamités, et, aussi, parce que, en grande partie, ils ont trouvé du travail ailleurs à un prix raisonnable.

De la triste grève de Buckingham ressort un enseignement, c'est que la morgue de certains patrons est détestable; tout comme les agissements louches d'une justice aveuglément partiale. Espérons que les autorités aviseront à ce que de tels malheurs soient évités à l'avenir. Si, dès le début, on avait mieux compris l'emploi d'une force publique disciplinée et de sang-froid; si une funeste rivalité de race ne s'était développée sans raison, trois familles ne seraient pas en deuil, et nombre de citoyens n'auraient pas été éclopés dans une guerre civile en miniature. Puisse la néfaste leçon de Buckingham profiter aux têtes brûlées, pour qui les échauffourées semblent un besoin, et leur montrer combien pitoyables sont les idées de violence, qu'il s'agisse de Pierre ou de Paul, de ceci, ou de cela.

M. CHARLES E. MAGOON
Le nouveau gouverneur américain de Cuba.

—Grâce à la générosité de donateurs éclairés, nous sommes heureux d'apprendre que le musée de peinture du square Philippe, de cette ville, possède quelques toiles de maitres de plus.

Provenant du legs Tempest, nous citerons: un "Paysage au bord d'une rivière", de J. Van Goyen; un "Intérieur d'église", de Bosboom; un "Pâturage", de William Marys, et un portrait du fameux peintre espagnol Goya. M. Hugh Paton a aussi offert au musée un "Souper dans une famille hollandaise", superbe toile de Bernard de Hoog. Quant à une demoiselle Orkney, amie convaincue de la loi de l'observance du dimanche, elle lègue $50,000 au musée, à condition que ses portes demeureront fermées le dimanche. Le legs a été accepté par les directeurs du musée, qui se conformeront au désir de la légataire. Pour notre part, nous le regrettons presque, étant donné que le dimanche semble un jour tout indiqué pour la visite des musées. Celui dont nous parlons est le seul que nous sachions exister en notre ville, pourquoi l'interdire à l'amour populaire de l'art, le seul jour de la semaine où les amateurs des belles lignes et du coloris pourraient se payer le luxe de le visiter? Il est vrai, on parle d'un jour d'entrée libre, par semaine, mais, paraît-il, on ne s'y est pas encore résolu, nos gens se montrant par trop indifférents à l'égard des écoles de peinture auxquelles ils n'entendent pas grand'chose. C'est dommage, en vérité, mais, avec le temps, l'art s'imposera chez nous comme il s'est imposé ailleurs, et c'est alors qu'on appréciera à leur valeur les nobles efforts des directeurs du musée du square Philippe, et les gestes généreux de ceux qui l'auront enrichi.

—M. l'abbé O'Leary, un des bons amis de cette Revue, qui fut l'aumônier du premier contingent canadien envoyé au Transvaal pendant la guerre anglo-boer, est de retour à Québec, après un voyage de plusieurs mois dans l'ouest américain. Envoyé en mission officielle chez nos voisins, par le service des archives fédérales, M. l'abbé O'Leary a retrouvé d'importants documents historiques, dans les archives de Détroit, de Chicago, et principalement à l'université de Champagne, Urbania, Illinois. Disposant d'une patience de bénédictin, et de vastes connaissances touchant les premières familles françaises établies au Canada, le distingué envoyé de notre gouvernement a pris connaissance de plus de 3,000 manucrits, et il a annoté la très importante correspondance échangée entre Lamothe-Cadillac, — l'illustre fondateur de Détroit, — la cour de France et le Gouverneur du Canada.

Qu'il nous soit permis de féliciter l'abbé O'Leary du brillant succès qu'il a su donner à sa mission d'historien; dont profiteront tous les écrivains qu'intéressent les débuts de la Nouvelle-France et l'expansion de la race française dans l'Amérique du Nord.

Aux Etats-Unis.

—Le lieutenant F. P. Lahm, de l'armée des Etats-Unis, ayant été vainqueur de la course de ballons dirigeables dont le départ s'est effectué à Paris au commencement de ce mois; il a été décidé qu'une course similaire aurait lieu à St Louis, E.-U., l'année prochaine. L'aéro club de France a promis de prendre part à cette course. La France sera, probablement, la seule puissance européenne représentée à St Louis par ses aéronautes.

—Afin de rendre hommage au grand compositeur Guiseppe Verdi, une des plus pures gloires nationales de l'Italie moderne, les Italiens de New-York ont élevé une statue à l'auteur du "Trouvère" et de tant de chefs-d'oeuvre populaires, au coin de la 72e rue et de l'avenue Amsterdam, en la métropole américaine. Des milliers de personnes assistaient le 13 du courant au dévoilement de cette statue de Verdi, et, en en faisant la remise officielle à la ville de New-York, le comte Massiglia, consul général d'Italie, a tenu à faire ressortir les bons sentiments d'amitié qui existent entre la patrie du Dante et celle de Washington.

—Le 6 du mois prochain, le peuple américain élira les membres de la Chambre des représentants du soixantième congrès. En mars 1907, il y aura dix ans que le parti dit républicain aura détenu le pouvoir aux Etats-Unis.

—Ainsi qu'il avait été dit, M. Magoon a été nommé gouverneur de Cuba, et, immédiatement, il a pris charge de ses fonctions. A la dernière heure, nous apprenons que M. Magoon a convoqué les chefs de service cubains, et les a informés qu'il allait désigner des officiers américains qui auront pour mission de les conseiller. Les principaux de ces officiers seront le major Ladd, les colonels Crowder et Black.

Le nouveau gouverneur a ajouté, dans son entretien, que dès qu'il sera possible de nommer des cubains aux postes ministériels, la chose sera faite.

A Cuba, actuellement, l'ordre est rétabli, et si, comme le pensent certains gouvernements européens, les Etats-Unis ont l'intention de demeurer définitivement en possession de la grande île, il faut avouer que jamais conquête n'aura été moins coûteuses. Certes, en politique internationale, il ne faut guère se fier aux on dit, il n'empêche qu'on prétende que les Américains ont dépensé $8,000,000 pour préparer la révolution cubaine qui a provoqué l'intervention étrangère que l'on sait.

S'il en était ainsi, le tour aurait été longuement prémédité et magistralement joué. Pour Cuba, ce serait peut-être un bienfait, les Cubains n'ayant pas, croyons-nous, les qualités voulues pour se gouverner paisiblement. M. Taft, en quittant la Havane, a bien assuré que l'occupation américaine ne serait que temporaire, mais M. Taft n'a pas en cela le dernier mot à dire.

L. d'ORNANO.

Un livre sur Marie-Antoinette

Notes bibliographiques écrites pour l'Album Universel, par l'abbé Serpaggi.

Il y a quelque temps, nous publiions deux articles sur l'infortunée Marie-Antoinette, dans le journal "le Soleil", au sujet d'une polémique très douce, très calme, sur les relations de cette Princesse avec le chevalier de Fersen. Les hypothèses de cette polémique ont eu plutôt un effet favorable sur l'intimité des deux personnages. On a fait appel aux documents véridiques. Mais ceux-ci n'existant plus, force a été de s'en référer à la conclusion qui se dégageait de ce débat: Marie-Antoinette et le chevalier de Fersen n'eurent que des rapports purement amicaux.

Depuis, cette conviction, cette foi inébranlable dans l'honnêteté des moeurs de la Reine, se sont accrues par la lecture d'un ouvrage dont l'auteur a puisé les renseignements aux sources les plus sûres. Nous pouvons dire que la vérité sur Marie-Antoinette est presque faite, grâce à ce travail. A tous ceux qui ont des loisirs et surtout le souci de s'instruire sur la vie intime et publique de l'infortunée souveraine, nous conseillons la lecture du remarquable ouvrage de Monsieur de la Rocheterie. Rien ne manque dans ces pages. Tout est à sa place. Il prend Marie-Antoinette au berceau, l'accompagne à travers toutes les différentes phases de sa vie, et s'arrête au pied de l'échafaud, où le crime le plus inouï achève son oeuvre, où la martyre apparaît à l'univers entier. En en donnant un aperçu très court, nous pensons faire plaisir au public, à ceux qui déplorent le triomphe de la plus inique cruauté sur la vertu, cruauté inspirée par la haine la plus farouche contre l'autel et le trône.

Marie-Antoinette était fille de la pieuse Marie-Thérèse et de François 1er, empereur d'Autriche. Son éducation fut, ce qu'elle devait être, très chrétienne. Elle avait parfois le tempérament un peu vif, mais jamais irréfléchi. D'un caractère indépendant, même à l'aurore de ses premières années, elle ne fut jamais, cependant, insubordonnée. Intelligence claire, pénétrante, elle savait vite reconnaître ses petits torts et en faire amende honorable à son auguste mère. Encore très jeune, dix ans à peine, elle perdit son père, François de Lorraine, mort d'apoplexie le 18 août 1765. Dieu merci, la Providence lui conservera encore assez longtemps sa tendre mère, qui aimera ardemment sa fille, qui ne la perdra jamais de vue, qui maintiendra une correspondance suivie et efficace entre Vienne et Versailles, lorsque Marie-Antoinette sera devenue Dauphine de France, puis Reine, à l'avènement de Louis XVI.

Cette correspondance a été une source précieuse de documents pour l'auteur du livre, surtout la correspondance secrète du comte de Mercy, ambassadeur d'Autriche à cette époque, auprès de la cour de Versailles. C'est dans ces lettres que l'on trouve Marie-Antoinette avec ses défauts, ses grandes qualités, de beaucoup supérieures aux premiers, et sa préparation au trône, à partir du jour qu'elle devint Dauphine. Jusqu'à la date de la mort de Louis XV, son existence fut très régulière, parfois sévère. Elle jouissait de l'estime générale, et le peuple parisien, toutes les fois qu'elle quittait la Cour pour la Capitale, l'acclamait frénétiquement. Devenue Reine, elle ne changea rien à ses premières habitudes; toutefois elle y apporta certaines modifications, sans que le trésor de l'Etat en souffrit, de l'avis même de Turgot, alors intendant général du royaume.

L'intimité entre les princes de la famille royale et la Reine fut toujours correcte, à part quelques légers froissements, difficiles à éviter un peu partout, mais principalement dans ce monde-là. C'est pendant qu'elle était Dauphine, que Marie-Antoinette noua les liens d'une profonde amitié avec une femme qui devait lui rester fidèle jusqu'au sacrifice de sa propre vie. Je veux parler d'une autre victime de la Révolution, Madame la Princesse de Lamballe. Voici comment s'exprime à son sujet monsieur de la Rocheterie, à la page 251 de son premier volume: " Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe, n'avait connu du mariage que les désillusions et les tristesses. C'était un coeur délicat et tendre, qui n'eut que deux attachements: celui de son beau-père, dont elle soutenait la vieillesse et partageait la bienfaisance; celui de la Reine, à laquelle, dans les jours d'épreuve, elle apporta le plus décisif témoignage d'affection, le témoignage du sang." Nous savons tous, à la honte de ses bourreaux, quelle fut la fin de cette malheureuse princesse. On peut se demander sûrement, si ce jour-là, le souffle de l'enfer ne s'était pas emparé des auteurs de l'épouvantable crime. Au surplus, les cannibales n'auraient pas mieux agi.

C'est dans cet ouvrage, que nous voyons tour à tour, la Reine devenir mère, et quelle mère affectueuse! épouse aimable, véritable maîtresse de maison. Les grands goûts qu'elle avait eus pour les parties de plaisir, de distractions, de théâtres, cessent complètement dès cet instant, et le Petit Trianon devient son ermitage.

Vers la fin du premier volume, l'auteur, avec une démonstration irréfutable, fait ressortir que les accusations de légèreté auxquelles Marie-Antoinette fut en butte, ne méritent aucun crédit et qu'elles furent l'ouvrage de ses ennemis, qu'elle tint toujours à distance pour des motifs d'ordre moral. Pour revenir au chevalier de Fersen, noble suédois, voici la réponse que celui-ci fit à la duchesse de Fitz-James, au moment de quitter la Cour de Versailles pour rentrer dans son pays:

MARIE-ANTOINETTE
D'après le portrait de Mme Vigée Lebrun

" Quoi, monsieur, lui dit la duchesse, vous abandonnez votre conquête?" " Si j'en avais fait, je ne l'abandonnerais pas, lui répondit le chevalier, je pars libre et malheureusement sans laisser de regrets." " J'avais l'ambition, dit-il plus loin, écrivant à la Reine, de vous servir..., leur montrer qu'on peut être attaché à des gens comme vous, sans aucun autre intérêt."

Mais l'affaire traitée en détails, avec toute l'ampleur qu'elle comporte,c'est celle du fameux collier (1), dans laquelle Marie-Antoinette ne fut pour rien, et qui restera à jamais la honte d'une habile intrigante, madame de La Motte, et du Cardinal de Rohan, dupe de celle-ci. Malheureusement, ici encore la partialité des juges, les pamphlets de certains aventuriers avides de pouvoir, insinuèrent très habilement que la Reine devait être coupable dans cette affaire, et contribuèrent pour beaucoup à accroître l'antipathie populaire contre l'honnête et irréprochable Marie-Antoinette.

L'auteur fait remarquer fort à propos que pour la moindre affaire de Cour ou de gouvernement, la Reine était toujours mise en cause. Une haine sourde, satanique, la poursuivait partout. On aurait dit que la noblesse de son âme, la fermeté de son caractère, ne pouvaient trouver grâce devant la perfidie de ses ennemis occultes, envahis par les plus basses passions. L'ombre de cette femme vertueuse les offusquait sensiblement.

Mais il est temps que nous arrivions au tome second, où nous allons assiter au drame le plus poignant. On est tenté de croire, après la lecture de ce second volume, que Dieu ayant décidé d'enlever à la terre le précieux trésor qu'était Marie-Antoinette, voulut d'abord lui faire tremper ses lèvres au calice d'amertume. Plus que jamais ici nous rencontrons Marie-Antoinette, énergique, courageuse, supportant héroïquement ses chagrins intérieurs, qui ont déjà blanchi sa belle et onduleuse chevelure. Dans sa prison des Tuileries, où les foules viendront l'insulter, la menacer de mort, elle aura une patience remarquable, digne d'une chrétienne, prête à tous les sacrifices.

L'agonie de la famille royale commence à l'ouverture des Etats Généraux. C'est dans cette assemblée que tinte le premier son de la lugubre cloche. Viennent ensuite la préparation et l'achèvement de la Constitution. Pendant tout ce temps, la Reine—toujours bien avisée—négocie la délivrance de la famille royale avec les puissances étrangères par l'intermédiaire de fidèles serviteurs qui avaient gardé le culte de leurs augustes maîtres. La correspondance de la Reine, à cette date, est un chef-d'oeuvre de clairvoyance et de précision. Elle entrevoit à merveille le sombre avenir, le prédit, et engage tous ses amis à le conjurer. Arrive la fuite de Varennes. Hélas! l'exécution si bien commencée, échoue pitoyablement. Le sort s'acharnait contre ces nobles infortunes. Enfin, voici la journée du 20 juin, précédée de celles des 5 et 6 octobre, où la Reine principalement fut en butte à tous les outrages. Néanmoins, elle sait faire bonne contenance, et grâce à son sang-froid, elle réussit à en imposer aux brutes et aux cannibales qui pénètrent dans les Tuileries. Si les conjurés et les démagogues n'ont pas réussi ce jour-là dans leur sinistre dessein, ils n'abandonnent pas l'idée d'en finir avec la Royauté, surtout avec la Reine. Car c'est toujours elle qui est le point de mire. Plus d'une fois, elle faillit être assassinée dans sa chambre à coucher. Heureusement, on faisait bonne garde autour d'elle.

Mais voici la journée du 10 août. Triste date! Le Roi indécis, et hésitant à se défendre avec sa garde fidèle, composée de Suisses et de gentilshommes, se laisse entraîner, par les perfides conseils de Roederer, et quelques autres, au sein de l'Assemblée législative, qui décréta sa suspension, son internement au Temple, sa déchéance; et comme les flots de la mer qui succèdent les uns aux autres, après toutes ces odieuses mesures, le Roi comparaîtra devant la Convention pour être jugé et condamné à mourir sur l'échafaud. Pendant tout ce temps, la Reine sera aux prises avec les pires angoisses. Ses larmes ne se sècheront presque jamais. Mais le Dieu de bonté, qui s'approche de plus près de ceux qui souffrent, ne l'abandonnera pas. La Commune de Paris, qui se fait un méchant plaisir de tourmenter la Reine, obtient un décret de la Convention: "La veuve de Capet" sera séparée de son fils, ou plutôt celui-ci lui sera enlevé. A cette annonce, la pauvre mère est en proie à la plus vive douleur. Mais qu'importe aux membres de la Commune? N'ont-ils pas la satisfaction sauvage de faire pleurer "la veuve de Capet"?

Dans les derniers chapitres du second volume, l'auteur aborde les derniers instants de Marie-Antoinette, que le troupeau de hyènes qui l'entourent va livrer à la mort. Du Temple, on la transfère à la Conciergerie. Dans l'une comme dans l'autre prison, les dévouements n'avaient pas fait défaut pour arracher la Reine à la plus épouvantable des destinées. Deux fois ils faillirent aboutir: deux fois ils échouèrent. Il était dans les desseins de Dieu que Marie-Antoinette devait monter au Calvaire pour entrer dans le ciel.

En effet, après deux mois et demi de cruelle détention à la Conciergerie, la Reine sera tra-

(1) Et dire que le fameux tribunal du Salut Public a osé invoquer cette affaire comme un chef d'accusation contre la Reine. Il puisait ses renseignements à bonne source???

duite devant le tribunal révolutionnaire par simple formalité, car sa mort était décidée déjà à l'avance. Dire ce que fut son interrogatoire, raconter les grossièretés de ses soi-disant juges, c'est vraiment faire de la peine même à l'être le plus endurci. Pourtant sa fermeté déconcerta ses bourreaux, et son héroïque vertu lui fit supporter tous les outrages des monstres qui la jugeaient. Au sujet des témoins, l'auteur a ce mot presque inspiré: "On cherchait des accusateurs, on ne trouva que des apologistes." A la lecture de la sentence de mort, la Reine garda tout son sang-froid. Elle ne dit pas un mot, elle ne fit pas un geste; sereine et fière, elle quitte la salle d'audience, la tête haute, et rentre à la Conciergerie, où les gendarmes la conduisent dans le cachot des condamnés à mort. Le lendemain matin, 16 octobre, à 4 heures et demie, la Reine, avant de partir pour l'échafaud, écrivit la belle et touchante lettre que nous connaissons tous, à sa soeur, Madame Elisabeth, qui, à son tour, sera jugée et condamnée à subir le sort de Marie-Antoinette. Quelques moments après, la noble fille de Marie-Thérèse, la Dauphine, la Reine de France, n'était plus de ce monde, le ciel lui avait ouvert ses portes.

Pour conclure, nous dirons que ces deux volumes, écrits très impartialement, très consciencieusement, resteront un chef-d'oeuvre impérissable.

Grâce au talent de l'auteur, non moins qu'aux pièces historiques qu'il a pu trouver, l'auguste victime de la démagogie et des loges maçonniques y est montrée sous son vrai jour.

Monsieur de la Rocheterie a rendu un grand service à la cause de la vérité. Déjà, Marie-Antoinette était vénérable dans sa mort; la connaissance de sa vie intime et publique accentue davantage le culte de sympathie et de vénération que l'ou pouvait éprouver à son endroit.

Nous espérons que quiconque lira cet ouvrage, n'aura pas fait une vaine lecture. Son émotion sera vive dès qu'il aura été mis en présence du drame sanglant, où périt l'infortunée Reine de France, coupable aux yeux des philosophes et des incrédules de l'époque révolutionnaire, d'avoir vécu sur les marches d'un trône, d'avoir été sincèrement chrétienne...

Abbé SERPAGGI,

Du diocèse d'Ajaccio.

Si Dieu nous prête vie et nous en donne les moyens, nous dirons un jour quels furent les véritables ennemis de Marie-Antoinette, et pourquoi elle fut mise à mort.

Abbé S.

LES SABOTS DE CASIMIR

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE, PAR F. DE CHALOT

J'avais tout juste cinq ans lorsque la mort presque soudaine de mon père et de ma mère emportés à quelques jours de distance par la terrible épidémie de typhus qui ravagea les Cantons de l'Est vers 187...., me fit tomber entre les mains de ma vieille marraine, la fermière du Petit Gareau, près d'Aylmer, sur les rives du lac Deschênes.

Dire qu'on m'accueillit comme une bénédiction céleste, serait exagéré. J'entrai plutôt à la façon d'une cheminée venant crever son toit par une belle tempête d'hiver. Que faire? J'étais là: il fallait ou me jeter sur la route comme un chien errant, ou me garder. Je restai.

Au fond, la mère Bréjean n'était pas une méchante femme, mais bien au fond du tréfonds, car la surface en était plus âpre et plus rugueuse que le tronc d'un vieux cornouiller. Et quelle langue, Seigneur! Un mouvement perpétuel, un vrai moulin à scie toujours prêt à dépecer quelqu'un ou quelque chose. Sûr qu'au fond de son paradis, le Bon Dieu devait bien regretter d'avoir donné la parole à l'homme, ou plutôt à la femme!

Tout le monde y passait, grands ou petits, à deux ou à quatre pattes; les fournisseurs, les voisins, les clients même, et Justin, le valet de ferme, et la grosse Emilie, la "fille engagère"; souvent aussi son mari, père Bréjean, lorsqu'il rentrait d'Ottawa les jours de marché, ayant vendu ses volailles et ses légumes, sa voiture vide, et la trogne enluminée où se brassaient avec un tas d'idées saugrenues les vapeurs du gin et du whiskey blanc.

—"Va-t'en te coucher, ivrogne," hurlait-elle, dès que la carriole entrait dans la cour en accrochant à pleines roues les bornes de pierre. "Propre à rien! Si c'est pas un scandale de voir un chrétien se mettre dans des états pareils!... Et bien? Vas-tu débarquer c'te jour cite ou l'autre, vaurien?"

Justin accourait, arrêtait les chevaux déjà empressés vers l'écurie. Et le bonhomme se laissait couler péniblement de son banc, gagnait la porte sans mot dire, cahin caha, sous l'avalanche d'injures qu'il laissait d'ailleurs glisser sur son dos avec la sérénité d'un canard sous une averse.

Inutile de dire qu'à défaut d'autres distractions, la mère Bréjean me réservait une large part dans sa distribution quotidienne d'aménités. Mais quoi? J'avais la belle insouciance du jeune âge. Après les premiers ahurissements du début, j'en avais pris mon parti tout comme le père Bréjean, et je m'amusais à coeur joie, faisant tout ce qui me passait par la tête, certain en rentrant, que j'eusse été sage ou non, d'attraper mon "savon" habituel, parfois agrémenté de solides taloches qui me faisaient voir d'un coup toutes les illuminations d'un repos soir de Fête-Dieu.

Je crois même qu'à force de philosophie, j'aurais fini par me confectionner une petite existence très supportable, si je n'avais eu à compter qu'avec ma bonne marraine. Par malheur, un autre point noir, immense celui-là, obscurcissait mon horizon. Ce point noir m'apparaissait sous la forme d'un vieux chat de même couleur, borgne, passablement rapé, et qui répondait, ou plutôt ne répondait pas (Dieu merci, celui-là n'avait pas la parole!) au nom bénin de Casimir.

S'il est vrai, comme le pensent les Orientaux, que les chats ont une âme, celle de Casimir devait être assurément plus sombre encore que son pelage, car jamais je n'ai connu d'animal plus insupportable et plus malintentionné. Il ne quittait guère la mère Bréjean qui l'adorait jusqu'à la bêtise, concentrant sur lui les bribes de tendresse pleurarde qui rancissaient dans les coins de son vieux coeur racorni: Quant à moi, sans doute pour imiter sa maîtresse, il m'avait pris en particulière aversion. Il ne se passait guère de semaine sans que j'eusse à "manger" une ou deux bonnes volées à cause de l'affreuse bête.

Confitures renversées, bouteilles brisées, lait disparu par enchantement, tous les menus méfaits coutumiers à la gent féline passaient à mon crédit, avec un tel supplément de taloches à ma ration habituelle que, pour le voir dans le paradis des chats, j'eusse volontiers donné tous

La mère Bréjean adorait son chat jusqu'à la bêtise....

mes trésors, les onze sous qui tintaient au fond de ma tirelire et même mon fameux fouet à sifflet, cadeau du père Bréjean un jour de goguette expansive, et dont je tirais des sons suraigus qui me ravissaient l'âme et faisaient s'enfuir affolés les poules et les canards dans toutes les directions.

Me débarrasser de Casimir, c'était bien; mais comment?

Pas un instant l'idée ne m'était venue de me livrer sur lui à de sinistres manoeuvres, telles que la suspension prolongée par le cou au bout d'une corde, une joyeuse exploration sous-aquatique de la mare en compagnie d'une brique ou quelque délicat festin à la Néron. D'instinct les moyens violents me répugnaient. Puis, probablement, mon ennemi ne se serait pas laissé faire sans protester vigoureusement; alors, cris, coups de griffes et finalement découverte du coupable, avec des conséquences immédiates que, malgré mon indifférence, j'artrevoyais avec une salutaire terreur.

... "Ben, c'est pas malin", déclara mon ami Tim, un "grand" de sept ans, un jour que, plus qu'à l'ordinaire, j'avais à me plaindre de Casimir qui s'était laissé choir dans une bassine de "catsup", d'où deux bonnes gifles pour m'apprendre à mieux surveiller les animaux. "Le minou t'embête? On va lui arranger ça, et pis qu'ça prendra pas d'temps."

—Mais comment tu vas faire?

—Ça, c'est le secret à Tim. Ça sera fait à soir. Seulement t'effraie de rien et bouge pas. Fais comme c'tui qui sait pas.

—Ça s'ra pas difficile, j'te comprends pas.

—Juste c'qu'y faut; et pis tu parles si on va en avoir un "fun"!

. . . . . .

...La veillée s'achevait, monotone et silencieuse comme de coutume; ma marraine se balançant dans une vieille berceuse grinçante, le père Bréjean déchiffrant péniblement les annonces du "Phare de Hull", moi, en contemplation pour la centième fois devant mon unique album d'images (encore un cadeau du vieux, décidément un brave homme), tandis que la lampe s'étiolait en filant faute de pétrole et que la première attisée d'automne éclatait joyeusement dans l'âtre en longues fusées multicolores.

"C'est singulier, dit tout à coup la mère Bréjean. Je ne vois pas Casimir ce soir."

Au nom de mon ennemi, je levai la tête, regardai de tous côtés. Le chat n'était pas là.

Minou... minou... Casimir... petit bijou à sa mémère..."

Mais la "mémère" en était pour ses frais. "Petit bijou" restait invisible.

La bonne femme en était déjà toute inquiète.

"Où diable peut-il bien être? Dans la cour? On ne l'a pas ouverte de la journée. A l'écurie? Il a trop peur du froid pour se promener à une heure pareille. Dans le grenier, peut-être?.... Rémi, monte là-haut, et va voir."

Vlan! la tuile que je redoutais! la noirceur, les planches qui craquent, les rats qui vous galopent dans les jambes.... brrr!..... tout ça parce que ce damné Casimir...

"Eh bien? Entends-tu ce que je te dis, petit venimeux d'empaillé?" et les mots s'abattaient cinglants comme certaine houssine d'osier de ma connaissance.

Je me levai... Au même instant, il se fit en haut un bruit étrange; on eût dit qu'on frappait sur le plancher avec un morceau de bois. C'étaient des petits coups secs, bien cadencés par séries, ça s'arrêtait, puis ça reprenait de nouveau, plus fort et plus précipité.

Je sentais mes jambes se dérober sous moi; une sueur froide me perlait aux tempes. La vieille n'avait pas non plus l'air bien rassurée. Le père Bréjean en avait, de stupéfaction, laissé tomber, dans l'âtre, son "Phare de Hull."

"On dirait qu'on marche dans le grenier", dit ma marraine à mi-voix. Si c'était un voleur? Prends ton couteau, Antoine, et monte voir.

—"Bah! sans doute des rats qui se battent."

—"Vas-y tout de même, que j'te dis. Je serai plus tranquille."

Le bonhomme se leva en grommelant, enjamba la première marche où je m'étais laissé choir de frayeur, gravit l'escalier qui craquait désespérément à chaque pas, poussa la porte du grenier... Aussitôt un cri de terreur, immédiatement suivi d'un vacarme effroyable d'objets dégringolant et de piétinements comme

ceux d'un enfant courant en sabots et le père Bréjean déboula tout d'une traite jusqu'au bas des marches, les yeux hors de la tête, pâle comme un mort, les cheveux dressés d'horreur.

"Le diable! là! là! le diable! c'est le diable!... hurlait-il d'une voix étranglée."

—" Doux Jésus! le diable chez nous! balbutiait la vieille, folle d'épouvante."

—" Oui, le diable que j'te dis, que je l'ai vu, tout noir, avec des cornes et une grande queue, et qui danse avec des sabots... Ah!... et le pauvre homme défaillait, ses dents claquaient comme des castagnettes...

D'un bond, la mère Bréjean sauta sur la porte de la cour.

—" Justin, Emilie, holà! au secours! au secours! le diable est dans la maison!..."

Aux cris, tout le voisinage accourut, hommes et femmes armés de fourches, de pelles, de balais, de tisonniers.

" Où ça? Où ça! le diable?

—" Dans le grenier, y danse avec des sabots... y a voulu tuer mon homme."

—" Oui, oui, bégayait Bréjean, avec des cornes.... deux cornes... et une grande queue noire...."

—" Ben! ça serait le "bout" tout de même, s'exclama le grand Savard, le forgeron, un ancien volontaire du Transvaal; "moi, j'croirai à c'diable-là quand je l'tiendrai par les deux oreilles. Allons, vous autres, en avant, on va voir de quoi qu'y retourne."

Et il s'élança sur l'escalier, suivi de la petite troupe électrisée par tant de bravoure.

Alors commença un tapage, un charivari effrayant de coups de bâton, de coups de pieds sur les planches, de cris et de jurons à faire crouler toute la bâtisse. "Le voilà, le voilà!... —Non... —Mais si... —Je vois ses yeux... —Là, dans le coin!... —Passe-moi la fourche. —Pan! v'là la boite à son par terre!... Enfin, un dernier coup formidable, qui fit dégringoler la lampe et s'entrechoquer casseroles et marmites dans un diabolique tintamarre.

" Cette fois, ça y est, cria la grosse voix du forgeron", et tout de suite après une explosion d'éclats de rire.

" Hé! mère Bréjean! on l'a poigné, vot' diable! r'gardez-le, t'nez, le v'là en propre physionomie!" et un paquet informe, mou, noir, vint s'aplatir sur le sol.

"Bonnes saintes bénites! mais c'est Casimir!" gémit désespérément la vieille, "c'est vous qui l'avez tué, brutes, lâches! Attendez voir... et elle se ruait furieuse vers l'escalier.

—" Hé là! doucement, la mère, riposta l'extroupier. Après tout, c'est-y d'not' faute si vot' chat s'amuse à s'met' des galoches pour s'faire prendre pour le diable?"

—" Des galoches?"

—" Ben oui, des galoches, des sabots, quoi! Regardez vous-même", et soulevant le pauvre animal par la queue, il montrait les pattes garnies chacune d'une demi-coquille de noix remplie de glu...

—" Mon doux Seigneur! sanglota la vieille, qu'est-ce qui a bien pu....? et son regard se fixait un instant sur moi. Je sentis passer un ouragan de gifles, tel un essaim de guêpes furieuses; instinctivement, je courbai la tête...; "mais non, continua-t-elle, tu n'as pas bougé de la soirée... Ton parrain non plus... Justin et Eugénie étaient dans l'étable... Ah! si jamais je tiens le misérable....!" Elle n'acheva pas, mais je frémis jusqu'à la racine des cheveux à la pensée des supplices chinois qui attendaient Tim si jamais il était pincé.

Heureusement, cette fois encore, la justice humaine resta boiteuse.

Le lendemain matin, on enterra Casimir, toujours chaussé de ses sabots, et avec lui s'éteignit à tout jamais la dynastie des chats à la ferme du Petit Gareau.

C'est ainsi que je commis mon premier crime.

F. de CHALOT.

Ottawa, 8 septembre 1906.

CHOSES QUI PASSENT AU TEXAS

Invasion du chemin de fer.—Type de Missionnaire.—Une noce mexicaine.

Vrai! il est bon que j'écrive quelques-unes des choses du Padrecito Ranchero Juan de la Costa, avant qu'elles ne passent et ne se perdent dans le vague des souvenirs.

Si le chemin de fer a ses utilités, il manque presque totalement de charmes et de poésie. Il semble aller contre la nature du paysage, autrefois paisible, souriante. La noire fumée de son coursier macule et fait mourir les délicates plantes, les fleurs qu'elle touche. Sa grosse masse sombre, son bruit rauque, ferrailleux et perçant font fuir les oiseaux, les bêtes des collines, des forêts, de la plaine. La locomotive, en passant, écrase la poésie des choses.

Si je n'étais qu'un rêveur, je maudirais ce produit de la cervelle humaine qui est venu se montrer à Brownsville, surtout quand je vois mon vieux Ranchero Juan de la Costa sans ses grandes bottes, sans son chapeau de feutre noir, sans sa cravache, ses malettes et son cheval.

Quand il part pour ses ranches, maintenant, il s'habille en Monsieur, et j'ai peine à le reconnaitre, tant ça le rajeunit.

Vous me direz que c'est mieux ainsi et que le bon Père a bien le droit de se moquer de ma poésie et de chercher un élixir de jouvence dans un vêtement prosaïquement plus élégant. N'importe, j'aimais mieux le Padre Juan d'autrefois.

Autrefois, il faisait bonne figure sur son joli petit cheval alezan. J'aimais à le voir sortir de la maison avec une énorme cigarette de feuille de maïs à la bouche, son feutre un peu relevé à la d'Artagnan, bien assis sur sa selle mexicaine avec sa gourde d'eau attachée au pommeau et son bagage de missionnaire sur la croupe du cheval; sa soutane était relevée autour de la ceinture, sa croix lui servait de dague ou de revolver. Comme il est un peu gros cet ancien poitrinaire, il y avait dans tout son ensemble un peu de don quichottisme héroïque que j'aimais.

Sur le long parcours qu'il avait à faire avant de parvenir aux domaines de ses ranches de la Costa, le Padre Juan trottinait toujours, gardant son cheval à la même allure.

Connu de presque tous les passants, et connaissant tous les habitants des "jacalitos", des maisons qu'il rencontrait, il distribuait les "adios, buenos, buenas tardes", les "qué la vaya bien", avec les plus aimables de ses sourires.

On lui offrait parfois des "cafecitos" qu'il acceptait en homme sage et prudent. Je dis sage et prudent, parce qu'il savait bien, par expérience, qu' "un tiens vaut mieux que deux tu l'auras" et qu'il arrive, quelquefois, dans les ranches, que l'on n'aille se coucher qu'avec un très maigre souper dans le ventre.

Pour varier la monotonie du chemin, le Padre Juan faisait des cigarettes, il les fumait; il parlait à son cheval qui semblait le comprendre, il lui coupait quelques branches de mesquité qu'il lui donnait à manger, tout en marchant; il tenait à la main son chapelet qui, quelquefois, par oubli, faisait l'office de cravache.

Quand le soleil était trop chaud, il descendait de cheval, plus pour laisser reposer sa bonne bête que pour se délasser lui-même. C'était, parfois, chez des amis rancheros avec lesquels il trouvait l'occasion de parler de la pluie, des vaches, des chevaux et du beau temps; d'autrefois, il s'arrêtait à l'ombre des mesquités ou des "chaparros", dans les bois.

Heureuse famille de "rancheros"

Quand il arrivait, le soir, au ranche, où il avait sa "cita" (où on l'avait appelé), je suppose pour faire des mariages ou des baptêmes qui sont les sacrements les plus connus des rancheros, son arrivée était signalée par les chiens, les "muchachos" et les "muchachas." Puis, s'il s'agissait d'un mariage, des invités de la noce se portaient à sa rencontre; le père du "novio" (marié) ou de la "novia" (mariée) venait lui baiser la main et lui parler des choses du mariage.

Voulez-vous connaitre un peu l'esquisse d'une noce mexicaine, telle que je l'ai vue moi-même, en compagnie du Padre Juan? Oui. Eh bien! la voici à grands traits:

Figurez-vous un beau ciel, plein d'étoiles, avec une lune plus souriante que d'ordinaire. Trois ou quatre torches, abominablement fumeuses, éclairent un grand carré de terrain que l'on a bien uni, balayé, nettoyé. Autour de cette salle de danse improvisée, on a mis des bancs de bois. Des ombres vont et viennent, deux à deux, la plupart du temps, ou se tassent en divers groupes dans cette place, et semblent attendre. Des chevaux piaffent, hennissent, mangent dans un coin, près d'une haie. Au fond, en silhouette sur la plaine et le ciel, deux ou trois jacals ou maisons de terre se dressent. Des lampes, des chandelles en illuminent l'intérieur, et l'on aperçoit passer, de temps à autre, devant les étroites fenêtres, devant la porte, des toilettes blanches, jaunes, vertes et rouges.

Sous un hangar, une table est dressée; des musiciens, à côté, accordent leurs instruments, viennent, causent. Non loin de là est la cuisine; dehors même, on a fait du feu; tout à l'entour, des Mexicaines accroupies font griller de la viande ou préparent des "tortillas."

Tout à coup, un mouvement se produit au milieu de tout ce monde en expectative.

On a entendu au loin, sur la grande route, les pas de deux chevaux; on a reconnu deux Padrecitos. L'un est le Padre Juanito, l'autre, un jeune blanc bec qui devient un objet de curiosité pour quelques-uns et pour plusieurs "unes." On se porte à leur rencontre, on leur baise la main, l'on s'occupe de leurs chevaux, de leurs bagages.

Le Padre Juan devient le centre des conversations. Je le vois, après quelques instants, qui se dispute avec deux ou trois Mexicains. Il parle haut et prononce des "no! no!" impitoyables, sans répliques.

N'a-t-on pas eu la fâcheuse idée de transformer en chapelle un des jacals qui se trouve juste au milieu d'un des côtés de la salle de danse! Comment dire la messe, le lendemain matin, là, dans cet endroit, en face de cette place de péché?

—" On ne peut pas mettre le diable et le bon Dieu dans le même sac", et si l'on ne veut pas changer l'autel d'endroit, les mariés ne se "véleront" pas."

"Velar", c'est assister à la messe nuptiale avec "una vela", ou un cierge à la main.

Enfin, après bien des pourparlers, le Padre Juan décide de ne pas coucher dans ce ranche et de faire le mariage immédiatement.

Les confessions des "novios" étant finies, j'entre dans la chapelle improvisée.

Elle est comble.

Dans un coin, sur un banc, près de l'autel orné de "santitos", de fleurs artificielles et de cierges, la mariée, triste et pensive, la figure couverte d'une épaisse couche de farine ou poudre de riz, semble une princesse blanche, autour de laquelle d'autres figures noires enfarinées et vêtues également de blanc font les précieuses, les empressées.

Le marié a l'air d'un imbécile, il semble tout triste, comme si... il allait faire une bêtise, et, chose curieuse, quand au moment de la cérémonie il vient se placer auprès de sa future, on dirait qu'il ne l'a jamais vue, qu'il ne la connait pas, et, chose plus curieuse encore, la mariée semble ressentir les mêmes impressions..... tous les deux ne se regardent pas... ils ne se disent rien.

Et le bon Padre Juan, revêtu de son surplis, de son étole, gravement harangue la noce silencieuse.

La porte, les fenêtres sont obstruées de curieux.

Parfois, quelques esprits forts soulignent les paroles du prédicateur et font chuchoter des rires.

Le Padre Juan se fâche, interrompt le fil de son discours et fait taire par un ou deux mots bien lancés les perturbateurs. Puis, vient l' "Ego vos conjungo" et, la cérémonie faite, les mariés restent à deux genoux.

Du milieu de la foule des invités, le père et la mère de la jeune immolée sortent et s'avancent gravement. Ils se placent en face des "novios", et le père, prenant la parole, leur adresse un petit discours. Celui-ci terminé, le père et la mère élèvent leurs mains au ciel et bénissent avec de multiples signes de croix les deux jeunes époux.

Soudain, un cri déchirant retentit, puis deux, trois... cinquante. La mariée tombe en pâmoison dans les bras de ses marraines qui la traînent sur le banc qu'elle occupait au début de la cérémonie. On l'éventaille, on lui parle doucement, on lui frappe dans les mains et, quand elle est revenue à elle, on cherche à la consoler.

Le marié, pendant ce temps, tout honteux et confus, demeure silencieux dans un coin.

Je n'y tiens plus, je sens que je vais éclater de rire; je sors et, bientôt, le Padre Juan me rejoint. Nous mangeons à la hâte, montons à cheval et, tandis que nous nous éloignons, nous entendons la musique, les cris, les pas des danseurs.

Voilà un mariage mexicain tel que je l'ai vu. Je ne prétends pas que tous lui ressemblent, mais je puis affirmer qu'ils ont tous un je ne sais quoi de typique que la civilisation et le chemin de fer vont faire disparaître.

Visite des Ranches. — Chant des cantiques. — Le Rosaire.

Même le Padrecito va devenir un autre être aux yeux des pauvres Mexicains... on leur dira tant de choses nouvelles! — La visite des Ranches, qui se faisait d'une manière tout apostolique et patriarcale, va même peut-être disparaître.

Il est possible que l'on établisse un système de centres, de chapelles, où les gens seront obligés de venir, de cinq à six milles de distance, lorsque, à temps fixe, le Padrecito les visitera. Mais ce système est réservé pour un futur encore lointain, je pense, car, jusqu'ici, par ce que je connais du caractère mexicain, je ne vois pas bien comment les pauvres gens viendraient de si loin pour assister à la messe, ou comment ils enverraient leurs enfants au catéchisme.

Il y aurait peut-être un moyen de les attirer avant que leur esprit, que leur caractère, ne se transforment: ce serait d'annoncer le Rosaire au son du tambour ou des violons, ce qui, entre parenthèses, ne se rencontre pas dans les manières de faire du recueil sur les missions. Jusqu'ici, le Padre Juan a fait comme les premiers Apôtres, comme Notre-Seigneur lui-même; il a passé au milieu de ses enfants en cherchant à leur faire du bien. Sa manière d'aborder ces pauvres Mexicains était celle du bon sens, du savoir se faire tout à tous.

Il saluait, en arrivant, ceux qu'il trouvait dans la maison du Ranche où il se fixait de préférence. Puis, après avoir placé ses bagages en lieu sûr, et pris les précautions convenables pour que son bon petit cheval fût bien soigné, il se mettait à l'aise avec les gens, il attirait, par de bonnes et douces paroles, les petits enfants qu'il avait baptisés, qui le connaissaient, qui l'aimaient. S'il trouvait l'occasion favorable, si le maitre de la maison n'était pas là, mais occupé dans la "labor" avec ses gens, il réunissait ces petits enfants et leur apprenait leurs prières, un peu de catéchisme; il leur donnait des images s'ils savaient bien répondre, s'ils étaient sages.

Pendant ce temps, les femmes ou grandes filles arrangeaient un petit autel pour le Rosaire du soir, pour la messe du lendemain. Puis, quand tous les hommes étaient rentrés, le Padre Juan se joignait à eux et causait de la pluie, du beau temps, des récoltes, des choses intéressant ces pauvres Mexicains.

Au rosaire, tous les gens de la maison venaient; on arrivait même de deux ou trois maisons des environs. Soit qu'il sonnât lui-même, soit qu'il envoyât un "muchacho" avec sa petite clochette, tout le monde se réunissait dans la chapelle improvisée, au troisième appel de la cloche.

Le Padre Juan prenait son surplis. Sur l'autel, brûlaient deux ou trois bouts de chandelle; il y avait des fleurs artificielles, des "santitos" à profusion. Le Padre Juan se mettait à genoux, il prenait ses lunettes, toussait un peu; dans une main, il tenait son chapelet, dans l'autre, un vieux petit livre tout graisseux, contenant les airs des cantiques les plus connus et les plus aimés dans ses Ranches.

—"Vamos a cantar la alabanza "Pues concebida", disait-il; je vais lire les paroles une fois, et les chanter moi-même, vous les répéterez après. "Atencion"!

Et le Padre Juan, sans grand souci de la mesure, mais avec conviction et expression dans la voix, après avoir lu son "alabanza", la chantait.

Aussitôt qu'il avait fini, commençait un concert, qui, parfois, aurait fait mourir de jalousie les bêtes bêlantes ou les croassantes; oui, quelquefois, c'était comique. Les voix s'élevaient nasillardes, aiguës, toutes les unes après les autres. Il est juste de dire que, dans certains Ranches, le chant était délicieux.

Après chaque dizaine, on chantait un couplet et le refrain de la "alabanza" jusqu'à ce que s'achevât le chapelet.

Le Padre Juan se dressait alors, et, s'appuyant à l'autel, bien en face de son petit auditoire, il lui expliquait soit une parabole, soit quelques vérités de notre foi, toujours l'Evangile. Le Padre Juan a la diction très aisée. Sa parole est simple, pleine d'images, de clarté, de franchise. Il se mettait à la portée de ces pauvres gens, et choisissait des exemples au milieu des choses de leur agreste existence.

Le sermon fini, le Padre Juan se remettait à genoux et chantait, pour clore le Rosaire, une charmante prière intitulée "Santo Dios", dont tous les versets étaient répétés un à un par l'assistance à genoux. Toute cette cérémonie du Rosaire finissait ordinairement vers 9 ou 10 heures du soir; on apportait quelquefois des "santitos" à bénir; il se présentait aussi, alors, des baptêmes.

La question du coucher, comme celle des repas, n'était pas toujours la plus agréable; il fallait en prendre son parti et de "tripas hacer curazon". Coucher, dormir sur le dure, a été, pendant trente ans, le partage du Padre Juan, et je ne me rappelle pas qu'il s'en soit jamais plaint. Il a, certes, un privilège qu'il a dû acquérir à force d'expériences; c'est celui de ne pas sentir les piqûres des moustiques, des araignées, des scorpions.

La messe du lendemain ne réunissait pas autant de monde que le Rosaire, car les hommes étaient obligés d'aller vaquer à leurs occupations, mais tout se passait avec piété et recueillement. A cause du grand nombre de Ranches qu'il avait à visiter, le Padre Juan ne restait pas longtemps dans chacune de ses stations. Là où il y avait des chapelles, c'était différent. Ces chapelles supposaient déjà un certain centre établi, un village, une petite ville, et le ministère y devenait plus paroissial.

Ces visites de famille en famille vont disparaître avec le temps et le chemin de fer; je le crois un peu, mais comme je l'ai déjà dit, pas tout de suite, et parmi les choses qui passent de ce côté du Texas, elles seront des plus lentes dans leur marche vers l'oubli. Le missionnaire, bien des jours encore, sera obligé de se souvenir de sa devise d'Oblat: "Evangelizare pauperibus misit me". Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. Le Padre Juan s'habillera en Monsieur pour sortir de Brownsville, mais le chemin de fer qu'il prendra ne s'arrêtera pas à la porte des "jacalitos", des maisons où l'on continuera de vivre et d'attendre le "Padrecito". Il devra sortir de la moderne station, quitter son enveloppe de gentleman, et redevenir le bon vieux "Ranchero" d'autrefois, bien à cheval sur son petit cheval alezan.

J'ai intitulé ce petit récit: " Les choses qui passent au Texas ", j'ai peut-être eu tort. J'ai pu avoir tort aussi de parler de ces choses comme de celles d'un passé déjà passé. Dans son parcours à travers les plaines et les "chaparros", la locomotive envoie des tourbillons de nuages noirs qui maculent le ciel texien, mais le vent les emporte et son azur reste bleu.

Padre ALBERTO, O. M. I.

PENSEES

—Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit ; mais le génie est presque toujours plein de bonté.

—Le désenchantement marche en souriant derrière l'enthousiasme.

Mme de Staël.

Le peuple est, en matière de langue, un très excellent maitre.

Platon.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

COLOMBA

Par Prosper Mérimée

N'oubliant pas le vif et légitime succès que remporta dans cette Revue, il y a deux ans, la publication de l'histoire de Napoléon 1er; ni, non plus, que, par son titre, l'Album Universel se doit de publier des pages ethnographiqus variées et littéraires; dans la belle langue de Prosper Mérimée, aujourd'hui, nous présentons **Colomba** à nos lecteurs.

Comme ils ont suivi l'Aigle dans son vol glorieux, peut-être goûteront-ils quelque plaisir à connaître le nid d'où il prit son essor. Car, le roman de Mérimée leur donnera une idée exacte de la Corse, de ses bandits, et de la fameuse "vendetta." Certes, nous ne tenons pas à glorifier les excès de ce penchant à la justice primitive, toute individuelle, hors la loi: ce serait insensé; mais, pour dépeindre la Corse, le verbe bien trempé, coloré et précis de Mérimée, nous semblait tout indiqué, tant il rend fidèlement ses beautés, ses grandeurs, et aussi ses faiblesses.

Colomba, chef-d'oeuvre du romancier favori de Napoléon III, est un roman émouvant, sensationnel, véridique tel un tableau préraphaélite; c'est assez pour qu'il plaise vivement à ceux de nos lecteurs qui l'ignorent; pour qu'il captive de nouveau l'attention de ceux qui le reliront.

COLOMBA

A notre civilisation, Colomba peut paraitre étrange, elle ne saurait lui être indifférente, tant Mérimée a su mettre de vie, d'honneur, et d'âpreté troublante, en son héroïne du pays des mâquis, terre natale de l'homme le plus extraordinaire de tous les temps.

Après avoir lu Colomba, nos lecteurs croiront avoir visité l'ile historique, actuellement française, témoin de luttes séculaires, foyer de l'honneur érigé en culte, repaire de bandits qui n'ont point affaire à ceux de l'opérette.

On nous saura donc gré, croyons-nous, d'offrir à notre public les beautés littéraires et documentaires de l'un des plus beaux romans de l'école romantique.

CHEMINEAU

Vieux chemineau lassé qui regardes aux grilles,
Entre les tilleuls bleus où l'air fraîchit soudain,
Dormir au grand soleil les roses du jardin,
Et la brise agiter l'azur dans les charmilles,

Comme toi, par moments, le poète accablé
S'arrête, vagabond plein de rêve et d'envie,
Et contemple, à travers les barreaux de la vie,
Un paradis lointain dont il n'a pas la clé.

Hélas! ne te plains pas, ami, si tu persistes
A rêver du dehors les grands parcs inconnus,
Heureux dormeur des bois, doux marcheur aux pieds nus,
Compagnon sans souci des chiens aux beaux yeux tristes.

Cher pauvre, pour rester riche en joie ici-bas,
Rêve encore, toujours, sans t'approcher des choses:
Mieux vaut de respirer que de cueillir les roses,
Et les plus beaux jardins sont où l'on n'entre pas!

FERNAND GREGH.

A TRAVERS LA MODE

Costume de dame d'âge moyen

C'est un très joli costume d'automne en drap héliotrope, qui, par la disposition du boléro long formant vêtement, peut très bien être encore porté "en taille" pendant les derniers beaux jours. Ce boléro-corsage est à plis flottants s'ouvrant sur un corsage-gilet drapé en satin liberty, avec manches bouffantes également en satin, sur lesquelles tombent à demi les manches à pli du boléro. Trois pattes ornées de boutons fantaisie entourent l'encolure en formant un peu empiècement. (On peut aussi détacher complètement le corsage boléro du gilet et le porter seulement comme léger vêtement).

La jupe, très ample dans le bas, est à plis très souples, portant, un peu au-dessus du genou, des pattes piquées ornées de boutons fantaisie.

Toquet en velours noir avec boucle fantaisie retenant une touffe de plumes blanches qui retombent à gauche.

VÊTEMENTS DE DEMI-SAISON

Comme vêtements de demi-saison, dit la Bne de Trèves, dans "La Mode Nationale', de Paris, nous avons en première ligne les costumes tailleur, ces bien-aimés costumes tailleur auxquels nous sommes si bien habituées et qui nous rendent tant de services ; ils sont parfaits de l'avis général, mais ils ne nous suffisent pas, car avec les robes floues, les vraies robes couturières, on voit l'utilité d'un manteau que l'on jette sur soi lorsque l'inclémence du temps le nécessite.

Cet été nous avons eu de charmants petits vêtements; des sortes de petites pèlerines à double ou triple étage qui se continuent volontiers par de longs pans tombant droit et plus souvent se croisant à la taille; ces formes sont très gracieuses et peuvent nous suffire pour quelque temps encore; mais, à notre avis, ces pèlerines d'un nouveau genre ne sont jolies que lorsqu'elles sont en tissu pareil à la jupe, formant ainsi un ensemble, nous retombons donc dans le costume demi-tailleur. Une de ces pèlerines tout à fait disparates du costume n'est pas bien à notre avis; à moins que, véritablement vêtement, on ne la fasse en taffetas noir; mais ce devient presque un de ces accessoires comme les mantelets, les écharpes, les ruches.

Le vêtement proprement dit est le manteau Empire plus ou moins long; il n'a pas subi de notables changements depuis la saison dernière: c'est toujours un petit boléro ou un grand empiècement au bas duquel est montée à fronces ou à plis une longue jupe taillée soit en droit fil ou en forme; avec la coupe en forme, volontiers la jupe est montée complètement à plat, le biais du derrière fournissant des godets très gracieux, la ligne est moins droite qu'avec le manteau à plis.

La véritable nouveauté est le petit veston: figurez-vous une sorte de veste assez courte pour dépasser la taille de quelques centimètres à peine, et la particularité de ce veston c'est qu'il est légèrement cintré, non pas à la hauteur de la ceinture, mais un peu au-dessus, ce qui donne un raccourcissement voulu de la taille bien en rapport avec les données générales de la mode qui veut se rapprocher des genres Empire. L'oeil s'y habitue et l'on ne critique plus les tailles courtes; tout au contraire, on semble les aimer. Devant le veston est droit, sans couture, ou avec une couture bretelle, à moins que l'on ne préfère la pince partant de l'épaule pour s'arrêter à hauteur de la poitrine; mais le devant ne doit jamais être cintré par la pince ordinaire marquant la taille.

Jusqu'à présent il n'y a rien de bien intéressant à noter quant aux manches. Nous avons toujours les manches tailleur toutes droites, étroites du bas et s'élargissant progressivement pour être montées à plis à l'emmanchure; c'est la manche gigot que l'on fait longue jusqu'au poignet ou un peu écourtée avec un parement ou un revers qui la termine.

PATRON No 535

Blouse de garçonnet de 6 à 8 ans. Ce patron se compose de 7 morceaux: 1 plastron, 2 dos, 3 devant, 4 col, 5 manche, 6 poignet, 7 parement. Matériaux: 51 pouces, en 48 pouces de large.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cts, de nous indiquer son numéro, et l'âge de l'enfant. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).

Costume pour fillette

Voici, pour enfant de 12 à 14 ans, une charmante toilette habillée en voile gris perle sur dessous de taffetas bleu ciel. Le costume est à petits plis avec boléro et jupe garnis d'entre-deux brodé, avec blouse et bouffants de manches en mousseline de soie assortie.

Grand chapeau en feutre bleu très pâle avec ruban de soie, et tout autour de la calotte une belle guirlande de grandes fleurs en velours de teintes assorties.

Les manches demi-longues sont souvent aussi larges du haut et du bas, une façon de manche-blouse plus ou moins volumineuse avec des garnitures et des dispositions un peu variées.

C'est pendant les périodes de transition ou de demi-saison que l'on s'occupe plus volontiers des manteaux de pluie, des imperméables, les cache-poussière, comme on veut les nommer. Les formes les plus en vogue sont à peu près les mêmes que pour les autres manteaux; on ne fait plus la redingote ajustée, mais de longs paletots avec ou sans empiècement; certains descendent jusqu'au bas de la robe dont ils masquent entièrement la jupe. C'est plus volontiers la manche droite sans exagération de largeur.

Les manteaux de voyage, ceux d'automobile, de même que les manteaux de pluie, se font le plus souvent en silésienne ou en tissu imperméabilisé; mais on emploie aussi des draperies anglaises à carreaux, à dispositions brouillées et fondues, peu salissantes.

Pour la belle raison, certains manteaux se font en toile de soie écrue, plus simplement en toile blanche ou écrue. Le tussor est très coquet de même que le shantung, une soie épaisse du même genre que le tussor. On a aussi de coquets manteaux en satin tramé imperméabilisé; ils peuvent avoir de multiples destinations, faciles à porter; on les met également pour les sorties du soir.

Taches de bougie sur les vêtements

Bien mouiller la tache avec de l'esprit de vin, la bougie devient pulvérulente; laisser évaporer l'alcool, secouer à l'aide de quelques chiquenaudes et brosser. Voilà le malheur réparé.

Pour les enlever, on peut aussi tenir les taches à proximité d'un fourneau chaud, en ayant soin, bien entendu, que l'étoffe ne se rétrécisse pas.

Pour enlever les taches de cire, on les couvre d'un papier buvard et l'on passe un fer chaud dessus; déplacer le papier chaque fois que l'on a passé le fer.

LA VIE AU FOYER

Etagère en bois pyrogravé, tampon-buvard, table à ouvrage

On n'a jamais trop d'étagères à sa disposition. Certaines personnes vous diront que ce sont des nids à poussière; ne nous laissons pas influencer pour si peu; le tout est de ne pas surcharger les tablettes de bibelots anti esthétiques.

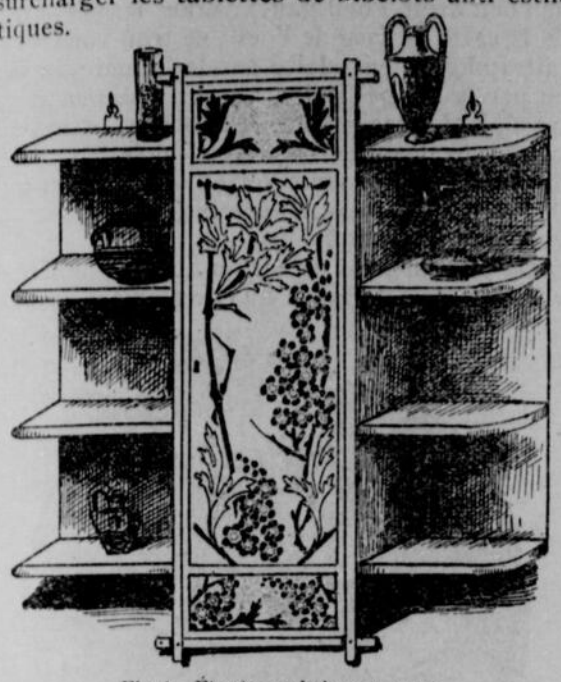


Fig. 1.—Étagère en bois pyrogravé

Celle que vous voyez ici est en vulgaire bois blanc, mais vous savez que le travail dont nous allons l'enjoliver la rendra, sinon très artistique, au sens propre du mot, du moins très originale et cela nous suffit pour ce que nous voulons en faire. En effet, ce modeste meuble n'a pas la prétention de rivaliser avec les modèles de Boule, ou de tout autre célèbre ébéniste.

Vous voyez que l'architecture de notre étagère est des plus rudimentaires; une planche de fond à laquelle sont adossées des tablettes à angle droit, du côté, et arrondies de l'autre côté.

Au milieu est ménagé un petit tabernacle fermé par une porte sur laquelle nous allons exercer notre talent de décoration.

Vous connaissez maintenant tous les secrets du métier, il y a si longtemps que nous faisons, de compagnie, courir la pointe de feu sur le bois! Le petit panneau qui sert de fronton est très brûlé pour obtenir le ton foncé du motif.

Les feuilles du grand panneau sont traitées légèrement. Indiquez les contours avec un fin tracé de la pointe. Appuyez davantage sur les pétales des fleurs afin de leur donner du relief.

Fig. 2.—Tampon-buvard en bois pyrogravé

Traitez les tiges de la même manière. Vous trouverez plus loin un motif pouvant servir à décorer les tablettes. Lorsque la pyrogravure sera terminée, vous teinterez le bois à votre convenance, soit dans la nuance du pitchpin, soit avec du brou de noix, et vous passerez sur toutes les surfaces une couche d'encaustique.

Les objets que vous rangerez sur ces minces tablettes achèveront l'ornementation du petit meuble et lui donneront le cachet de bon goût qui sera la signature de votre oeuvre.

La décoration du tampon-buvard est absolument la même que celle du grand panneau.

Le travail de la table à ouvrage ne demande pas de grands efforts. Je vous conseille de commencer par elle pour vous faire la main.

Les motifs qui entourent le coffre sont des plus simples. A l'intérieur, quelques fleurettes tracées à l'aide de la pointe. Les quatre encoignures sont fortement brûlées extérieurement et intérieurement, de manière à accentuer l'encadrement. Le couvercle est muni intérieurement d'une pochette de cuir pyrogravé qui aura une autre utilité que la glace traditionnelle.

Le dessus de la table doit être travaillé également en pyrogravure. Le dessin ci-dessus vous guidera. Il est inutile de répéter les explications; elles sont les mêmes que pour l'étagère. Si vous voulez mener à bien votre entreprise, commencez par les parties faciles, c'est-à-dire par celles que vous devez brûler fortement; de cette façon, si vous appuyez trop la pointe, le mal ne sera pas grand; lorsque vous serez bien en train, et que la pratique vous aura donné la légèreté de main voulue, passez aux traits fins; il y a des chances pour que vous les exécutiez avec la légèreté désirée.

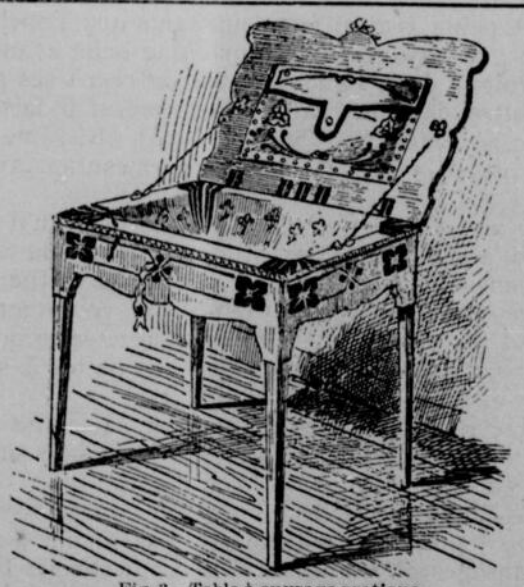


Fig. 3.—Table à ouvrage pratique

Initiales encadrées de broderie anglaise

Les lettres M. R. sont à broder au plumetis légèrement bourré dans le milieu des pleins festonnés. L'encadrement est composé de point de feston et d'oeillets festonnés. Le dessin piqué de n'importe quelles initiales de même genre vaut 1 franc.

De l'alimentation en général

Le corps humain a été comparé, dans plusieurs circonstances, à la machine à vapeur. Les aliments sont pour le corps humain ce que le combustible est pour la machine à vapeur, c'est-à-dire une source de chaleur et de force mécanique; et comme la machine s'use et qu'il faut la réparer, ainsi le corps humain a besoin d'aliments réparateurs et rénovateurs.

La quantité des aliments doit être certainement proportionnelle aux besoins de la machine humaine, car une plus grande quantité de combustible ferait crever la machine, tandis qu'une quantité inférieure abaisserait la température et en arrêterait le mouvement.

Dans le but de maintenir une température stable dans les corps humains, qui est la principale condition de santé, il faut proportionner les aliments à la température ambiante; voilà la raison par laquelle les populations du Nord se nourrissent d'aliments huileux et gras, substances qui engendrent éminemment la chaleur au corps, tandis que les populations des pays chauds se nourrissent de riz, de légumes, de fruits. Pendant l'hiver, la nourriture doit être plus abondante et plus substantielle que pendant l'été.

Le pouvoir nutritif des aliments est proportionnel à la quantité d'azote et de carbone qu'ils renferment. Les aliments azotés servent à la formation des tissus organiques, les aliments carboniques sont le combustible. La viande, les oeufs, le fromage (fibrine, albumine, caséine) sont parmi les premiers: l'huile, le beurre, le lard, le pain, parmi les autres. Un homme a besoin journellement à peu près de ¾ livre de carbone et de ⅔ d'once d'azote. La préférence accordée irrationnellement aux matières azotées ou bien aux matières carboniques a toujours une grande influense sur l'organisme. Celui qui mange trop de riz, de pommes de terre, et d'aliments farineux et boit assez de bière, devient gras, avec perte de son énergie physique; celui qui abuse d'aliments azotés a l'organisme surexcité, et une surabondance de force se dégage en lui, se révélant par un tempérament irritable.

Les éléments les plus importants des aliments animaux sont: l'albumine qui se rencontre presque toujours dans le blanc d'oeuf, peu nutritive; la gélatine qui forme la base des gélatines de viandes, constituant en partie les bouillons qui sont plus nutritifs que la gélatine; le gras encore plus nutritif et indispensable à la production de la chaleur animale; la fibrine ou substance musculaire.

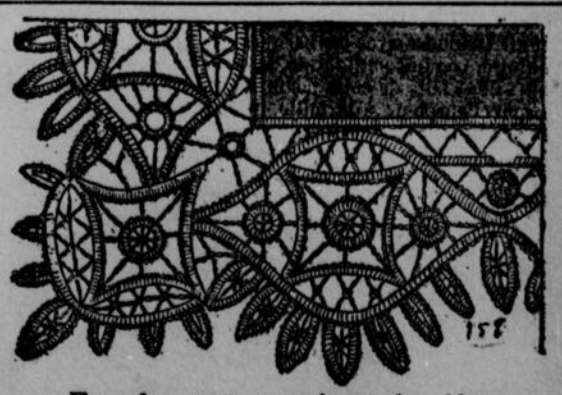
Les éléments les plus importants des aliments végétaux sont: la fécule et la glutine, substances éminemment nutritives; les matières grasses végétales que l'on comprend sous le nom d'huiles; la légumine, qui est l'osmazone végétale, substance qui communique son goût spécial aux végétaux. Les grains et les fruits en général sont les parties les plus nutritives des plantes.

Celle des aliments est une science compliquée et difficile: parce que pour une bonne alimentation il faut considérer les besoins réels du corps, c'est-à-dire l'âge, le sexe, la complexion, l'activité, le climat, et faire un choix convenable et rationnel d'aliments. Par conséquent, la nourriture des enfants doit être légère: du lait, du potage, des fruits; il faut plutôt leur refuser la viande, les douceurs, le vin. La femme, à cause de la modique perte de forces musculaires, s'approche, pour ses besoins, de l'enfant; elle ne mange pas beaucoup, mais elle a de fréquentes envies de nourriture. L'homme, surtout l'ouvrier, a besoin d'aliments solides et consistants, de viandes et de vin.

L'homme qui pense a besoin de nourriture légère, peu excitante, facilement digestive; le tempérament sanguin a besoin d'un régime diététique déterminé, avec prépondérance d'aliments végétaux; le lympathique, d'aliments toniques; le nerveux, de repas modérés et fréquents.

La science de l'alimentation est, pour tout cela, parmi les plus importantes, et même le génie lui est soumis, ainsi que la force physique; il est vaincu lorsque le pain et la viande lui manquent.

DR MÉLITA, (Alexandrie)



Encadrement en guipure brodée

On emploiera ce travail pour garnir des cols, manchettes, devants de corsages, gilets et aussi pour orner des ouvrages de fantaisie. On fait la broderie sur nansouk ou batiste; on trace les contours; on tend les fils pour les barrettes, et l'on fait en même temps les roues; on festonne les contours en consultant le dessin, on exécute les jours. Lorsque le travail est terminé, on le retire de la toile cirée sur laquelle il était bâti au préalable, et on découpe le travail, ne laissant absolument que les points devant former la guipure. On prendra pour exécuter la broderie du fil brillanté No 110.

POUR NOS JEUNES AMIS

Une boulette de pain frais

Prenez une boulette de pain frais, de la grosseur d'une noix, et pétrissez-la dans vos mains en lui donnant la forme indiquée sur notre dessin, c'est-à-dire celle d'une boule toute garnie de saillies.

Cela fait, vous pouvez jeter fortement cette boulette contre le mur, la laisser tomber d'une grande hauteur, ou encore, après l'avoir posée sur une table, la frapper à grands coups de poing; non seulement la boulette ne sera pas brisée par le choc, mais encore elle ne se déformera pas.

Ce phénomène très curieux est dû à l'élasticité de la mie de pain frais; si la mie de pain a été bien pétrie de manière à former une pâte homogène, elle reprendra toujours sa forme, malgré toutes les tentatives que l'on aura faites pour l'aplatir.

Les corps sont plus ou moins élastiques, c'est-à-dire qu'ils possèdent plus ou moins la

propriété de reprendre leur forme primitive quand on a cessé de les comprimer ou de changer leur forme. Les gaz sont au contraire très élastiques, comme le démontre l'expérience de l'oeuf sauteur. Les liquides, bien que très peu compressibles, sont aussi très élastiques. Les solides le sont plus ou moins: les plus remarquables par leur élasticité sont: le caoutchouc (d'où son nom de gomme élastique), l'acier, l'ivoire, la baleine, le cuivre, le marbre, le verre, le crin, la laine, la plume, etc. Enduisez de noir de fumée un petit espace d'un marbre de cheminée ou de commode; faites tomber d'un peu haut sur l'endroit noirci une bille de billard ou une bille d'écolier; vous verrez que la bille a enlevé le noir de fumée sur une surface beaucoup plus grande que si vous l'aviez posée doucement sur le marbre; elle s'est donc aplatie par le choc, puis son élasticité lui a rendu sa forme primitive.

Le lièvre et la tortue

C'était un matin d'été et la chasse n'était pas ouverte, aussi le lièvre Touchatout en profitait-il pour gambader à l'air dans les prairies et pour s'y livrer à mille cabrioles.

La tête appuyée sur le gazon, une! deux! trois! et notre levraut faisait voltiger son corps qui retombait ensuite, sur ses quatre pattes velues.

Une tortue passant par là s'arrêta devant ce spectacle, et admira, comme il convenait, la souplesse et la grâce de ce jeune animal.

—Etes-vous heureux! soupira-t-elle en s'adressant à Touchatout, de folâtrer ainsi!

—Tu parles! répondit le lièvre, et ma légèreté ne serait rien si la rapidité de ma course ne me réservait de séduisants lauriers. On parle de grands prix, de steeple-chases dangereux où de malheureux chevaux gagnent des fortunes! Mais moi, madame, moi levraut, je battrais le meilleur des favoris et toutes les gloires des écuries françaises!

—Ça, répliqua la tortue, ça, mon petit ami, c'est une autre affaire. Et tenez, j'ai si peu confiance en vos fameux lauriers que je vous proposerai, quand il vous plaira, de me mesurer avec vous.

A ces mots, le lièvre partit d'un tel éclat de rire et se trémoussa à ce point qu'il ressembla à un feu d'artifice avec soleils et pétarades. Puis, s'interrompant soudain:

—Au fait, fil-il, j'accepte votre offre, madame la prétentieuse tortue, et si vous voulez choisir un but, nous allons concourir à l'instant.

Sitôt dit, sitôt fait. On prit comme poteau d'arrivée un arbuste qui se balançait au loin et, sur un signal donné, les adversaires partirent.

A peine avait-il fait deux sauts que Touchatout, se voyant possesseur d'une belle avance, s'éloigna de la ligne de course et reprit ses galipettes dans la prairie. Ah! comme il faisait bon se rouler sur l'herbe tendre! Ah! Mme la tortue en avait une idée en se mesurant avec lui!

Notre lièvre s'amusait tant et tant qu'il en oublia son adversaire, si bien que, revenu à la raison et voulant voir où en était la tortue, il l'aperçut à deux pas du but. Alors, comprenant qu'il lui restait juste le temps nécessaire pour lui disputer son prix, il prit ses pattes à son cou et bondit.

Hélas! il eut beau s'essouffler, la tortue arriva la première, et cela sans fatigue, sans suée, et sans battements de coeur.

—Eh bien! fit-elle à Touchatout, vous voyez, mon jeune ami, qu'il ne faut pas se fier à ses avantages physiques et s'endormir sur ses lauriers futurs. Je suis tortue et je vous bats à la course, vous le roi des coureurs!

Touchatout ne répondit rien, mais on assure que, depuis ce jour, la tortue personnifiant pour lui les possesseurs de maisons, il en garde une insurmontable antipathie pour les propriétaires.

(D'après LA FONTAINE)

L'épingle renversée

Je vous prie de tenir verticalement, par la pointe et la tête en l'air, une épingle ordinaire en vous annonçant que, à l'aide d'une simple carte de visite, je vais vous faire voir cette épingle à l'envers, c'est-à-dire la tête en bas.

Rien de plus simple que cette curieuse expérience; il suffit pour cela de faire avec l'épingle un trou dans la carte de visite, puis de tenir la carte de la main gauche à environ 1½ pouce de l'oeil droit, l'oeil gauche étant fermé, le trou de la carte en face de l'oeil; ce trou vous apparaîtra alors bien éclairé par la lumière du jour ou par la lampe. Faites passer maintenant votre épingle, maintenue à 1 pouce environ de votre oeil droit, entre cet oeil et le trou, et de droite à gauche; vous verrez distinctement, de l'autre côté du trou, une épingle noire se mouvant de gauche à droite.

De plus, si vous élevez ou abaissez la tête de votre épingle de façon qu'elle se place juste en

face du trou de la carte et sur la ligne droite allant de votre oeil à ce trou, vous verrez, de l'autre côté de la carte, une épingle noire renversée, c'est-à-dire ayant la tête en bas, comme si un farceur de l'assistance tenait cette nouvelle épingle renversée derrière la carte.

Ce curieux phénomène est dû à ce que notre oeil voit les images renversées, et que nous les retournons par l'éducation de nos sens; l'ombre de l'épingle, qui se peint droite au fond de notre oeil, nous apparaît ainsi comme si nous la regardions la tête en bas.

Pour la suite de "La chatte blanche," nos jeunes amis sont priés de voir la dernière partie du journal.

PROBLEMES

No 57. — Les chats et les rats

Si trois chats peuvent attraper trois rats en trois minutes, combien faut-il de chats pour attraper cent rats en cent minutes ?

No 58. — Les garçons et leurs cartes

Si A en donne une à B, ils en auront la même quantité. Si B en donne une à A, il aura la moitié de ce qu'a A.

No 59. — Le problème des animaux

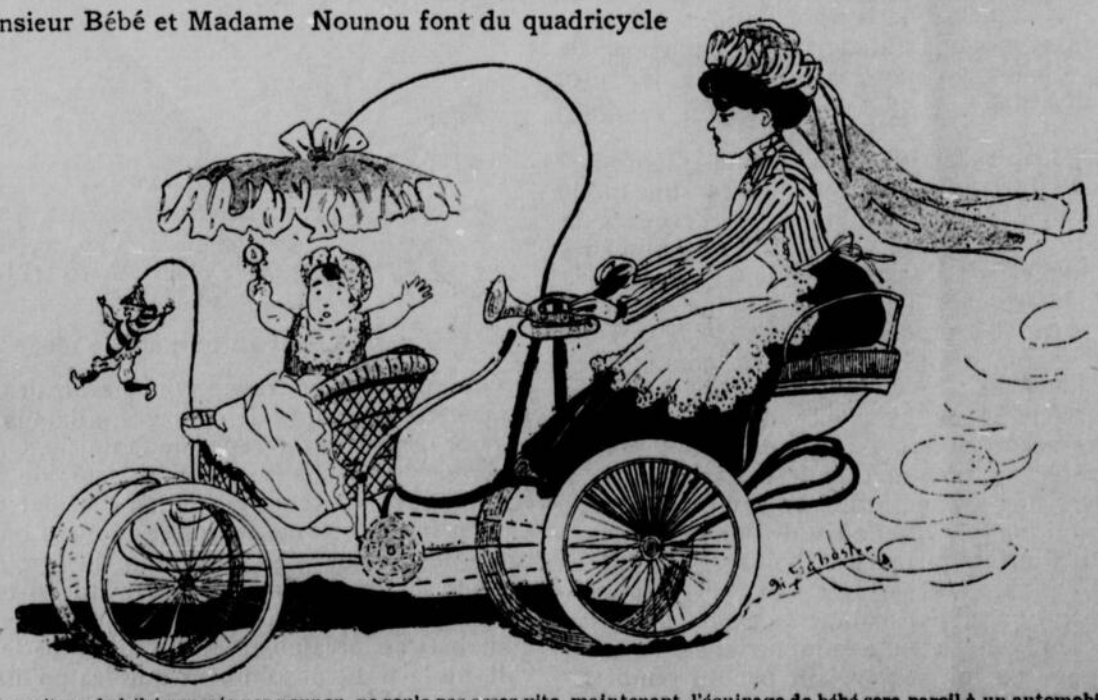
Un homme a cent dollars avec lesquels il achète cent animaux. Il paie les vaches dix dollars pièce, les cochons trois dollars, et les moutons cinquante sous. Combien d'animaux de chaque espèce a-t-il ?

Solutions des devinettes publiées dans le No 1173 de l'Album Universel

No 53. — Une tête chauve.
No 54. — Un glaçon.
No 55. — Une femme à cheval.
No 56. — Une éponge.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuilletons, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.
L. R.

Monsieur Bébé et Madame Nounou font du quadricycle



La voiture de bébé poussée par nounou, ne roule pas assez vite, maintenant, l'équipage de bébé sera pareil à un automobile et fera trente milles à l'heure, na !

Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur

LES PIRATES DU GOLFE ST-LAURENT

Suite d'"UN DRAME AU LABRADOR," publié dans (*Le Monde Illustré*) *Album Universel*

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR LE DR EUGÈNE DICK

(Suite) 1

Et c'est sur quoi comptaient bien évidemment nos deux amis Jean Bec et Jean Brest, que nous rejoignons, vers les dix heures, sur le gaillard d'arrière du "Marsouin", où ils fument leur pipe, "mollement étendus à l'ombre de la brigantine, à demi-déferlée.

A en juger par leur mine béate et la rougeur de leurs pommettes, ces messieurs ont dû faire bonne chère au déjeuner et arroser libéralement leur bol alimentaire.

Du reste, il n'y a qu'à les écouter pour s'en convaincre.

C'est à qui des deux fera avaler la plus "grosse" à son copain.

Or, les deux Jean étant à peu près d'égale force à ce jeu-là, il s'en débite de belles, "troun de l'air" !... comme disent les naturels de la Cannebière, à Marseille.

C'est Jean Brest qui raconte, pour le moment, — et avec quelle verve !

Aussi bien, son camarade de Québec l'a un peu provoqué en lui narrant une histoire bien extraordinaire à lui arrivée deux ans auparavant... Il avait tout simplement "piqué une tête", — oh ! bien involontairement, du reste, — dans la chûte Montmorency, pour aller reparaître, une demi-heure plus tard, de l'autre côté de l'île d'Orléans, un peu trempé, mais à cela près aussi dispos qu'au moment de faire ce plongeon peu banal. Son seul ennui avait été la dépense d'une allumette pour rallumer sa pipe.

De l'air le plus naturel du monde, — quoique dans son for intérieur assez interloqué, — Jean Brest avait murmuré :

—Ami Bec, ce n'est qu'une promenade d'écolier que tu as fait là, et, chez nous, quand on veut prendre un bain, on saute comme ça dans des chûtes de quelques centaines de mètres de hauteur, — histoire de se rafraîchir le tempérament.

Mais j'ai fait mieux que ça, moi qui te parle.

Figure-toi mon bon, qu'un jour, étant à faire la pêche sur les côtes de Norvège, je fus pris, avec trois camarades, dans les spirales du "Maëlstrom."

Tu sais.... le Maëlstrom est un trou sans fond qui aspire la mer avec une force de cent quatre-vingt-dix-huit milliards de tonnes à la seconde...

Ça été calculé par un savant de Landerneau, qui est un faubourg de Brest.

—Il a bien pu se tromper de quelques gallons,—tout de même... goguenarda Jean Bec.

—Je ne dis pas non, concéda Jean Brest. Mais laisse-moi continuer. Tu vas voir s'il en arrive de ces choses, dans la marine française !

Donc, nous étions dans une chaloupe, commandée par le maître d'équipage du "Héron", comme s'appelait notre brick, pour lors en panne près des îles "Loffoden", sur la côte de Norvège.

Tout à coup, pendant que nous cherchions quelque bon gibier à harponner, voilà que surgit de la mer une grosse baleine qui se met à seringuer l'eau par ses évents, jusqu'à la hauteur du grand mât d'un "trois-ponts" de cent vingt canons....

—"En chasse !" commande le maître.

—"Harpon en mains !" que je m'ordonne à moi-même, en prenant place à l'avant.

Les matelots jouent de l'aviron ; le maître tient la barre ; moi, l'oeil et le bras en arrêt, je guette le monstre qui vient de plonger.

Mais il reparaît à la surface, à une couple de cent pieds de nous.

—"Hardi, les gars !... Nous la tenons, cette fois !" s'écrie le maître d'équipage, en manoeuvrant sa barre de façon à nous faire aborder la baleine par son travers.

C'est bientôt fait.

Je me lève tout droit et, d'un seul coup, j'enfonce mon harpon jusqu'à le cacher dans les chairs de la coureuse d'aventures.

Comme tu le penses bien, mon "neveu", la grosse maman prend fort mal la chose. Faisant une cabriole terrible, elle baisse le nez, lève la queue et, floc ! la voilà qui replonge, entraînant la corde attachée au harpon.

Nous regardions tous la corde glisser avec une vitesse inconcevable sur le plat-bord de notre embarcation, tout en y jetant de l'eau pour l'empêcher de prendre feu, lorsque le maître d'équipage pousse tout à coup un cri de terreur :

—"Le Maëlstrom !"

Chacun regarde autour de soi.

Et chacun blémit, — je ne veux rien cacher.

—"Aux avirons et souquez ferme!" commande le maître, d'une voix blanche.

Toutes les mains s'emploient aux rames, pendant que le maître cherche la hache pour couper la corde qui nous relie à la baleine.

Je fus pris, avec trois camarades, dans les spirales du "Maëlstrom"

Mais la hache ne se trouve pas de suite et la maudite baleine, faisant aller ses évents comme de plus belle, nous mène droit au gouffre.

Les spirales diminuent d'ampleur, tout en augmentant leur vitesse de giration...

Nous approchons du centre de cette immense vortex, qui nous aspire comme le piston d'une pompe...

Enfin, après deux ou trois spirales de plus en plus petites, parcourues follement sur la déclivité de l'entonnoir liquide, floc ! nous faisons le plongeon dans le trou qui sert de pivot au satané tourbillon...

Puis, plus rien : la nuit !

Une chose pourtant nous consolait dans notre infortune....

—Laquelle, donc ? ne put ici s'empêcher de demander Jean Bec, intéressé malgré lui.

—C'est que la maudite baleine, cause de tout ce grabuge, nous accompagnait dans le voyage.

—Qu'en sais-tu ?

—Je le sais, parbleu, bien : elle nous avala juste au moment où nous étions précipités dans l'entonnoir et nous servit de véhicule.

Jean Bec parut légèrement incrédule.

Cependant, comme il était beau joueur dans ces sortes de duel à la "blague", il n'en laissa deviner que juste ce qu'il fallait pour ne pas avoir l'air d'un paysan du Danube.

—Tu n'exagères pas, au moins?... observa-t-il pour la forme.

Jean Brest prit un air digne.

—Ah! mon "cousin", dit-il d'un ton pénétré: c'est-à-dire que je cache une bonne moitié des faits pour ne pas t'émotionner le tempérament!

—Merci bien. Mais finis ton histoire. Je grille de savoir comment tu as pu t'y prendre pour te tirer de cette merveilleuse aventure et venir me la raconter ici, dans le golfe Saint-Laurent.

—C'est bien simple, ami Jean Bec : je n'ai pas eu à remuer un doigt. C'est la baleine qui a tout fait.

—Voyons ça... Le brave cétacé !

—Comme tu dis. Mais je termine...

Pendant trois jours et trois nuits...

—Comme Jonas, à peu près !

—Oui... comfortablement installés dans lestomac de la baleine, nous filâmes ou plutôt nous tombâmes à travers la terre, entraînés avec une vitesse de boulet de canon dans le trou du Maëlstrom, jusqu'à ce qu'un beau matin...

—Etait-ce bien le matin ?.... Rappelle tes souvenirs ! interrompit Jean Bec, d'un ton des plus goguenards.

—Non : c'était le soir... On dirait, ma parole, que tu sais l'histoire mieux que moi !

—Va toujours, mon vieux.

—Donc.... un beau soir, — puisque tu y tiens ! — la baleine, incommodée sans doute par la fumée de nos pipes (car nous fumions là-dedans comme des Turcs)...

—Une vraie cantine, quoi !

—Comme tu dis... Mais laisse-moi donc finir. On ne verra jamais le bout de mon histoire, si tu m'interromps sans cesse.

—Je suis muet comme... ta baleine. Donc le brave poisson eut un haut-le-coeur...

—Tu l'as deviné. D'un effort puissant de son estomac, il nous rendit... à la lumière, près d'une île déserte, en pleine Océanie.

—Parbleu ! aux antipodes du Maëlstrom, qui se trouvent quelque part par là.

—Exactement, camarade... Mais qui peut t'avoir si bien renseigné ?

—Un marin de Saint-Pierre, à qui pareille aventure est arrivée.

(1) Voir le numéro 1172 de l'"Album Universel", et le suivant.

—Diable !.... On ne traverse pourtant pas tous les jours la terre en baleine...

—C'était peut-être un de tes compagnons de voyage !

—C'est bien possible, tout de même.... Et quand ton homme des Iles fit-il ce.... prétendu plongeon de quelques milliers de lieues ?

—Il y a deux ans, la même année que toi.

—Oh! là! là!... Comme ça se trouve! Pendant que tu tombais dans la chûte Montmorency et traversais l'île d'Orléans par un conduit souterrain, nous, marins français, passions à travers notre propre globe, sans accrocher dans le trajet !... Avoue que ces aventures-là n'arrivent pas aux Anglais.

—Ma foi non : ils sont bien trop positifs pour les avoir, même en imagination.

Et les deux bons lurons, se levant à l'appel du capitaine, échangèrent les singulières réflexions suivantes :

—Tout de même, dis donc : si c'était arrivé?

—Croyons-y. C'est tout comme !

Et tous deux éclatèrent d'un rire sonore qui mit en branle les échos multiples de la "Baie du Diable."

Une voix cria du haut des rochers :

—Hé! là! qu'est-ce qu'il vous prend, les marsouins ?

C'était l'organe de Thomas Noël.

Presque aussitôt, la silhouette de son compère, Gaspard Labarou, se décalqua sur le ton rougeâtre de la falaise.

Il héla :

—Arrivez un peu ici, les gars : on va fermer la boutique.

Qu'était cette boutique ?

Nous allons voir.

Au moyen d'une échelle, dressée contre la falaise et s'appuyant du pied sur le pont de la goélette, les deux gars interpellés grimpèrent jusqu'à leurs commandants.

Une sorte de plateforme triangulaire, couvrant une superficie d'une dizaine de verges de front sur autant de profondeur vers son centre, régnait là.

Au sommet de ce triangle s'ouvrait un trou noir, creusé profondément dans les calcaires poreux, que consolidaient les masses granitiques interposées.

C'était là ce que maître Gaspard appelait la "boutique."

On y avait entassé, à marée haute, le butin enlevé au malheureux navire de la "Pointe-aux-Morts", — ne gardant à bord du "Marsouin" que ce qui pouvait être d'utilité première dans le voyage aux îles françaises.

Grâce à un très fort palan, le débarquement avait pu s'opérer en moins de deux heures : ce qui avait permis au personnel de la goélette de prendre un court repos, les matelots à bord et les maîtres dans l'excavation même appelée "boutique" par le capitaine Gaspard.

Maintenant il s'agissait donc de fermer l'ouverture de cette excavation où les "naufrageurs" allaient dérober à toutes les recherches possibles le fruit de leur épouvantable forfait.

Le palan fut de nouveau utilisé.

On manoeuvra de gros quartiers de roches éboulées ou qu'on arracha de leurs alvéoles.

Des troncs d'arbres morts furent disposés en travers de l'ouverture, entremêlés de sapins verts et de varechs hissés de la mer...

Bref, après un travail consciencieux, quand vint le soir, — et, avec le soir, une bonne brise de vent de nord-ouest, — le "Marsouin" put quitter la baie du "Diable" et filer grand largue vers le cap à la "Chaloupe" et la baie du "Pistolet", où commence, à bien dire, la côte orientale de Terre-Neuve.

Neuf jours plus tard,—dans la nuit du 7 juillet 1853, — le "Marsouin" jetait l'ancre, à l'est de Saint-Pierre de Miquelon, entre l'"Ile-aux-Chiens" et le "Cap-à-l'Aigle", en dehors du barachois qui sert de rade à la ville.

Le "Marsouin" s'était comporté vaillamment pendant cette longue course dans des parages exposés aux dangereuses colères de l'Atlantique.

Il est vrai d'ajouter que la première semaine de juillet, cete année-là, fut particulièrement remarquable sous le rapport de la température.

—Une neuvaine de St Jean-Va-Toujours ! disait irrévérentieusement Jean Brest, tirant de son cerveau inventif ce nouvel élu du Paradis, totalement ignoré des congrégations romaines.

Et le facétueux marin avait quelque raison de choisir, en cette circonstance, un saint à authenticité douteuse, car nous inclinons à croire qu'un véritable membre de la Cour Céleste se serait bien gardé de souffler dans les voiles d'un vaisseau qui venait d'accomplir la "jolie" besogne que l'on sait.

CHAPITRE IX

LA GRANDE OURSE ENTRE EN SCENE

Nous laisserons nos contrebandiers à leurs petites opérations, sans indiquer aux agents du fisc une seule des ruses du métier, étant persuadés que ces messieurs en savent pour le moins aussi long que nous sur ce sujet.

C'est à la baie de Kécarpoui, théâtre principal de notre drame, que nous retournerons, précédant de quelques heures seulement le retour du "Marsouin", chargé de liqueurs hérétiques et de... butin de naufrage.

Nous sommes au 20 juillet.

Il est dix heures du soir.

La nuit est belle, éclairée par une lune à son troisième quartier, que voilent souvent des nuages épais, mais rapides et fugitifs.

Cette succession d'éclairs blafards et de pénombre grise produit sur la rétine de l'oeil qui l'observe une sorte d'éblouissement qui empêche la perception nette des objets.

A la porte du chalet des Noël, sous la large véranda qui fait face à la baie, un jeune homme et une jeune femme, pressés l'un contre l'autre, échangent de doux propos, ponctués par des accolades qui ressemblent fort à des baisers...

Chut ! ne troublons pas par des suppositions indiscrètes les épanchements de ce couple heureux que la blonde Phébé elle-même semble favoriser en tamisant, à travers l'ouate serrée des nuages, ses rayons couleur d'opale.

Ces deux jeunes gens, — avons-nous besoin de le dire ? — sont le capitaine Arthur Labarou et sa femme, Suzanne Noël.

Tout en devisant avec la tendre nonchalance de nouveaux mariés, le joli couple suit du regard un canot d'écorce, pagayé par un homme et une femme, qui se dirige vers le côté opposé de la baie.

Les deux nocturnes canotiers ne sont autres que Louis Noël et sa femme "Mimie", qui s'en retournent chez eux, après avoir passé la veillée chez leurs parents du côté est.

Les palettes de leurs avirons, ruisselantes d'eau, scintillent à intervalles réguliers sous les rayons lunaires.

On entend vaguement la voix cristalline de Mimie alterner avec l'organe plus sonore de Louis, dans ce duo un peu suranné : "Dis-moi, Lucie..."

Puis, à mesure que le canot s'éloigne, les voix s'affaiblissent, le bruit des pagaies s'éteint, le silence se fait.

Seules, les grenouilles s'égosillent dans les ajoncs et la chûte fait entendre sa monotone clameur.

Le jeune couple est maintenant silencieux.

Quelque chose comme une appréhension indéfinissable alourdit l'air que respirent ces adolescents, liés l'un à l'autre, depuis quelques jours à peine, par la chaîne dorée du mariage, et met dans leurs yeux des lueurs ophéliennes.

—Rentrons, veux-tu ?... dit enfin la jeune femme... Cette nuit est trop belle... Ce calme m'oppresse... J'ai presque envie de pleurer.

—Chère petite folle ! répond tendrement le mari... Toujours ces craintes chimériques qui hantent ta jolie tête !... Chasse-moi vite ces vilains papillons noirs qui voltigent dans ta pensée.

—Je le voudrais, Arthur, que je ne le pourrais pas.... Le passé est encore trop près de nous, vois-tu... Ah ! je donnerais bien quelques années de ma vie pour oublier cet affreux cauchemar du 25 juin dernier, que ta miraculeuse arrivée a transformé en réalité céleste... Mais...

—Mais quoi?... Voyons un peu... Dis toute ta pensée.

—Mais j'ai là,—et Suzanne toucha sa poitrine,—un poids qui me comprime le coeur, quand tu n'es pas à mes côtés.

Enfant, va ! affecte de dire d'un ton badin le mari, dont le front toutefois se charge d'ombre... Que peuvent maintenant contre nous ton frère et mon cousin?... Oseront-ils seulement reparaître dans cette baie ?

—Qui sait ?... Gaspard est bien méchant ! Quant à mon frère Thomas, il m'épouvante avec son sourire diabolique et sa manie de se moquer de tout.

—A dire vrai, murmure le capitaine du "Vengeur", comme se parlant à lui-même, ce Thomas est un bien drôle de type. Il ne croit ni à Dieu ni à diable...

—Tu vois bien!... remarque Suzanne.

—...Mais j'ai l'oeil sur lui, comme sur l'"autre", achève Arthur... et je veillerai!

Puis, jetant un regard au firmament, — cette horloge du marin, — il se lève, disant avec une gaieté un peu nerveuse :

—Près d'onze heures!... Oh! oh! ma jolie, vous m'avez fait manquer à mes devoirs de capitaine... Il faut que j'aille à bord donner mes derniers ordres... Je veux que le "Vengeur" soit prêt dès huit heures, demain matin, à recevoir la "reine du bord", puisqu'elle veut bien lui confier, pour une croisière d'une quinzaine, sa précieuse petite personne.

—Oui, va, mon ami. Je t'attendrai ici. Surtout, reviens sans tarder.

—Je ne serai pas vingt minutes. Ne va pas prendre froid, ou moins.

—Sois tranquille et... prudent.

Une dernière accolade. Deux baisers échangés... et le capitaine Labarou dévale vers la berge, où l'attend un canot léger, genre youyou.

En un clin-d'oeil, il est à bord et pagaie vers le "Vengeur", mouillé en pleine eau, à quelques encâblures au large.

D'un bras nerveux, Arthur fait voler la frêle embarcation d'une lame à l'autre, ne perdant pas un coup d'aviron, comme si le salut de sa femme dépendait de sa célérité.

C'est que, lui aussi, se sent au coeur une appréhension étrange, un malaise indéfinissable, quelque chose comme un pressentiment de danger dont il ne se rend pas compte.

Et, pourtant, en cette soirée de juillet que rafraîchit la brise venue du Pôle, tout est si calme dans la nature assoupie, qu'il faut vraiment être marin pour éprouver cette mélancolie anxieuse qui enserre les coeurs habitués à battre sous l'impression reçue par le spectacle des grands horizons.

Mais le capitaine n'est pas là pour philosopher, ni pour rêver.

Il accoste, attache son canot et, empoignant les haubans de misaine, d'un seul élan, il est sur le pont du "Vengeur."

Les matelots l'ont entendu manoeuvrer et sont à leur poste pour le recevoir.

—Eh bien! fait le capitaine, rien de nouveau?... Tout est paré?

—Paré, astiqué, "suivé"!... répond le commandant du bord.

—Les cabines?...

—De vrais boudoirs.

—Et le gréement?

—En parfait ordre: pas un filin qui manque.

—Allons, c'est bien... Nous partirons vers les huit heures.

—C'est entendu, capitaine.

—Maintenant, mes amis... au revoir. Qui est de quart, de trois heures à six?

—José Poquin, la Grand'Ficelle.

—Va pour toi, José. N'oublie pas d'observer le Golfe et de relever les vaisseaux de passage.

—On aura l'oeil ouvert, capitaine... répondit le surnommé la Ficelle, grand "jack" d'une maigreur invraisemblable.

—Allons, bonsoir. Dormez un peu.

—Bonne nuit, capitaine.

Arthur Labarou se disposait à enjamber le bastingage et à s'"affaler" dans son canot, lorsqu'il s'arrêta net, cloué au pont par un cri perçant, quoique étouffé, qui semblait partir du chalet.

Il devint tout pâle et dit à son commandant:

—Avez-vous entendu, Duval?

—Si... On dirait un cri de femme...

—Suzanne! c'est Suzanne!... Que se passe-t-il?

Et, enjambant le plat-bord, Arthur Labarou sauta, plutôt qu'il ne se laissa glisser, dans l'embarcation.

D'un coup d'aviron, il s'éloigna, disant d'une voix rapide:

COLOMBA

... Par ...
Prosper Mérimée

I

Dans les premiers jours du mois d'octobre 181., le colonel sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hôtel Beauveau, à Marseille, au retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser, beaucoup de "touristes" aujourd'hui prennent pour devise le "nil admirari" d'Horace. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait miss Lydia, fille unique du colonel. "La Transfiguration" lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots, que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui. D'abord, miss Lydia s'était flattée de trouver au delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler "avec les honnêtes gens", comme dit M. Jourdain. Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes, et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable, en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise: "Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais ***, à ***? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie." — Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

A l'hôtel Beauveau, miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or lady Frances Fenwich, la rencontrant à Marseille, lui montra son album, où, entre un sonnet et un fleur desséchée, figurait la porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

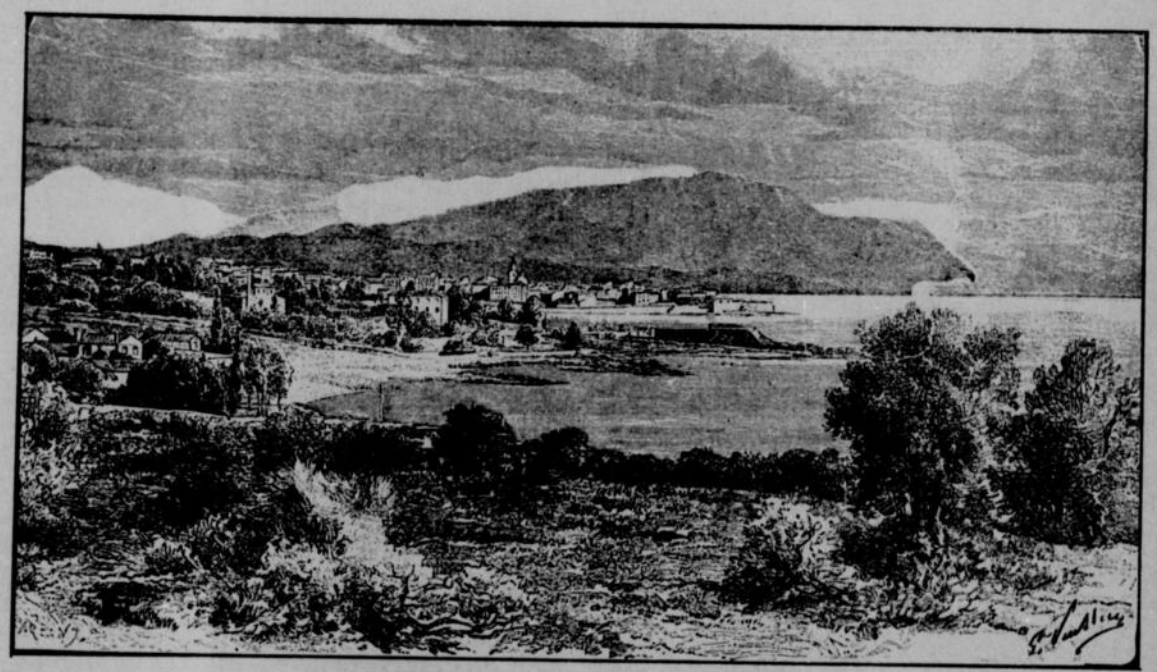
Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses que par les yeux de miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux du monde. Il n'avait rien à dire, il est vrai, contre les tableaux et les statues; mais ce qu'il pouvait assurer, c'est que la chasse était misérable dans ce pays-là, et qu'il fallait faire dix lieues au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques méchantes perdrix rouges.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à dîner le capitaine Ellis, son ancien adjudant, qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à miss Lydia une histoire de bandits qui avait le mérite de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent entretenue sur la route de Rome à Naples. Au dessert, les deux hommes, restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux, parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abondante. "On y voit force sangliers, disait le capitaine Ellis, et il faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante; car, en tuant des cochons, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment "mâquis", armés jusqu'aux dents, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon, fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer toutes les espèces de gibier qui fourmillent en Corse. Si vous aimez à tirer, allez en Corse, colonel; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive jusqu'à l'homme".

Au thé, le capitaine charma de nouveau miss Lydia par une histoire de vendette "transversale" (1), encore plus bizarre que la première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui décrivant l'aspect étrange, sauvage du pays, le caractère original de ses habitants, leur hospitalité et leurs moeurs primitives. Enfin, il mit à ses pieds un joli petit stylet, moins remarquable par sa forme et sa monture en cuivre que par son origine. Un fameux bandit l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois de son fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il tuait un mouflon et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers, car c'était un animal très curieux, qui ressemblait à un sanglier, avec des cornes de cerf et une queue de faisan.

"Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

—Eh bien! répondit miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas en Corse? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais; je serais charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant."



AJACCIO—Ile de Corse—Ville natale de Napoléon 1er.

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager: elle ne craignait rien: elle aimait par-dessus tout à voyager à cheval; elle se faisait une fête de coucher au bivac; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse; donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour dans Saint-James' place, de montrer son album! "Pourquoi donc, ma chère, passez-vous ce charmant dessin? — Oh! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide. — Comment! vous avez été en Corse?..."

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance pour l'île que miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivit à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goélette corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles. On embarqua des provisions; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouille abaisse; il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer.

En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.

II

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé, embarqué dès le matin; la goélette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière, lorsque le patron l'aborda pour lui demander la permission de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à-dire le petit cousin du parrain de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal, pour affaires pressantes, ne pouvait trouver de navire pour le passer. "C'est un charmant garçon, ajouta le capitaine Matei, militaire, officier aux chasseurs à pied de la garde, et qui serait déjà colonel si l'Autre était encore empereur.

—Puisque c'est un "militaire", dit le colonel, il allait ajouter: Je consens volontiers à ce qu'il vienne avec nous... mais miss Lydia s'écria en anglais:

"Un officier d'infanterie!... (son père ayant servi dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme) un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée!"

Le patron n'entendait pas un mot d'anglais, mais il parut comprendre ce que disait miss Lydia à la petite moue de sa jolie bouche, et il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de "caporaux", et qu'il ne gênerait en rien monsieur le colonel, car lui, patron, se chargeait de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait pas de sa présence.

Le colonel et miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils; mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait embarquer par charité. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler, de vivre avec lui; mais, avec un caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence, lorsque son escouade n'est pas là, baïonnette au bout du fusil,

(1) C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

" Votre parent a-t-il le mal de mer? demanda miss Nevil d'un ton sec.

—Jamais, mademoiselle; le coeur ferme comme un roc, sur mer comme sur terre.

—Eh bien! vous pouvez l'emmener, dit-elle.

—Vous pouvez l'emmener", répéta le colonel, et ils continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goélette. Sur le port, près de la yole du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le teint basané, les yeux noirs, vifs, bien fendus, l'air franc et spirituel. A la manière dont il effaçait les épaules, à sa petite moustache frisée, on reconnaissait facilement un militaire; car, à cette époque, les moustaches ne couraient pas les rues, et la garde nationale n'avait pas encore introduit dans toutes les familles la tenue avec les habitudes de corps de garde.

Le jeune homme ôta sa casquette en voyant le colonel, et le remercia sans embarras et en bons termes du service qu'il lui rendait.

" Charmé de vous être utile, mon garçon", dit le colonel en lui faisant un signe de tête amical; et il entra dans la yole.

" Il est sans gêne, votre Anglais", dit tout bas en italien le jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index sous son oeil gauche et abaissa les deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des signes, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'Italien et que c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit légèrement, toucha sont front en réponse au signe de Matei, comme pour lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers dans la tête, puis il s'assit auprès du patron, et considéra avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie compagne de voyage.

" Ils ont bonne tournure, ces soldats français, dit le colonel à sa fille en anglais; aussi en fait-on facilement des officiers."

Puis, s'adressant en français au jeune homme:

" Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous servi?"

Celui-ci donna un léger coup de coude au père du filleul de son petit cousin, et, comprimant un sourire ironique, répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde, et que présentement il sortait du 7e léger.

" Est-ce que vous avez été à Waterloo? Vous êtes bien jeune.

—Pardon, mon colonel; c'est ma seule campagne.

—Elle compte double", dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres.

" Papa ", dit miss Lydia en anglais, "demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte?"

Avant que le colonel eût traduit la question en français, le jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un accent prononcé:

" Vous savez, mademoiselle, que nul n'est prophète en son pays. Nous autres compatriotes de Napoléon, nous l'aimons peut-être moins que les Français. Quant à moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et je l'admire.

—Vous parlez anglais! s'écria le colonel.

—Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir."

Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé, miss Lydia ne put s'empêcher de rire en pensant à une inimitié personnelle entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant-goût des singularités de la Corse, et elle se promit de noter le trait sur son journal.

" Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre? demanda le colonel.

—Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre nation."

Puis, s'adressant à miss Nevil:

" Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez sans doute le pur toscan, mademoiselle; vous serez un peu embarrassée, je le crains, pour comprendre notre patois.

—Ma fille entend tous les patois italiens, répondit le colonel; elle a le don des langues. Ce n'est pas comme moi.

—Mademoiselle comprendrait-elle, par exemple, ces vers d'une de nos chansons corses? C'est un berger qui dit à une bergère:

S' entrassi 'ndru paradisu santu, santu,
E nun truvassi a tia, mi n' esciria (1)"

Miss Lydia comprit, et trouva la citation audacieuse, et plus encore le regard qui l'accompagnait, elle répondit en rougissant: " Capisco."

—Et vous retournez dans votre pays en semestre? demanda le colonel.

—Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde, probablement parce que j'ai été à Waterloo et que je suis compatriote de Napoléon. Je retourne chez moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson."

Et il soupira en regardant le ciel.

Le colonel mit la main à sa poche, et, retournant entre ses doigts une pièce d'or, il cherchait une phrase pour la glisser poliment dans la main de son ennemi malheureux.

" Et moi aussi, dit-il d'un ton de bonne humeur, on m'a mis en demi-solde; mais... Avec votre demi-solde, vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal."

Et il essaya de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le bord de la yole.

Le jeune Corse rougit, se redressa, se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec emportement, quand tout à coup, changeant d'expression, il éclata de rire. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi.

" Colonel, dit le jeune homme reprenant son sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis: Le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a de mes compatriotes assez impolis pour vous le jeter à la tête; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appelez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais...

—Lieutenant, s'écria sir Thomas, lieutenant! mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille."

A ces mots, le jeune homme, se laissant aller à la renverse, se mit à rire de plus belle, et de si bonne grâce, que le patron et ses deux matelots éclatèrent en choeur.

" Pardon, colonel, dit enfin le jeune homme; mais le quiproquo est admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes, s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs qu'elles nommèrent "caporaux." Dans notre île, nous tenons à honneur de descendre de ces espèces de tribuns.

—Pardon, monsieur! s'écria le colonel, mille fois pardon. Puisque vous comprenez la cause de ma méprise, j'espère que vous voudrez bien l'excuser.'

Et il lui tendit la main.

" C'est la juste punition de mon petit orgueil, colonel, dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais; je ne vous en veux pas le moins du monde. Puisque mon ami Matei m'a si mal présenté, permettez-moi de me présenter moi-même: je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde, et, si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très flatté de vous faire les honneurs de nos mâquis et de nos montagnes... si toutefois je ne les ai pas oubliés," ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole touchait la goélette. Le lieutenant offrit la main à miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder sur le pont. Là, sir Thomas, toujours fort penaud de sa méprise, et ne sachant comment faire oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment de sa fille, le pria à souper en lui renouvelant ses excuses et ses Le lieutenant offrit la main à miss Lydia, puis peu le sourcil, mais, après tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était qu'un caporal; son hôte ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique; seulement il avait l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

" Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes: c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs.

—Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

—Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria, poursuivit le colonel. Il doit m'en souvenir, ajouta-t-il en se frottant la poitrine. Toute la journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais combien d'hommes et de chevaux. La retraite décidée, ils se rallièrent et se mirent à filer grand train. En plaine, nous espérions prendre notre revanche, mais mes drôles.... excusez, lieutenant, — ces braves gens, dis-je, — s'étaient formés en carré, et il n'y avait pas moyen de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il y avait un officier monté sur un petit cheval noir; il se tenait à côté de l'aigle, fumant son cigare comme s'il eût été au café. Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des fanfares... Je lance sur eux mes deux premiers escadrons... Bah! au lieu de mordre sur le front du carré, voilà mes dragons qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en désordre et plus d'un cheval sans maître... et toujours la diable de musique! Quand la fumée qui enveloppait le bataillon se dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle, fumant encore son cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière charge. Leurs fusils, crassés à force de tirer, ne partaient plus, mais les soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au nez des chevaux; on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais mes dragons, je serrais la botte pour faire avancer mon cheval, quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare, me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis quelque chose comme: "Al capello bianco!" J'avais un plumet blanc. Je n'en entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine .— C'était un beau bataillon, monsieur della Rebbia, le premier du 18e léger, tous Corses, à ce qu'on me dit depuis.

—Oui, dit Orso dont les yeux brillaient pendant ce récit, ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle; mais les deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la plaine de Vittoria.

—Et par hasard! sauriez-vous le nom de l'officier qui les commandait?

—C'était mon père. Il était alors major au 18e, et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée.

—Votre père! Par ma foi, c'était un brave! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il encore?

—Non, colonel, dit le jeune homme pâlissant légèrement.

—Etait-il à Waterloo?

—Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille... Il est mort en Corse... il y a deux ans... Mon Dieu! que cette mer est belle! il y a dix ans que je n'ai vu la Méditerranée. — Ne trouvez-vous pas la Méditerranée plus belle que l'Océan, mademoiselle?

—Je la trouve trop bleue.... et les vagues manquent de grandeur.

—Vous aimez la beauté sauvage, mademoiselle? A ce compte je crois que la Corse vous plaira.

—Ma fille, dit le colonel, aime tout ce qui est extraordinaire; c'est pourquoi l'Italie ne lui a guère plu.

—Je ne connais de l'Italie, dit Orso, que Pise, où j'ai passé quelque temps au collège; mais je ne puis penser sans admiration au Campo-Santo, au Dôme, à la Tour penchée... au Campo-Santo surtout. Vous vous rappelez la Mort, d'Orcagna... Je crois que je pourrais la dessiner, tant elle est restée gravée dans ma mémoire."

Miss Lydia craignit que monsieur le lieutenant ne s'engageât dans une tirade d'enthousiasme.

---

(1) " Si j'entrais dans le paradis saint, saint, et si je ne t'y trouvais pas, j'en sortirais." — (Serenata di Zicavo).

JOSEPH-JOACHIM RAFF

Ecole Romantique Allemande

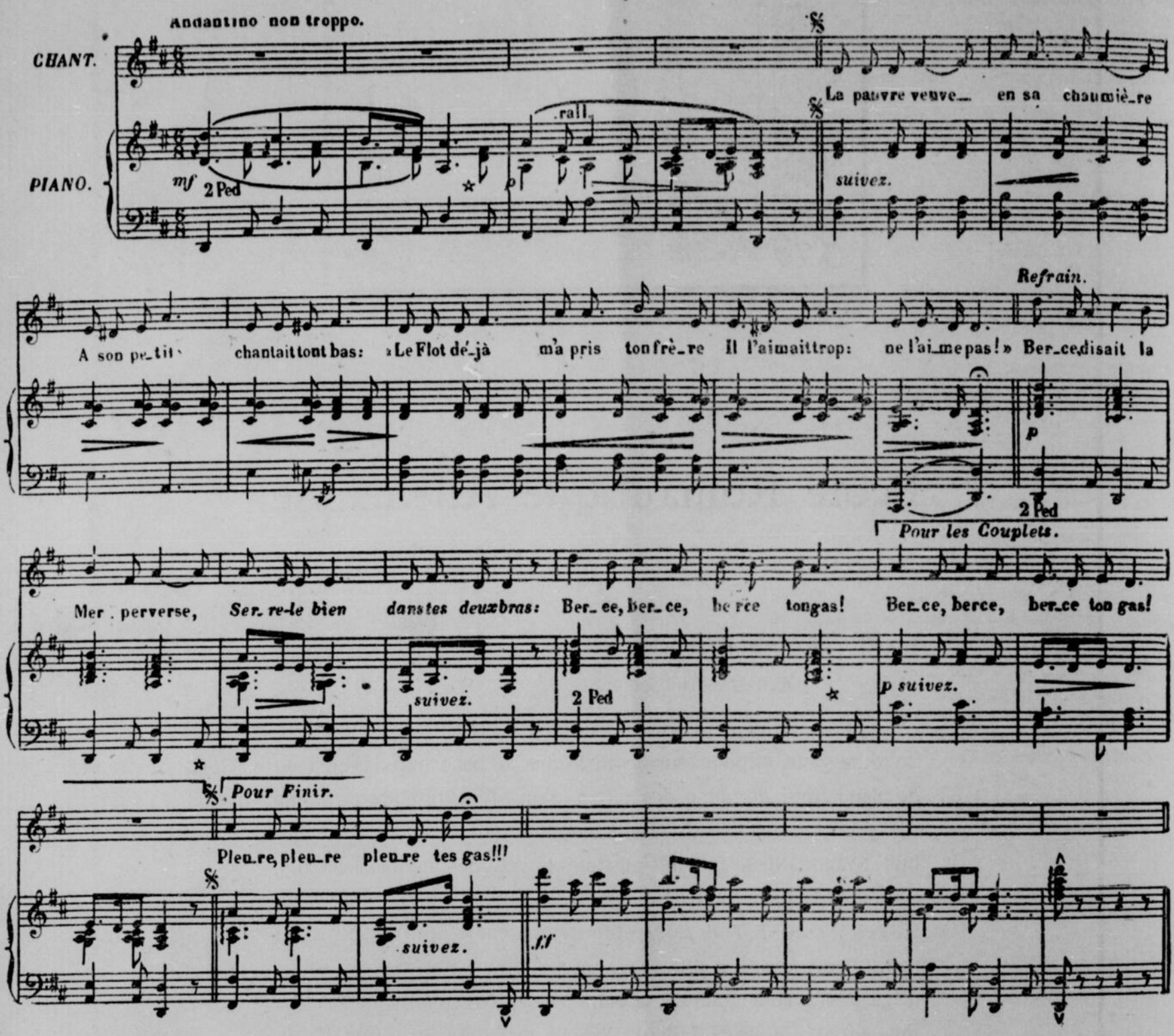
RAFF (Joseph-Joachim) (1822-1882,) né à Lachen (Suisse,) de parents wurtembergeois.

Il a énormément produit, surtout en MUSIQUE DE CHAMBRE de toute sorte, et pour tous les instruments, beaucoup de musique de piano aussi, et même des pièces d'un style très léger, comme sa " Polka de la reine." Dans un genre plus élevé, on peut citer huit SYMPHONIES, portant presque toutes des noms distinctifs, comme : "Dans la forêt," "A la patrie," "Dans les Alpes," etc. ; deux SUITES D'ORCHESTRE, une petite symphonie " Sinfonietta " pour instruments à vent, d'autres œuvres symphoniques, de la musique d'église en grande quantité, et enfin trois œuvres dramatiques : "Le Roi Alfred," 4 actes (1850) ; "Dame Kobold," 1 acte (1870) ; "Samson," qui, je crois bien, n'a pas été représenté. Il faut y joindre la musique de scène pour le drame " Bernard de Weimar."

Il jouait du piano, du violon et de l'orgue, et eut pour principaux maîtres ou conseillers Mendelssohn et Liszt.

Jusqu'à 18 ans, ses études furent purement scientifiques.

La Cruelle Berceuse

Paroles et Musique de THEODORE BOTREL

II

Lorsque la mer était très douce,
Le petit gars lui murmurait:
" Espère un peu, je serai mousse;
Dès mes douze ans je partirai!..."

REFRAIN

" Rêve, disait le Vent de grève,
Rêve au beau jour où tu fuiras;
Rêve, rêve,
Rêve, mon gars! " } *bis*

III

Lorsque la mer était mauvaise,
Le petit gars à demi nu,
Chantait, debout sur la falaise,
Le front tourné vers l'Inconnu...

REFRAIN

" Chante, disait la mer méchante,
Chante aussi fort que tu pourras;
Chante, chante,
Chante, mon gars! " } *bis*

IV

Un jour, enfin, la pauvre veuve
A vu partir son dernier-né:
S'en est allé vers Terre-Neuve
Comme, jadis, son frère aîné!

REFRAIN

" Danse! Le flot roule en cadence!
Jusqu'à ta mort tu danseras:
Danse, danse,
Danse, mon gars! " } *bis*

V

Son gars parti, la pauvre femme
L'espère en vain depuis un an
En maudissant la mer infâme
Qui lui répond, en ricanant:

REFRAIN

" Pleure! gémis! hurle à cette heure:
J'ai, mieux que toi, serré mes bras!
Pleure, pleure,
Pleure tes gars!!! " } *bis*

Nocturne

Poésie de VILLIER de L'ISLE-ADAM

Musique de GABRIEL FAURE

Andante.

CHANT

PIANO

La nuit, sur le grand mys_tè_re, entr'ouvre ses écrins bleus: — Au_tant de fleurs sur la

ter_re, Que d'é_toi_les dans les cieux! — Ou

voit ses om_bres dorman_tes S'éclai_rer à tous mo_ments, Au_tant par les fleurs char_man_tes

Que par les as_tres char_mants. — Moi, ma nuit au sombre voi_le

N'a, pour charme et pour clar_té, Qu'u_ne fleur et qu'une é_toi_le —

Mon a_mour et ta beau_té! —

Mon cœur se tait

(Ich grolle nicht)

Traduction française de Raymond Duval

Poésie de HENRI HEINE

Musique de ROBERT SCHUMANN

Pas trop vite.

CHANT

PIANO

Mon cœur se tait, bien que meur_tri ____ par toi! Ah! que d'espoirs bri_sés,
Ich grol_le nicht, und wenn das Herz ____ auch bricht; E_wig ver_lor'_nes Lieb,

Ah! que d'espoirs bri_sés, Mon cœur ____ se tait, mon cœur ____ se tait! Tes di_a_
E_wig ver_lor'_nes Lieb, Ich grol_ _ _le nicht, ich grol_ _ _le nicht! Wie du auch

_mants ont un su_perbe é_clat; Mais dans ton cœur pas un ray_on ne luit. Je le sa_vais. ____
strahlst in Di_a_man tenpracht; Es fällt kein Strahl in deines Herzens Nacht. Das weiss ich längst. ____

rit.

Var: Tu viens hanter mes rê_ves Je vois la

Mon cœur se tait, bien que meur_tri ____ par toi. Tu viens hanter mes rê_ves Je vis rê_
Ich grol_le nicht, und wenn das Herz ____ auch bricht. Ich sah dich ja im Traume Und sah die_

nuit qui dans ton â_me règne Et le ser_pent qui t'a rongé le cœur, ritard.
cresc.

_ler ton pauvre cœur plein d'ombre Sous la mor_su_re d'un serpent cru_el Il faut te plaindre et j'ai pi_tié de toi Mon cœur se
Nacht in deines Her sens Raume Und sah die Schlang die dir am Her zen frisst; Ich sah mein Lieb wie schrdu e lend bist Ich grol le

cresc. rit.

tait, mon cœur se tait. ____
nicht, ich grol_le nicht. ____

"C'est très joli, dit-elle en bâillant. Pardon, mon père, j'ai un peu mal à la tête, je vais descendre dans ma chambre."

Elle baisa son père sur le front, fit un signe de tête majestueux à Orso et disparut. Les deux hommes causèrent alors chasse et guerre. Ils apprirent qu'à Waterloo ils étaient en face l'un de l'autre, et qu'ils avaient dû échanger bien des balles. Leur bonne intelligence en redoubla. Tour à tour ils critiquèrent Napoléon, Wellington et Blücher, puis ils chassèrent ensemble le daim, le sanglier et le mouflon. Enfin la nuit étant déjà très avancée, et la dernière bouteille de bordeaux finie, le colonel serra de nouveau la main au lieutenant et lui souhaita le bonsoir, en exprimant l'espoir de cultiver une connaissance commencée d'une façon si ridicule. Ils se séparèrent, et chacun fut se coucher.

III

La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère. Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer et par un clair de lune tout être humain éprouve quand il a deux grains de poésie dans le coeur. Lorsqu'elle jugea que le jeune lieutenant dormait sur les deux oreilles, comme un être prosaïque qu'il était, elle se leva, prit une pelisse, éveilla sa femme de chambre et monta sur le pont. Il n'y avait personne, qu'un matelot au gouvernail, lequel chantait une espèce de complainte dans le dialecte corse, sur un air sauvage et monotone. Dans le calme de la nuit, cette musique étrange avait son charme. Malheureusement miss Lydia ne comprenait pas parfaitement ce que chantait le matelot. Au milieu de beaucoup de lieux communs, un vers énergique excitait vivement sa curiosité; mais bientôt, au plus beau moment, arrivaient quelques mots de patois dont le sens lui échappait. Elle comprit pourtant qu'il était question d'un meurtre. Des imprécations contre les assassins, des menaces de vengeance, l'éloge du mort, tout cela était confondu pêle-mêle. Elle retint quelques vers; je vais essayer de les traduire:

"...Ni les canons, ni les baïonnettes—n'ont fait pâlir son front, — serein sur un champ de bataille — comme un ciel d'été. — Il était le faucon ami de l'aigle, — miel des sables pour ses amis, — pour ses ennemis la mer en courroux. — Plus haut que le soleil, — plus doux que la lune. — Lui que les ennemis de la France n'attendirent jamais, — des assassins de son pays — l'ont frappé par derrière, — comme Vittolo tua Sampiero Corso (1). — Jamais ils n'eussent osé le regarder en face. — ...Placez sur la muraille, devant mon lit, — ma croix d'honneur bien gagnée. — Rouge en est le ruban. — Plus rouge ma chemise. — A mon fils, mon fils en lointain pays. — gardez ma croix et ma chemise sanglante. — Il y verra deux trous. — Pour chaque trou, un trou dans une autre chemise. — Mais la vengeance sera-t-elle faite alors? — Il me faut la main qui a tiré, — l'oeil qui a visé, — le coeur qui a pensé..."

Le matelot s'arrêta tout tout à coup. "Pourquoi ne continuez-vous pas, mon ami?" demanda miss Nevil.

Le matelot, d'un mouvement de tête, lui montra une figure qui sortait du grand panneau de la goëlette: c'était Orso qui venait jouir du clair de lune.

"Achevez donc votre complainte, dit miss Lydia, elle me faisait grand plaisir".

Le matelot, se pencha vers elle et dit fort bas: "Je ne donne le "rimbecco" à personne.

—Comment? le...?"

Le matelot, sans répondre, se mit à siffler.

"Je vous prends à admirer notre Méditerranée, miss Nevil, dit Orso s'avançant vers elle. Convenez qu'on ne voit point ailleurs cette lune-ci.

—Je ne la regardais pas. J'étais tout occupée à étudier le corse. Ce matelot, qui chantait une complainte des plus tragiques, s'est arrêté au plus plus beau moment".

Le matelot se baissa comme pour mieux lire sur la boussole, et tira rudement la pelisse de miss Nevil. Il était évident que sa complainte ne pouvait être chantée devant le lieutenant Orso.

"Que chantais-tu là, Paolo Francè? dit Orso; est-ce un "ballata"? un "vocero"? (1) Mademoiselle te comprend et voudrait entendre la fin.

"Je l'ai oubliée, Ors' Anton', dit le matelot". Et sur le champ il se mit à entonner à tue-tête un cantique à la Vierge.

Miss Lydia écouta le cantique avec distraction et ne pressa pas davantage le chanteur, se promettant bien toutefois de savoir plus tard le mot de l'énigme. Mais sa femme de chambre, qui étant de Florence, ne comprenait pas mieux que sa maîtresse le dialecte corse, était aussi curieuse de s'instruire; et, s'adressant à Orso avant que celle-ci pût l'avertir par un coup de coude: "Monsieur le capitaine, dit-elle, que veut dire "donner le rimbecco"? (2)

—Le rimbecco! dit Orso; mais c'est faire la plus mortelle injure à un Corse, c'est lui reprocher de ne pas s'être vengé. Qui vous a parlé de rimbecco?

—C'est hier à Marseille, répondit miss Lydia avec empressement, que le patron de la goëlette s'est servi de ce mot.

—Et de qui parlait-il? demanda Orso avec vivacité.

—Oh! il nous contait une vieille histoire... du temps de... oui, je crois que c'était à propos de Vannina d'Ornano.

—La mort de Vannina, je le suppose, mademoiselle, ne vous a pas fait beaucoup aimer notre héros, le brave Sampiero?

La grotte Napoléon, banlieue d'Ajaccio, où Napoléon, enfant, jouait à la petite guerre.

—Mais trouvez-vous que ce soit bien héroïque?

—Son crime a pour excuse les moeurs sauvages du temps; et puis Sampiero faisait une guerre à mort aux Génois: quelle confiance auraient pu avoir en lui ses compatriotes, s'il n'avait pas puni celle qui cherchait à traiter avec Gènes?

—Vannina, dit le matelot, était partie sans la permission de son mari; Sampiero a bien fait de lui tordre le cou.

—Mais, dit miss Lydia, c'était pour sauver son mari, c'était par amour pour lui, qu'elle allait demander sa grâce aux Génois.

—Demander sa grâce, c'était l'avilir! s'écria Orso.

—Et la tuer lui-même! poursuivit miss Nevil. Quel monstre ce devait être!

—Vous savez qu'elle lui demanda comme une faveur de périr de sa main. Othello, mademoiselle, le regardez-vous aussi comme un monstre?

—Quelle différence! il était jaloux; Sampiero n'avait que de la vanité.

—Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité? C'est la vanité de l'amour, et vous l'excuserez peut-être en faveur du motif?

Miss Lydia lui jeta un regard plein de dignité, et, s'adressant au matelot, lui demanda quand la goëlette arriverait au port.

"Après-demain, dit-il, si le vent continue.

—Je voudrais déjà voir Ajaccio, car ce navire m'excède".

Elle se leva, prit le bras de sa femme de chambre et fit quelques pas sur le tillac. Orso demeura immobile auprès du gouvernail, ne sachant s'il devait se promener avec elle ou bien cesser une conversation qui paraissait l'importuner.

"Belle fille, par le sang de la Madone! dit le matelot; si toutes les puces de mon lit lui ressemblaient, je ne me plaindrais pas d'en être mordu!"

Miss Lydia entendit peut-être cet éloge naïf de sa beauté et s'en effaroucha, car elle descendit presque aussitôt dans sa chambre. Bientôt après Orto se retira de son côté. Dès qu'il eut quitté le tillac, la femme de chambre remonta, et, après avoir fait subir un interrogatoire au matelot, rapporta les renseignements suivants à sa maîtresse: la ballata interrompue par la présence d'Orso avait été composée à l'occasion de la mort du colonel della Rebbia, père du susdit, assassiné il y avait deux ans. Le matelot ne doutait pas qu'Orso ne revînt en Corse pour faire la vengeance, c'était son expression, et affirmait qu'avant peu on verrait de la viande fraîche dans le village de Pietranera. Traduction faite de ce terme national, il résultait que le seigneur Orso se proposait d'assassiner deux ou trois personnes soupçonnées d'avoir assassiné son père, lesquelles, à la vérité, avaient été recherchées en justice pour ce fait, mais s'étaient trouvées blanches comme neige, attendu qu'elles avaient dans leur manche juges, avocats, préfet et gendarmes. "Il n'y a pas de justice en Corse, ajoutait le matelot, et je fais plus de cas d'un bon fusil que d'un conseiller à la cour royale. Quand on a un ennemi, il faut choisir entre les trois S (1)".

Ces renseignements intéressants changèrent d'une façon notable les manières et les dispositions de miss Lydia à l'égard du lieutenant della Rebbia. Dès ce moment il était devenu un personnage aux yeux de la romanesque Anglaise. Maintenant cet air d'insouciance, ce ton de franchise et de bonne humeur, qui d'abord l'avaient prévenue défavorablement, devenaient pour elle un mérite de plus, car c'était la profonde dissimulation d'une âme énergique, qui ne laisse percer à l'extérieur aucun des sentiments qu'elle renferme. Orso lui parut une espèce de Fiesque, cachant de vastes desseins sous une apparence de légèreté; et, quoiqu'il soit moins beau de tuer quelques coquins que de délivrer sa patrie, cependant une belle vengeance est belle; et d'ailleurs les femmes aiment assez qu'un héros ne soit pas homme politique. Alors seulement miss Nevil remarqua que le jeune lieutenant avait de fort grands yeux, des dents blanches, une taille élégante, de l'éducation et quelque usage du monde. Elle lui parla souvent dans la journée suivante, et sa conversation l'intéressa. Il fut longuement questionné sur son pays, et il en parlait bien. La Corse, qu'il avait quittée fort jeune, d'abord pour aller au collège, puis à l'école militaire, était restée dans son esprit parée de couleurs poétiques. Il s'animait en parlant de ses montagnes, de ses forêts, des coutumes originales de ses habitants. Comme on peut le penser, le mot de vengeance se présenta plus d'une fois dans ses récits, car il est impossible de parler des Corses sans attaquer ou sans justifier leur passion proverbiale. Orso surprit un peu miss Nevil en condamnant d'une manière générale les haines interminables de ses compatriotes. Chez les paysans, toutefois, il cherchait à les excuser, et prétendait que la vendette est le duel des pauvres. "Cela est si vrai, disait-il, qu'on ne s'assassine qu'après un défi en règle. "Garde-toi, je me garde", telles sont les paroles sacramentelles qu'échangent des ennemis avant de se tendre des embuscades l'un à l'autre. Il y a plus d'assassinats chez nous, ajoutait-il, que partout ailleurs; mais jamais vous ne trouverez une cause

---

(1) Voyez Filippini, liv. XI. — Le nom des Vittolo est encore en exécration parmi les Corses. C'est aujourd'hui un synonyme de traître.

(1) Lorsqu'un homme est mort, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table, et les femmes de sa famille, à leur défaut, des amies, ou même des femmes étrangères connues pour leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes "voceratrici", ou, suivant la prononciation corse, "buceratrici", et la complainte s'appelle "vocero", "buceru", sur la côte orientale; "ballata" sur la côte opposée. Le mot "vocero", ainsi que ses dérivés "vocerar", "voceratrice", vient du latin "vociferare". Quelquefois, plusieurs femmes improvisent tour à tour, et souvent la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre.

(2) "Rimbeccare", en italien, signifie renvoyer, riposter, rejeter. Dans le dialecte corse, cela veut dire: adresser un reproche offensant et public. — On donne le "rimbecco" au fils d'un homme assassiné en lui disant que son père n'est pas vengé. Le "rimbecco" est une espèce de mise en demeure pour l'homme qui n'a pas encore lavé une injure dans le sang. — La loi génoise punissait très sévèrement l'auteur d'un "rimbecco".

(1) Expression nationale, c'est-à-dire "schioppetto, stiletto, strada", fusil, stylet, fuite.

ignoble à ces crimes. Nous avons, il est vrai beaucoup de meurtriers, mais pas un voleur ".

Lorsqu'il prononçait les mots de vengeance et de meurtre, miss Lydia le regardait attentivement, mais sans découvrir sur ses traits le moindre trace d'émotion. Comme elle avait décidé qu'il avait la force d'âme nécessaire pour se rendre impénétrable à tous les yeux, les siens exceptés, bien entendu, elle continua de croire fermement que les mânes du colonel della Rebbia n'attendraient pas longtemps la satisfaction qu'ils réclamaient.

Déjà la goëlette était en vue de la Corse. Le patron nommait les points principaux de la côte, et, bien qu'ils fussent tous parfaitement inconnus à miss Lydia, elle trouvait quelque plaisir à savoir leurs noms. Rien de plus ennuyeux qu'un paysage anonyme. Parfois la longue-vue du colonel faisait apercevoir quelque insulaire, vêtu de drap brun, armé d'un fusil, monté sur un petit cheval, et galopant sur des pentes rapides. Miss Lydia, dans chacun, croyait voir un bandit, ou bien un fils allant venger la mort de son père; mais Orso assurait que c'était quelque paisible habitant du bourg voisin voyageant pour ses affaires; qu'il portait son fusil moins par nécessité que par galanterie, par mode, de même qu'un dandy ne sort qu'avec une canne élégante. Bien qu'un fusil soit une arme moins noble et moins poétique qu'un stylet, miss Lydia trouvait que, pour un homme cela était plus élégant qu'une canne, et elle se rappelait que tous les héros de lord Byron meurent d'une balle et non d'un classique poignard.

Après trois jours de navigation, on se trouva devant les Sanguinaires, et le magnifique panorama du golfe d'Ajaccio se développa aux yeux de nos voyageurs. C'est avec raison qu'on le compare à la baie de Naples; et au moment où la goëlette entrait dans le port, un mâquis en feu, couvrant de fumée la Punta di Girato, rappelait le Vésuve et ajoutait à la ressemblance. Pour qu'elle fût complète, il faudrait qu'une armée d'Attila vint s'abattre sur les environs de Naples; car tout est mort et désert autour d'Ajaccio. Au lieu de ces élégantes fabriques qu'on découvre de tous côtés depuis Castellamare jusqu'au cap Misène, on ne voit, autour du golfe d'Ajaccio, que de sombres mâquis, et derrière, des montagnes pelées. Pas une villa, pas une habitation. Seulement, çà et là, sur les hauteurs autour de la ville, quelques constructions blanches se détachent isolées sur un fond de verdure; ce sont des chapelles funéraires, des tombeaux de famille. Tout, dans ce paysage, est d'une beauté grave et triste.

L'aspect de la ville, surtout à cette époque, augmentait encore l'impression causée par la sollitude de ses alentours. Nul mouvement dans les rues, où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de figures oisives, et toujours les mêmes. Point de femmes, sinon quelques paysannes qui viennent vendre leurs denrées. On n'entend point parler haut, rire, chanter, comme dans les villes italiennes. Quelquefois, à l'ombre d'un arbre de la promenade, une douzaine de paysans armés jouent aux cartes ou regardent jouer. Ils ne crient pas, ne se disputent jamais; si le jeu s'anime, on entend alors des coups de pistolet, qui toujours précèdent la menace. Le Corse est naturellement grave et silencieux. Le soir quelques figures paraissent pour jouir de la fraicheur, mais les promeneurs du Cours sont presque tous des étrangers. Les insulaires restent devant leurs portes; chacun semble aux aguets comme un faucon sur son nid.

IV

Après avoir visité la maison où Napoléon est né, après s'être procuré par des moyens plus ou moins catholiques un peu de papier de la tenture, miss Lydia, deux jours après être débarquée en Corse, se sentit saisir d'une tristesse profonde, comme il doit arriver à tout étranger qui se trouve dans un pays dont les habitudes insociables semblent le condamner à un isolement complet. Elle regretta son coup de tête: mais partir sur le champ, c'eût été compromettre sa réputation de voyageuse intrépide; miss Lydia se résigna donc à prendre patience et à tuer le temps de son mieux. Dans cette généreuse résolution, elle prépara crayons et couleurs, esquissa des vues du golfe, et fit le portrait d'un paysan basané, qui vendait des melons, comme un maraicher du continent, mais qui avait une barbe blanche et l'air du plus féroce coquin qui se pût voir. Tout cela ne suffisant point à l'amuser, elle résolut de faire tourner la tête au descendant des caporaux, et la chose n'était pas difficile, car, loin de se presser pour revoir son village, Orso semblait se plaire fort à Ajaccio, bien qu'il n'y vît personne. D'ailleurs miss Lydia s'était proposé une noble tâche, celle de civiliser cet ours des montagnes, et de le faire renoncer aux sinistres desseins qui le ramenaient dans son ile. Depuis qu'elle avait pris la peine de l'étudier, elle s'était dit qu'il serait dommage de laisser ce jeune homme courir à sa perte, et que pour elle il serait glorieux de convertir un Corse.

Les journées pour nos voyageurs se passaient comme il suit: le matin, le colonel et Orso allaient à la chasse; miss Lydia dessinait ou écrivait à ses amies, afin de pouvoir dater ses lettres d'Ajaccio. Vers six heures, les hommes revenaient chargés de gibier; on dinait, miss Lydia chantait, le colonel s'endormait, et les jeunes gens demeuraient fort tard à causer.

Je ne sais quelle formalité de passe-port avait obligé le colonel Nevil à faire une visite au préfet; celui-ci, qui s'ennuyait fort, ainsi que la plupart de ses collègues, avait été ravi d'apprendre l'arrivée d'un Anglais, riche, homme du monde et père d'une jolie fille; aussi il l'avait parfaitement reçu et accablé d'offres de services; de plus, fort peu de jours après, il vint lui rendre sa visite. Le colonel, qui venait de sortir de table, était confortablement étendu sur le sofa, tout près de s'endormir; sa fille chantait devant un piano délabré; Orso tournait les feuillets de son cahier de musique, et regardait les épaules et les cheveux blonds de la virtuose. On annonça M. le préfet; le piano se tut, le colonel se leva, se frotta les yeux, et présenta le préfet à sa fille: " Je ne vous présente pas monsieur della Rebbia, dit-il, car vous le connaissez sans doute?

—Monsieur est le fils du colonel della Rebbia? demanda le préfet d'un air légèrement embarrassé.

—Oui, monsieur, répondit Orso.

—J'ai eu l'honneur de connaitre monsieur votre père.

Les lieux communs de conversation s'épuisèrent bientôt. Malgré lui, le colonel bâillait assez fréquemment; en sa qualité de libéral, Orso ne voulait point parler à un satellite du pouvoir; miss Lydia soutenait seule la conversation. De son côté, le préfet ne la laissait pas languir, et il était évident qu'il avait un vif plaisir à parler de Paris et du monde à une femme qui connaissait toutes les notabilités de la société européenne. De temps en temps, et tout en parlant, il observait Orso avec une curiosité singulière.

" C'est sur le continent que vous avez connu monsieur della Rebbia? " demanda-t-il à miss Lydia.

Miss Lydia répondit avec quelque embarras qu'elle avait fait sa connaissance sur le navire qui les avait amenés en Corse.

" C'est un jeune homme très comme il faut, dit le préfet à demi-voix. Et vous a-t-il dit, continua-t-il encore plus bas, dans quelle intention il revient en Corse? "

Miss Lydia prit son air majestueux: " Je ne le lui ai point demandé, dit-elle; vous pouvez l'interroger ".

Le préfet garda le silence; mais, un moment après, entendant Orso adresser au colonel quelques mots en anglais: " Vous avez beaucoup voyagé, monsieur, dit-il, à ce qu'il paraît. Vous devez avoir oublié la Corse... et ses coutumes.

—Il est vrai, j'étais bien jeune quand je l'ai quittée.

—Vous appartenez toujours à l'armée?

—Je suis en demi-solde, monsieur.

—Vous avez été trop longtemps dans l'armée française, pour ne pas devenir tout à fait Français, je n'en doute pas, monsieur ".

Il prononça ces derniers mots avec une emphase marquée.

Ce n'est pas flatter prodigieusement les Corses, que leur rappeler qu'ils appartiennent à la grande nation. Ils veulent être un peuple à part, et cette prétention, ils la justifient assez bien pour qu'on la leur accorde. Orso, un peu piqué, répliqua: " Pensez-vous, monsieur le préfet, qu'un Corse, pour être homme d'honneur, ait besoin de servir l'armée française?

—Non, certes, dit le préfet, ce n'est nullement ma pensée: je parle seulement de certaines coutumes de ce pays-ci, dont quelques-unes ne sont pas telles qu'un administrateur voudrait les voir ". Il appuya sur ce mot de coutumes, et prit l'expression la plus grave que sa figure comportait. Bientôt après, il se leva et sortit, emportant la promesse que miss Lydia irait voir sa femme à la préfecture.

Quand il fut parti: " Il fallait, dit miss Lydia, que j'allasse en Corse pour apprendre ce que c'est qu'un préfet. Celui-ci me paraît assez aimable.

—Pour moi, dit Orso, je n'en saurais dire autant, et je le trouve bien singulier avec son air emphatique et mystérieux ".

Le colonel était plus qu'assoupi; miss Lydia jeta un coup d'oeil de son côté, et baissant la voix: " Et moi, je trouve, dit-elle, qu'il n'est pas si mystérieux que vous le prétendez, car je crois l'avoir compris.

—Vous êtes, assurément, bien perspicace, miss Nevil; et, si vous voyez quelque esprit dans ce qu'il vient de dire, il faut assurément que vous l'y ayez mis.

—C'est une phrase du marquis de Mascarille, monsieur della Rebbia, je crois; mais... voulez-vous que je vous donne une preuve de ma pénétration? Je suis un peu sorcière, et je sais ce que pensent les gens que j'ai vus deux fois.

—Mon Dieu! vous m'effrayez. Si vous saviez lire dans ma pensée, je ne sais si je devrais en être content ou affligé...

—Monsieur della Rebbia, continua miss Lydia en rougissant, nous ne nous connaissons que depuis quelques jours; mais en mer, et dans les pays barbares, — vous m'excuserez, je l'espère... — dans les pays barbares, on devient ami plus vite que dans le monde... Ainsi ne vous étonnez pas si je vous parle en amie de choses un peu intimes, et dont peut-être un étranger ne devrait pas se mêler.

—Oh! ne dites pas ce mot-là, miss Nevil; l'autre me plaisait bien mieux.

—Eh bien! monsieur, je dois vous dire que, sans avoir cherché à savoir vos secrets, je me trouve les avoir appris en partie, et il y en a qui m'affligent. Je sais, monsieur, le malheur qui a frappé votre famille, on m'a beaucoup parlé du caractère vindicatif de vos compatriotes et de leur manière de se venger... N'est-ce pas à cela que le préfet faisait allusion?

—Miss Lydia peut-elle penser!..." Et Orso devint pâle comme la mort.

" Non, monsieur della Rebbia, dit-elle en l'interrompant; je sais que vous êtes un gentleman plein d'honneur. Vous m'avez dit vous-même qu'il n'y avait plus dans votre pays que les gens du peuple qui connussent la "vendette"... qu'il vous plaît d'appeler une forme du duel...

—Me croiriez-vous donc capable de devenir jamais un assassin?

—Puisque je vous parle de cela, monsieur Orso, vous devez bien voir que je ne doute pas de vous, et si je vous ai parlé, poursuivit-elle en baissant les yeux, c'est que j'ai compris que de retour dans votre pays, entouré peut-être de préjugés barbares, vous seriez bien aise de savoir qu'il y a quelqu'un qui vous estime pour votre courage à leur résister. — Allons, dit-elle en se levant, ne parlons plus de ces vilaines choses-là: elles me font mal à la tête, et d'ailleurs il est bien tard. Vous ne m'en voulez pas? Bonsoir, à l'anglaise. Et elle lui tendit la main ".

Orso la pressa d'un air grave et pénétré.

" Mademoiselle, dit-il, savez-vous qu'il y a des moments où l'instinct du pays se réveille en moi. Quelquefois, lorsque je songe à mon pauvre père... alors d'affreuses idées m'obsèdent. Grâce à vous, j'en suis à jamais délivré. Merci, merci! "

Il allait poursuivre; mais miss Lydia fit tomber une cuiller à thé, et le bruit réveilla le colonel.

" Della Rebbia, demain à cinq heures en chasse! Soyez exact.

—Oui, mon colonel ".

(A suivre)

—Si vous voyez une lumière tournée à bout de bras, Duval, envoyez-moi sans retard deux hommes armés.

—Je les tiendrai prêts, en cas d'avarie..... Mais espérons que vous n'en aurez pas besoin.

—Qui sait!... murmura le capitaine, disparaissant dans la demi-obscurité qui planait sur la baie de Kécarpoui.

Il est bien vrai, le proverbe italien: "chi va piano, va sano", — qui va doucement, va bien! Arthur Labarou devait en fournir, en cette circonstance, une probante illustration.

En effet, à mi-chemin de la rive, son aviron se rompit par le milieu, brisé sous l'effort mal calculé de ses bras.

Que faire?

Sauter à l'eau et gagner terre en nageant?

Mais il aurait peine à se mouvoir, tout vêtu et botté qu'il était!

Ou bien se devêtir et enlever ses bottes?

Cela prendrait plus de temps que de pagayer avec le tronçon d'aviron resté dans ses mains!

Il s'arrêta d'instinct à ce dernier parti, tout en bouillant d'impatience.

Enfin il aborda en quelques minutes et prit sa course vers le châlet.

Fatalité!... Suzanne avait disparu. La maison était en rumeur, et la mère Noël se lamentait à tous les saints du Paradis.

—Qu'est-il arrivé, mon Dieu? demanda avec anxiété le capitaine.

—Eh! le sais-je, moi? répondit la mère de Suzanne. J'étais à l'intérieur... Je sommeillais un peu dans la chaise, je crois, quand tout à coup j'ai entendu un grand cri au dehors... Je suis accourue... Plus personne! J'ai fait le tour du châlet, appelant Suzanne... mais aucune voix ne m'a répondu. Elle n'était donc pas avec vous?

—Hélas! chère mère, je venais de la quitter pour aller à mon yacht et, moi aussi, j'ai entendu le cri de détresse de la pauvre enfant..... Aussitôt, j'accours, je cherche, j'appelle!... Néant!

Et le capitaine, un instant affaissé, courba la tête.

Pénétrant dans l'intérieur du châlet, il se munit d'un fanal qu'il alluma, et revint sous la véranda, en face de la baie.

Alors, tournant à plusieurs reprises ce signal convenu tout à l'heure, il appela ses gens à la rescousse.

Puis, armé d'un revolver, il explora rapidement les alentours, espérant, — contre toute espérance, — trouver sa femme évanouie quelque part, sur la rive.

Mais les recherches n'aboutirent qu'à la découverte, bien importante, du reste, du fichu qu'elle avait au cou, ce soir-là.

L'endroit où cette trouvaille fut faite indiquait le chemin pris par les ravisseurs de la jeune femme, — si toutefois il y avait eu rapt.

L'article en question ayant été ramassé à un arpent du chalet, côté oriental, il devenait évident que les ravisseurs étaient venus par là, ou du moins qu'ils avaient pris cette direction pour s'en retourner avec leur proie.

Aussitôt, dans la pensée en fermentation du capitaine, tout un plan de campagne fut organisé.

Pendant qu'une escouade explorait les bois de la pointe orientale de la baie, jusqu'à l'"Archipel des Sauvages", — comme on appelait alors le groupe d'îles éparpillées entre les rivières St Augustin et Shécatica, — le "Vengeur", lui, longerait la rive du fleuve, pour observer la côte et la mer.

Arthur Labarou, désormais fixé, revint au chalet.

L'époux alarmé avait fait place au marin habitué de commander.

Il alla droit à la chaloupe du bord, — que le commandant du "Vengeur", appelé par le signal convenu, avait conduite au rivage,—et dit à son subordonné, sans plus de commentaires:

—Duval, ma femme est disparue. On l'a enlevée. Je soupçonne les sauvages de "Shécatica." Donnez-moi deux hommes et retournez à bord... Vous appareillerez dans une heure, au baissant. Ne laissez pas une anse inexplorée, jusqu'à l'Archipel des Sauvages.

—A vos ordres, capitaine! répondit l'officier interpellé, se disposant à reprendre le large.

—Encore un mot... Ne vous éloignez pas du rivage et n'avancez qu'à petite voilure, afin que nous puissions communiquer ensemble.

—Nous irons au bas ris et seulement sur la misaine.

—C'est cela. Du reste, si j'ai besoin de vous, j'allumerai deux feux l'un près de l'autre, sur quelque point du rivage bien en vu.

—Entendu. De notre côté, si vous le voulez bien, je hisserai deux pavillons au mât de misaine, dans le cas où je ferais quelque découverte sérieuse. La nuit, j'aurai deux fanaux blancs.

—Très bien, mes amis. Rendez-vous à l'île du "Large."

La chaloupe regagna aussitôt le bord, abandonnant José Poquin et un autre matelot, nommé Beaujoly, au capitaine Labarou.

Une heure plus tard, le "Vengeur", sous petite voilure, se dirigeait vers l'ouverture de la baie et prenait chasse.

De son côté, le capitaine était déjà parti, avec José Poquin et Beaujoly, abandonnant le coin du Chalet à la garde d'un serviteur terreneuvien, sur lequel il savait pouvoir compter.

Il aurait bien voulu s'associer le jeune sauvage Wapwi, — qui habitait, tantôt l'un tantôt l'autre côté de la baie...

Mais, suivant son habitude, le petit Abénaki battait, sans doute, les bois, car on ne l'avait pas vu depuis le matin.

Arthur Labarou dut donc se mettre en route seulement avec José Poquin et Beaujoly,—tous trois munis de falots et armés de pied en cap.

Prenant le sentier qui coupe le bras oriental de la baie en ligne directe, ils s'enfoncèrent rapidement sous bois, ne s'éclairant que juste ce qu'il fallait pour s'orienter au sein des ténèbres de la saulaie.

CHAPITRE X

LA CHASSE A... LA FEMME

Ce n'était pas mince besogne qu'entreprenaient là nos trois marins.

Suivre à la piste un ennemi connu, en plein jour et dans un pays peu accidenté, est déjà suffisamment difficile et ne souffre aucune faute de tactique.

Mais, enfin, on a les yeux ouverts pour embrasser à la fois une assez grande étendue de terrain; les arbres sont là pour y grimper et les hauteurs se prêtent à l'escalade, sans qu'on risque de se rompre le cou avant d'atteindre leur sommet, d'où l'on pourra jeter un coup-d'oeil sur les environs.

Et puis la forêt est pleine des rumeurs variées de la vie animale s'agitant partout, dans l'air et sur le sol à la feuillée sonore...

Mais, la nuit, tout est paix, silence et mystère.

Seules, les grandes voix de la nature inanimée, — chûtes d'eau sur les rochers en gradins ou dans des fosses ceintes d'échos, frizelées du vent dans le feuillage, grondements du tonnerre à travers les rayures d'or de l'électricité foudroyant les nuages, — seuls, ces orchestres grandioses font retentir les échos multiples de la montagne ou de la vallée, muettes toutes deux, solennellement attentives.

Un appel à voix ordinaire s'entend à un mille de distance.

La moindre parole, — du moins quand l'atmosphère est en paix, — vous a des résonnances inattendues.

Le mot d'ordre est donc: Silence et célérité! quand on patrouille dans ces solitudes pleines d'embûches.

A plus forte raison, pendant une nuit d'été sereine comme celle où nos trois marins quittèrent le Chalet pour suivre la trace des ravisseurs, fallait-il redoubler de précautions.

Ah! si Wapwi eût été là!...

C'est lui qui en aurait fait un guide merveilleux, avec son flair de renard et ses yeux de lynx.

Mais décidément le petit Abénaki devait avoir fait quelque mauvaise rencontre, car, de la journée qui finirait bientôt, — il était près de minuit, — on n'en avait eu ni vent ni nouvelle.

Ainsi pensait Arthur Labarou, tout en guidant son escouade à travers les fourrés et les sapinages où ils s'étaient engagés.

Les trois hommes marchaient à peu près de front, laissant pourtant entre eux une certaine distance, afin, d'explorer à la fois plus de terrain.

Tout naturellement, le guide de l'expédition était le capitaine.

Il suivait rigoureusement le sentier frayé, tandis que ses matelots le flanquaient des deux côtés, à la distance d'un encâblure, pour parler leur langage.

Chacun marchait, le revolver au poing, car on ne savait encore à qui on allait avoir affaire, ni le nombre des ennemis.

On traversa de la sorte, sans la moindre alerte, une partie de la forêt qui revêt la pointe orientale d'un épais manteau de verdure.

Bientôt la petite troupe allait émerger sur l'autre plage, — celle regardant l'est, — lorsque José Poquin s'arrêta net.

Il avait cru entendre une plainte vague, à quelque distance, sur sa gauche, dans un épais fourré.

Appelant d'un mot son capitaine, il se dirigea vivement sur l'endroit d'où était parti ce bruit suspect.

Un spectacle bien étonnant lui arracha aussitôt son exclamation favorite:

—En v'la-t-une autre, parole de mousse!

—Quoi donc, José? s'enquit Arthur, allant à son matelot.

—Voyez, capitaine! se contenta de répondre l'interpellé, montrant de son fanal un tronc moussu couché à travers la feuillée et auquel le petit Wapwi était lié par de fortes courroies de peau d'anguille.

L'enfant, quoiqu'ayant les yeux ouverts, paraissait exténué et prêt à perdre connaissance.

—Wapwi! s'écria le capitaine, tout en coupant avec dextérité les liens multiples qui entouraient l'enfant.

—Vite! capitaine, supplia Wapwi, sans songer à lui-même... Petite mère volée par la Grande-Ourse!

—Une sauvagesse de Shécatica?

—Justement... Méchante, méchante, l'Ourse!... Elle a bien battu le ptit Wapwi.

—Cette nuit même?... Au fait, depuis quand es-tu ici, et comment t'es-tu laissé surprendre?

—Pardon, petit père... Wapwi bien fatigué depuis trois nuits qu'il court les bois... Ses oreilles n'ont pas entendu le pas léger du Micmac en marche et il est tombé dans un piège, comme un renard qui a trop mangé de poules.

—A quelle heure cet "accident" t'est-il arrivé?

—A l'heure où les wawarrons commencent à se parler.

—Vers neuf heures, à peu près.

—Petite mère était encore debout, bien sûr.

—Sans doute. Je causais même avec elle sous la véranda qui fait face à la baie.

—Ah! si vous l'aviez cachée dans votre grand bateau!

—Hélas! pouvais-je supposer?... murmura le capitaine avec une amertume farouche.

Puis, secouant d'un geste de tête cet affaissement passager:

—Et tu les as vus revenir?

—Oui, une couple d'heures plus tard, par le même chemin... Ils portaient un grand paquet de linge, sur deux perches, et couraient de toutes leurs forces, excités par la Grande-Ourse, qui criait à toute minute: "Vite! plus vite!... Vous boirez de l'eau de feu pour vous reposer!"... Et ça courait... ça courait...

Ils sont passés près d'ici, sans même faire attention à Wapwi.

—Et comment as-tu pu voir la direction qu'ils ont prise, une fois disparus?

Wapwi indiqua le sud-est.

—A une portée de fusil d'ici, c'est l'eau.... dit-il. Ils ont un grand canot et des avirons, et six hommes pour faire courir le canot vers la goélette mouillée au large.

Arthur Labarou en savait assez.

—A la mer, matelots! commanda-t-il: c'est là que nous rejoindrons les ravisseurs.

Les quatre hommes se précipitèrent aussitôt dans la direction indiquée et débouchèrent en un clin-d'oeil sur la grève en hémicycle que battait alors la mer baissante.

Rien en vue!

Les oiseaux de nuit s'étaient envolés.

Seulement, on pouvait aisément suivre la trace de leurs pas, jusqu'à l'eau, et distinguer

l'empreinte laissée sur le sable par l'avant de leur embarcation.

—Un canot! s'écria Wapwi, après s'être baissé pour mieux voir.

—En effet, confirma José Poquin: il n'y a pas trace de quille.

—Sauvages!... La Grande-Ourse!... conclut de suite le petit Abénaki. A Shécatica, maître... Courons vite.

—Appelons la goélette: nous serons plus tôt rendus... décida le capitaine.

On jeta un coup-d'oeil vers le sud-ouest, et ce ne fut pas sans une vive satisfaction qu'on aperçut le "Vengeur", sous petite voilure, qui s'avançait lentement vers la côte.

Deux feux furent allumés en un tour de main, et l'on attendit avec une impatience fébrile l'arrivée de la chaloupe du bord, qui se détacha du vaisseau, mis à la cape.

Vingt minutes plus tard, la petite troupe était sur le pont du "Vengeur', dont la voilure fut aussitôt orientée pour qu'on pût gagner l'Archipel des Sauvages avant le jour.

Il pouvait être deux heures du matin, et une jolie brise de terre, qui ridait le fleuve, promettait aux marins un voyage exceptionnellement prompt.

Malheureusement, l'atmosphère s'était rembrunie et le peu de clarté lunaire rayonnant dans l'espace se trouvait encore mitigée par l'ouate serrée qui matelassait le firmament.

On ne pouvait donc embrasser de l'oeil, même à l'aide des lunettes du bord, une bien grande circonférence, soit du côté de terre, soit vers le large.

Et c'était fâcheux; car si la goélette des forbans qui avaient fait le coup d'enlever Suzanne, au lieu de regagner l'Archipel des Sauvages, se dirigeait, au contraire, vers quelque autre endroit du Golfe, on perdrait un temps précieux à explorer le repaire de la "Grande-Ourse". désignée par Wapwi comme ayant participé à l'enlèvement.

Mais on ne pouvait tout de même quitter ces parages, sans faire une descente dans l'Archipel.

Après s'être renseigné là-bas, on fouillerait tous les atterrages du golfe.

Et l'on finirait bien par trouver ce qu'étaient devenus, soit le "Marsouin", soit la Grande-Ourse avec sa prisonnière.

Le cap fut donc maintenu sur l'Archipel.

Vers quatre heures du matin, comme le soleil émergeait de l'horizon, on aperçut l'île du Large, que l'on dépassa par tribord, pour atteindre bientôt l'île du "Sable", où l'on jeta l'ancre.

Quelques enfants, encore tout ensommeillés, se pressaient au bord de la mer, houspillés par des sauvagesses en costumes peu confortables, qui cherchaient à les entraîner sous le couvert des arbres.

Les hommes, s'il y en avait au camp, ne semblaient pas pressés de se montrer.

En somme, le campement paraissait être sous le coup de quelque émotion récente et extraordinaire.

—Ces gens-là n'ont pas la conscience nette, fit remarquer le lieutenant.

—La chose est évidente, Duval... lui répondit le capitaine Labarou... Voyez!... Pas un homme: seulement des enfants et de vieilles "squaws"!

—Les hommes partis pour la côte... et les canots aussi, fit observer avec une naïveté des plus judicieuses maître Wapwi, qui connaissait bien les habitudes de ses compatriotes.

—L'enfant a raison, dit Arthur. Tout de même, allons voir. Amenez le canot. Beaujoly et Poquin m'accompagneront.

—Moi aussi, petit père... Tu veux bien?...

Et Wapwi, les yeux brillants, regardait anxieusement son maître.

—Comme il te plaira, mon fils... répondit Arthur. Mais ne crains-tu pas de rencontrer là des figures qui te rappelleront de mauvais souvenirs?

—C'est justement pour ça que je veux vous suivre... Wapwi est devenu un homme et il n'a plus peur des grandes femmes méchantes.

—A la bonne heure, petit. . Au reste, nous serons là en armes et personne ne touchera à un cheveu de ta tête.

—Oh! les toucher, je ne dis pas... mais les enlever, hum!... J'ai de quoi les défendre!

Et l'enfant brandit son fusil.

Arthur Labarou, souriant, accorda la permission demandée.

Le grand canot fut amené à la coupée et le capitaine y prit place, flanqué de son fils adoptif.

Poquin et La Ficelle, les deux inséparables, — firent jouer les avirons.

En peu de minutes, on eut franchi la distance qui séparait le yacht du rivage, et chacun sauta sur la berge, — moins La Ficelle, chargé de la garde du canot.

Aussitôt le capitaine s'avança vers les femmes, sans fusil et la figure débonnaire.

Comme les "squaws" retraitaient peu à peu, il s'arrêta en chemin et appelant Wapwi:

—Viens ici, petit, dit-il. Rejoins ces pauvres femmes et cherche à leur faire comprendre que nous ne leur voulons aucun mal et que c'est à la Grande-Ourse que nous désirons parler.

Wapwi partit aussitôt et ne tarda pas à rattraper les sauvagesses.

Le capitaine et les matelots eurent alors sous les yeux un singulier spectacle.

Les "squaws" entouraient le petit Abénaki, lui touchant la tête, la figure, les mains, avec des démonstrations d'étonnement et de plaisir de la plus grande évidence.

Puis il y eut un colloque animé.

Toutes les sauvagesses parlaient à la fois, levant les bras au ciel, se les croisant sur la poitrine, les laissant pendre le long de leurs hanches, dans des attitudes qui témoignaient autant de leur indignation que de leur bonne foi.

Arthur Labarou, qui s'était approché du groupe, demanda à Wapwi:

—Que disent-elles?

—Elles ne savent rien de positif, si ce n'est que la Grande-Ourse a quitté le camp, il y a deux jours, avec un grand canot et six hommes de la tribu, et que ni le canot ni son équipage ne sont revenus.

—Ah!... Et rien de plus?

—Oh! oui, attendez..... Il y a près d'une lune, pendant la nuit, une goélette jeta l'ancre en face d'ici et deux hommes descendirent à terre: un noir et un blond.

—Gaspard et son compère Thomas: je m'en doutais.

—Ils éveillèrent la Grande-Ourse et eurent un court palabre avec elle. Puis ils repartirent aussitôt, regagnant leur goélette, qui prit la direction du grand canal de montagnes...

—Le détroit de Belle-Ile?

—Oui, petit père: c'est bien ça.

—Et la Grande-Ourse?

—Elle s'est absentée toutes les nuits depuis ce temps-là, toujours escortée de ses six guerriers qui pagayaient le grand canot... Au petit jour, ils regagnaient le campement.

Mais il y a deux nuits et une journée qu'on ne les a pas revus, ni hommes, ni femme, ni canot.

—Plus de doutes! s'écria le capitaine: ce sont eux qui ont fait le coup.

Mais... où sont-ils?... Quelle direction ont-ils pris?... Ah! c'est à en devenir fou!

Et le pauvre mari de fraîche date, démoralisé par cette dure incertitude, crispait ses poings dressés vers le ciel.

Wapwi ne disait rien, mais sa petite cervelle travaillait ferme.

José Poquin, qui avait rejoint le groupe, hasarda timidement une supposition assez naturelle:

—Mon capitaine, dit-il, pour en "être une autre, c'en est une autre, parole de mousse'!.... Mais j'ai une idée...

—Laquelle?

—La nommée Grande-Ourse est partie avec le plus grand canot du port,—je veux dire de l'île, — pas vrai?

—Oui, d'après les sauvagesses.

—Et avec six hommes d'équipage?

—Les "squaws" l'affirment.

—Pour lors, mon capitaine, m'est avis qu'on n'appareille pas une pirogue comme ça pour courir les bois.

—C'est bien vrai... Mais...

—Et que nous trouverons nos voleurs de femmes le long de la côte ou dans quelque île du golfe.

—Au fait, tu as raison, José. Rembarquons et... en chasse!

On se hâta de retourner vers le canot.

Mais Wapwi eut le temps de demander à une jeune micmaque de son âge:

—Petite soeur, dis à ton frère, avant qu'il s'éloigne pour.... longtemps, où est allée son ennemie la Grande-Ourse?

La jeune sauvagesse, les yeux très tendres, entoura le cou de Wapwi et murmura à son oreille:

—Du côté du couchant, sur une grande île...

—Merci, ma soeur.

Et Wapwi, après avoir embrassé rapidement l'enfant, rejoignit en quelques bonds son capitaine.

Il tenait un bout du fil d'Ariane qui devait le conduire vers sa mère adoptive, — "petite mère", comme il l'appelait.

CHAPITRE XI

SHECATICA. — TERRE-NEUVE. — MECATINA. — ANTICOSTI.

Une fois tout son monde à bord du "Vengeur", Arthur Labarou tint une sorte de conseil de guerre.

Il s'agissait de décider quelle direction on allait prendre, et surtout de ne pas lanterner.

Chaque heure de retard, en effet, favorisait la fuite des ravisseurs et amoindrissait les chances de les découvrir.

On décida de forcer de voiles et de se diriger vers les parages de Terre-Neuve, dont on suivrait le littoral nord-ouest, depuis la baie Saint-Jean jusqu'à la Pointe Riche, où il s'infléchit dans la direction du sud-est pour former la baie d'Ingrenachaig. De là, on retournerait à Kécarpoui, après avoir contourné, à l'ouest, le Grand Mécatina, qui fait face à la baie.

A Kécarpoui, on prendrait langue et la chasse continuerait vers l'ouest.

Tout étant ainsi ordonné, on leva l'ancre et le "Vengeur", tout son canevas de toile au vent, tourna le cap au sud et prit sa course vers la côte occidentale de Terre-Neuve.

Il était jour depuis longtemps et une jolie brise de vent d'ouest rafraîchissait agréablement l'atmosphère toute ensoleillée.

Les rives de la grande île, qui, comme une énorme sentinelle, garde l'entrée du golfe Saint-Laurent, se profilaient, sur le bleu-sombre de l'horizon méridional, avec une crudité vaporeuse et semblaient fumer au soleil matinal pour se débarrasser des rosées nocturnes.

Les marins du "Vengeur", les yeux fixés sur ce panorama magique qui se magnifiait à mesure qu'avançait leur vaisseau, pouvaient à peine se défendre d'éprouver l'illusion que c'était le paysage terreneuvien qui venait à eux, et non eux qui allaient à lui.

Cette sorte d'illusion visuelle est fréquente, et il suffit, pour en éprouver la curieuse impression, de s'isoler du véhicule qui nous transporte et de ne concentrer son regard que sur le but à atteindre.

Cependant le yacht filait toujours...

Après deux heures de course, il avait parcouru vingt-cinq milles, et les côtes occidentales de Terre-Neuve apparaissaient dans toute leur sauvage majesté, hérissées de caps rougeâtres et dentelées de baies capricieuses.

Droit en face de la proue du "Vengeur" s'ouvrait la baie d'"Ingrenachaig", dont la rive septentrionale est elle-même échancrée par trois petites baies secondaires.

Le yacht s'y engouffra et fendit les eaux calmes de ce bras de mer, jusqu'au delà de la pointe "Naunders", d'où l'on put voir le fond de la baie, absolument vierge de tout vaisseau d'un certain tonnage.

Il n'y avait plus qu'à virer de bord et à gagner le golfe.

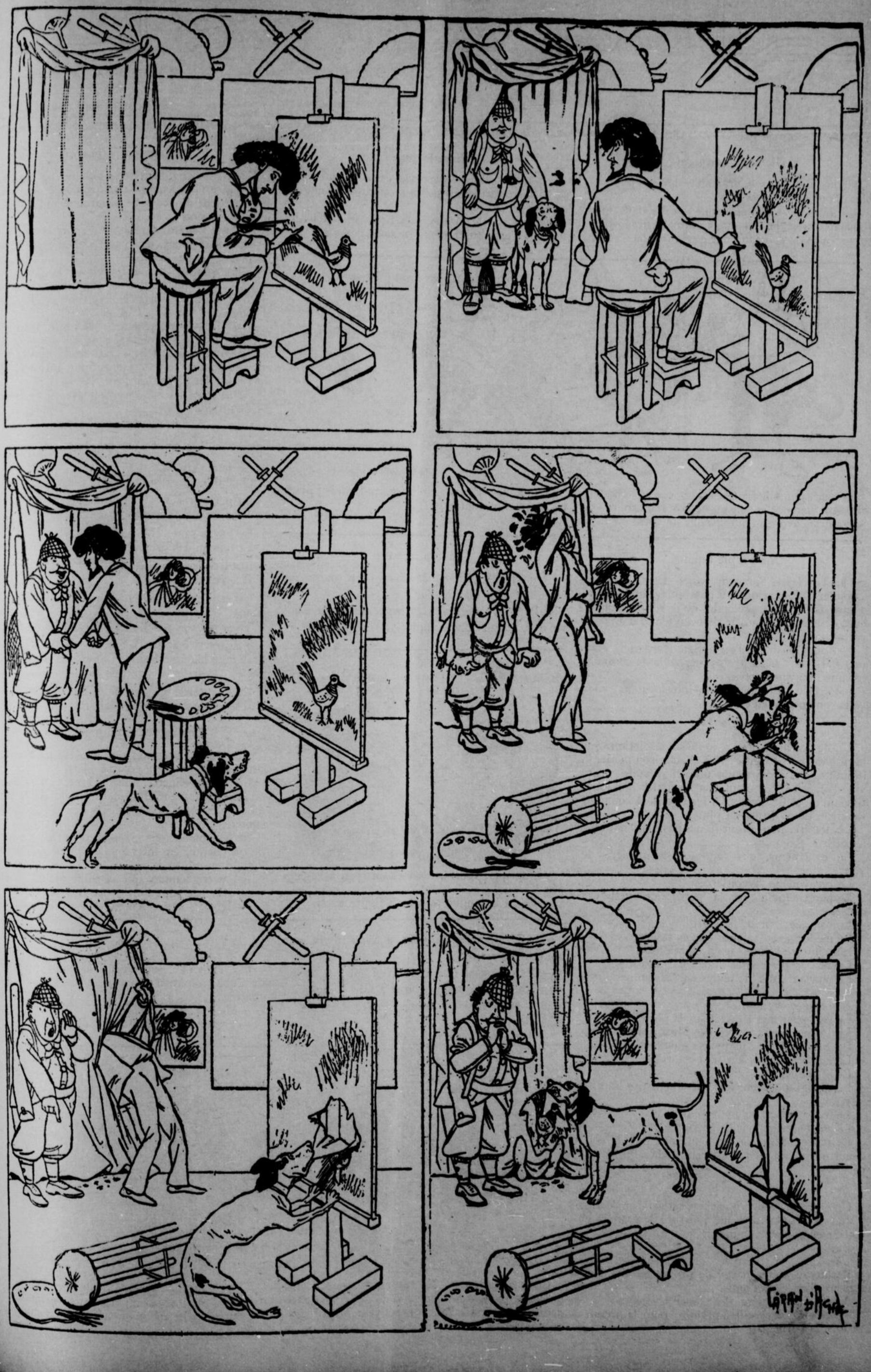
C'est ce qui fut fait sans une minute de retard.

Le cap fut mis sur le "Grand-Mécatina", qui dresse ses hauts mornes sous la même longitude que Kécarpoui, mais plusieurs milles en amont, si l'on tient compte de la direction oblique du fleuve par rapport au méridien de la Terre.

(A suivre)

EXCELLENT CHIEN RAPPORTEUR

Par CARAN D'ACHE



POUR RIRE

Dialogue conjugal

Madame — La vie, vraiment, devient impossible. Tout est hors de prix.

—Monsieur — Allons donc! Je lis dans mon journal: "Hier, on a donné à un malheureux quatorze coups de couteau pour quarante sous".

Chez le juge

— Quel est donc le mauvais instinct qui vous a poussé à garder un porte-monnaie, au lieu de le restituer ?

— C'est pas le mauvais instinct, monsieur le juge... c'est l'instinct de la conservation !

Une femme à poigne

L'impératrice douairière de Chine, qui touche à son quatre-vingtième printemps, conserve, paraît-il, la verdeur de sa vieillesse au moyen d'exercices un peu violents.

La lutte à main plate est son sport favori.

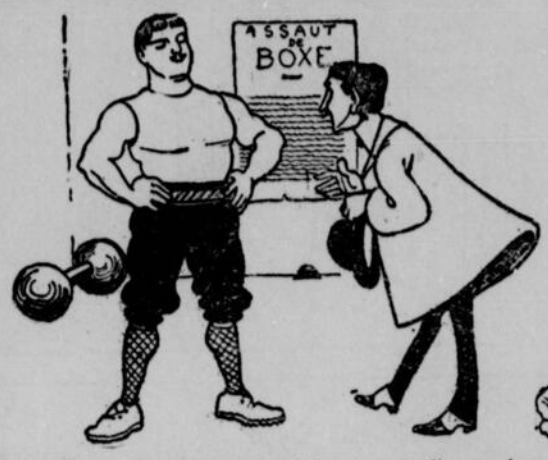
Dans son palais, une vaste salle est réservée à ce plaisir et Sa Majesté y "tombe" chaque jour les plus robustes de ses femmes.

Il y a quelque temps, on conseilla à l'Impératrice le noble exercice de l'escrime et un maître d'armes fut choisi en Europe.

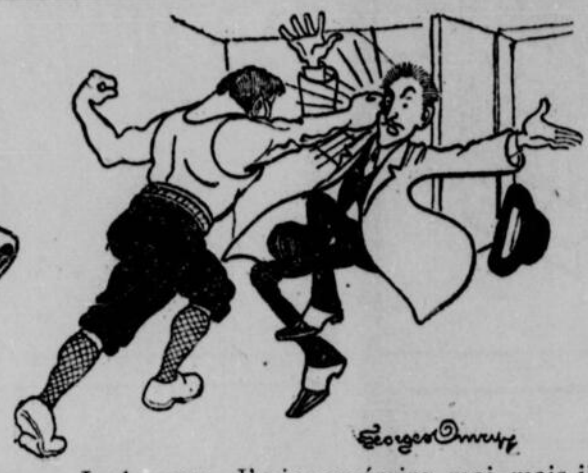
Mais l'escrime parut à Sa Majesté, trop efféminée. Dès la première leçon, elle jeta au loin son fleuret, saisit à bras-le-corps le maître d'armes, et après une lutte magnifique, lui fit toucher terre des deux épaules.

Le maître d'armes en demeura respectueusement stupide.

❖



Le petit jeune homme — C'est vous Cognedur, l'illustre boxeur: je suis un de vos admirateurs et je voudrais avoir un autographe de votre main.



Le boxeur—J'sais pas écrire, moi, mais j'peux toujours vous contenter!

Une simple nuance

On a offensé Samovar, vous savez, l'intègre banquier Samovar qui n'a pas fait faillite plus de quatre fois: on a prétendu qu'il n'a mis qu'un bouton de culotte dans le chapeau tendu d'un pauvre aveugle.

—Moi, monsieur, s'écrie Samovar, moi, j'aurais fait cela. Mais je suis incapable de commettre une mauvaise action.

—Parbleu, lui riposte son interlocuteur, vous vous contentez d'en émettre!

❖

Un de nos amis nous a conté sa désolation. Sur la foi de ce proverbe: " A chacun son métier ", il était allé s'établir dans une charmante petite ville balnéaire, comptant bien y couler des jours tissés d'or et de soie. Ah bien! oui, il comptait sans son hôte! Jugez-en plutôt.

Le notaire, nous disait-il, n'a pas une "minute" à perdre.

Le contrôleur vous "impose" sa manière de voir.

Le recevoir ne "reçoit" pas.

Le percepteur n'a pas la "perception" nette des choses.

Le banquier "prête" à la critique.

Le médecin ne "soigne" que sa toilette.

L'architecte "élève" ses prétentions.

Le restaurateur vous "nourrit" d'illusions.

Le boucher "tue" le temps en "assommant" ses clients.

L'horloger "remonte" ses prix.

Le serrurier met la "clef sur la porte".

Le forgeron se "forge" des idées noires.

Le cordonnier a "mauvaise haleine".

Le cordier "donne du fil à retordre".

Le bonnetier parle trop "bas".

Le typographe vous fait une "mauvaise impression".

Le barbier n'est qu'un "raseur".

Le coiffeur une "vieille perruque".

Le moyen de vivre dans un pays pareil! concluait notre ami. Et il est rentré chez lui, désespéré.

❖

Un aigrefin surpris à tricher, est giflé et s'écrie: " Vous vous plaignez que j'ai tous les atouts et vous m'en donnez un autre! "

❖

Berlureau a été chargé de prononcer l'oraison funèbre d'un de ses amis.

Arrivé au cimetière, il s'avance très ému:

—Appelé, s'écrie-t-il, à prendre, pour la première fois, la parole sur cette tombe...

Sévère leçon

A un jeune pédant, tranchant sur toutes les choses, Arago dit un jour:

—Pardon, mon enfant, si vous enseignez à votre âge, quand donc comptez-vous apprendre?

—Pourquoi veux-tu donner du ricin à ta poupée ?

—Elle a la langue sale, et la figure aussi.

— Ah ! docteur, le petit a avalé plein une bouteille d'encre.

— Et qu'est-ce que vous avez fait ?

— Ah ! not' docteur, on y a fait manger du papier buvard; c'est tout ce qu'on avait. C'était-y ben ?

Les proverbes du chasseur

Le jeune tire
Quand le vieux mire.

La perdrix s'envole en montant:
Tire dessus pour arriver devant.

Le lièvre saute, tire au bond
Et fais qu'il saute dans le plomb

Si tu tires la queue,
Il a fait une lieue.

Un seul mot pour le poil, heureux qui s'en souvient:

Tirez haut ce qui fuit, tirez bas ce qui vient.

Toujours le faisan monte, on le tire trop bas;
Il faut hausser la mire, et même à vingt-cinq pas.

Prends garde au dieu de la lumière,
Il aveugle autant qu'il éclaire.

Les astres expliquent tout

Il n'y a pas six mois que Rinette est mariée et son mari la bat déjà comme plâtre!

La pauvre Rinette, toute navrée, s'en va consulter une cartomancienne pour savoir d'elle le remède à opposer aux rigueurs des poings de son époux.

La cartomancienne, avant de prédire l'avenir de sa cliente, en interroge le passé et, hochant douloureusement la tête:

—Pauvre femme, que je vous plains, dit-elle: vous êtes née sous l'influence d'Orion!

—Hélas! soupire Rinette, c'est donc pour cela que j'en reçois tant!

❖

On demande à un de nos députés, qui revient de Cuba, comment il a trouvé les femmes de la contrée...

—Mon Dieu!... très...

—Très Antilles, ça va de soi.

Chez le docteur — En résumé, chère Madame, quelques bains amidonnés, vous vêtir plus chaudement et prendre l'air plus souvent, voilà tout ce qu'il y a à faire.

Chez le mari — Que t'a dit le docteur?

—De faire une saison aux eaux, des excursions en Suisse et de me commander un costume tailleur.

POUR RIRE

LES ARRESTATIONS ETRANGES

Une chasse à l'homme en ballon — Le navire qui ne part pas — Le prédicateur récalcitrant — Arrêté au fond de l'Océan! — La mauvaise aventure d'un cambrioleur parisien—Fermez bien vos placards, mesdames — Arrêté sur sa demande.

Arrêter un malfaiteur dans la rue, ou le pincer dans la chambre d'hôtel où il cache ses terreurs et peut-être ses remords, c'est un jeu pour les limiers. Mais se saisir de bandits résolus dans la nacelle d'un ballon, ou sous le casque de plomb du scaphandrier, quand un geste trop violent peut rompre la conduite d'air de l'appareil et provoquer la mort immédiate du "travailleur de la mer", voilà des arrestations difficiles et qui sont un titre de gloire pour un détective!

Contons les plus remarquables pour le plus grand profit des policiers présents et futurs.

Arrêter un homme après une poursuite mouvementée offre déjà quelque intérêt au policier qui finit par triompher. Mais arrêter un homme en ballon, voilà qui n'est pas à la portée de tous.

Il y a une dizaine d'années environ, un dangereux malfaiteur était recherché en France par la police qui, ayant découvert sa piste finit par apprendre que notre homme, signalé dans tous les ports et toutes les gares frontières, n'avait rien trouvé de mieux que de louer un ballon pour traverser le détroit au cap Gris-Nez, dans l'espoir d'atterrir en Angleterre.

Les deux policiers lancés sur ses traces commandèrent aussitôt un ballon semblable, qui partit en même temps que celui du bandit. Après avoir été portés sur les mêmes courants aériens, les deux ballons se trouvèrent en pleine mer, et celui du fugitif commença à se dégonfler et à descendre rapidement. Son passager ne tarda pas à faire dans les vagues un magnifique plongeon. Il fut retiré de l'onde amère par les matelots d'un vapeur français qui le livrèrent aux agents.

LES BOEUFS AU VIOLON

Amusante est l'histoire de ces deux boeufs qui passaient aussi tous les jours sur la propriété d'un cultivateur de Lewisham, Angleterre. Celui-ci porta plainte et obtint l'arrestation par saisie des deux ruminants qui furent appréhendés par la police, chargés de chaînes et conduits en une étable attenante au violon municipal! Leur propriétaire finit par rentrer en leur possession, moyennant une forte indemnité.

Dans le Midland, en Amérique, un clergyman avait fondé une église flottante, et tout en suivant le cours capricieux du Missouri, il évangélisait les populations riveraines. Certain jour, il s'était arrêté au long d'une berge appartenant à un riche cultivateur et, s'y trouvant bien, il y restait. Seulement, les fidèles, pour venir écouter le prêche du pasteur, traversaient un sentier qui — empiétant toujours plus sur le gazon — finit par devenir un chemin, puis une grande route. Le propriétaire du pré se fâcha et somma l'honorable clergyman d'avoir à porter ailleurs sa redoutable éloquence. Le pasteur refusa d'abandonner la berge.

Le propriétaire alors s'adressa à la police qui, d'après les termes mêmes du procès-verbal de circonstance, mit l'église flottante "en état d'arrestation".

UN NAVIRE QUI NE PEUT PAS PARTIR

Dans le port de San Francisco, au moment précis où la cloche du départ sonnait à bord d'un steamer de la "North American Line", un policeman présenta au capitaine l'ordre d'arrestation du navire sur lequel pesait une saisie.

Le navire ne put lever l'ancre, les passagers l'évacuèrent, et il resta en rade jusqu'à complet règlement du différend. Au moindre tour d'hélice, il eût été infailliblement coulé par les canons d'un croiseur présent.

UNE ARRESTATION AU FOND DE LA MER

Un convict (forçat) anglais, s'étant évadé du "Hard Labour" (travaux forcés), avait réussi à gagner Ceylan, où il parvint à trouver du travail comme scaphandrier.

Le détective lancé à sa poursuite, ayant retrouvé sa trace, se rendit à bord du ponton qui servait à la descente des scaphandriers. Le directeur des travaux affirma au policier que son gibier était en travail à 200 pieds sous l'eau. Sans hésitation, l'agent britannique endossa à son tour un costume de scaphandrier, et, s'étant fait descendre au fond de la mer, il se trouva aux côtés du convict. Celui-ci, voyant un nouveau venu s'approcher, manifesta quelque surprise; cette surprise devint de l'effroi lorsque son compagnon lui mit la main sur l'épaule. Il avait compris qu'on l'arrêtait.

UN CAMBRIOLEUR PRIS AU PIEGE

Mais si toutes ces arrestation sont bien différentes les unes des autres et témoignent de l'ingéniosité et de l'audace des policiers, elles ont du moins cette ressemblance commune: c'est qu'elles furent toutes effectuées contre le gré des... arrêtés. L'arrestation que nous allons conter offrit cette particularité remarquable d'être effectuée sur la demande du malfaiteur lui-même. Il y a quelque temps un cambrioleur s'était introduit dans un appartement somptueux de l'avenue de Villars, à Paris. Cet homme travaillait seul, prétendant qu'il est préférable, pour éviter toute contestation, de ne point partager les bénéfices du métier avec un complice.

L'appartement que ce voleur solitaire honorait de sa présence se trouvait momentanément inhabité; l'homme s'apprêtait à forcer, dans la salle à manger, un buffet rempli d'argenterie, quand, ô stupeur, un bruit de voix s'éleva dans le couloir de l'appartement — tout proche — la lumière électrique jaillit du plafond : les maîtres de la maison rentraient à l'improviste. Le cambrioleur n'eut que le temps de ramasser ses outils et de se jeter dans un placard contre la cheminée. Les locataires entrent dans leur salle à manger au moment précis où se referme sur l'homme la porte du placard. Une domestique dispose deux couverts sur la table, allume dans la cheminée un grand feu de bois qui pétille, et monsieur dit à madame:

—Qu'on est bien chez soi, chère amie! Seulement, permets-moi une légère observation: pourquoi laisses-tu toujours les clefs sur les placards et les armoires? Nos domestiques sont d'honnêtes gens, certes, mais il n'est pas bon, pourtant, de leur donner des tentations.

Madame se lève, passe la revue des armoires et buffets, donne à chacun deux tours de clef et fourre la clef dans sa poche. Elle arrive au placard qui recèle notre cambrioleur: cric-crac, l'homme est enfermé. Dans la cheminée le feu brûle toujours plus clair, plus ardent. Et dans le placard, le voleur commence à trouver la chaleur incommodante.

Il grille, il rôtit. Soudain une voix suppliante fait sursauter le ménage qui soupe tranquillement:

—Ouvrez-moi, par pitié j'étouffe, ouvrez!

Madame pousse un cri, mais monsieur comprend vite l'aventure.

—Nieras-tu, chère amie, dit-il à sa femme, qu'il est bon de fermer ses placards? Nous avons simplement, à côté de nous, un cambrioleur en cage.

Quand, quelques instants après, les agents prévenus vinrent délivrer et arrêter le voleur, celui-ci, congestionné, à demi-asphyxié, les eût embrassés de joie!

POLITIQUE AMERICAINE

Attention, **Murphy!** La distance est petite, de Delmonico à Sing-Sing. Tous les électeurs honnêtes de New-York désirent vous voir porter le costume des forçats.

"Evening Journal" 10 nov. 1905.

POLITIQUE AMERICAINE

Réconciliation, survenue en septembre 1906. MM. Hearst et Murphy se donnent l'accolade, oubliant tout à fait les aménités qu'ils s'adressaient naguère.

"Collier's Weekly".

—Je viens de recevoir un superbe éventail de Watteau.

—Est-ce lui-même qui vous l'offre?

Piètre consolation

Il est des gens qui sont totalement dépourvus de veine. Le ménage Purée en est l'exemple frappant. Quand M. Purée parie aux courses, il perd; quand il joue à la Bourse, il perd plus encore; quand il veut travailler, son patron n'a plus besoin de ses services; bref, c'est la guigne, la guigne noire et, pour comble de malheur, le propriétaire de M. et de Mme Purée se dispose à les expulser parce qu'ils n'ont pas payé leur terme. Ils vont se trouver sans abri!

—Encore une nouvelle tuile! s'écrie la jeune Mme Purée, désolée.

—Tuiles sur tuiles, réplique M. Purée.

Alors, sa tendre épouse, dans un demi-sourire:

—Si encore elles nous faisaient un toit!

Tél. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1870, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC
Tél. Bell EST 2141 — Tél. des Marchands 904
Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Dû à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., †9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., †9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Elégant wagon salon café sur le train de 9.00 p.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 a.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, †8.00 a.m., *9.40 a.m., †4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40, p.m., †7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., †5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., 6.30 p.m., †8.00 p.m., †10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
VANCOUVER, *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *2.55 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., §8.55 a.m., †5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., 5.00 p.m.
ST-AGATHE, †8.45 a.m., §9.15 a.m., †5.00 p.m.,
LABELLE, †8.45 a.m., §9.15 a.m., †5.00 p.m.

*Quotidien. †Quotidien, excepté les dimanches. ‡Mardi et jeudi. § Dimanche seul. ‖Quotidien excepté le samedi. ¶Samedi seul.

A. E LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

Noix de veau à la Pandore

Ayez une belle noix de veau: parez-la; piquez-la de gros lardons et de filets de jambon ; mettez-la mariner vingt-quatre heures dans huile, vinaigre, oignons et carottes coupées en tranches, persil, thym, laurier, ail, échalotes, sel, poivre; arrosez et retournez fréquemment.

Faire cuire à la broche ou au four, en arrosant avec la marinade.

Servez avec la sauce suivante: Hachez une bonne quantité de persil et d'échalotes; mettez-les dans un verre de vinaigre avec sel, poivre, une feuille de laurier. Faites bouillir le vinaigre et laissez-le réduire des trois quarts; préparez un petit roux que vous mouillez du jus de la cuisson et du vinaigre réduit; laissez bouillir cinq minutes; passez au tamis, et servez en saucière.

❖

Caisse de petits poulets aux fines herbes.

Dépecez deux petits poulets, chacun en cinq parties; retirez-en les os les plus saillants. Faites revenir dans un sautoir quelques cuillerées de fines herbes, avec moitié beurre, moitié huile. Ajoutez les cuisses des poulets; assaisonnez avec sel, poivre, muscade.

Quand elles sont à moitié cuites, ajoutez les filets et les hauts de poitrine.

Rangez alors les morceaux de poulets dans une caisse plissée, préalablement huilée, masquée au fond et autour avec une couche de farce à gratin; masquez les poulets avec les fines herbes; saupoudrez celles-ci avec de la mie de pain.

Posez la caisse sur un plat; entourez-le avec une bande de papier; poussez-la à four doux pour l'y laisser pendant un quart d'heure.

En la sortant du four, arrosez les poulets avec un peu de gelée de viande fondue; couvrez la caisse, et envoyez-la en même temps qu'une saucière d'Espagnole réduite, mais peu liée.

❖

Choucroute de citrouille

La citrouille, outre l'emploi qu'on en fait journellement à l'état frais pour les besoins de la cuisine de ménage, peut encore être préparée en choucroute et devenir une bonne ressource pour l'hiver.

Après avoir divisé la citrouille en plusieurs parties, pour enlever les filaments, les graines et l'écorce, coupez la chair en lanières ou en tranches très minces, que vous arrangez dans des pots de grès, en couches successives, saupoudrées au fur et à mesure de gros sel de cuisine, et entremêlées de baies de genièvre ou de grains de gros poivre noir.

Les pots sont mis à la cave. Quelques semaines plus tard, on peut faire usage de cet apprêt, qui a les mêmes qualités que la choucroute, et qui s'emploie de la même manière.

Kari de poulet à la Parisienne

Coupez votre poulet en quatre parties. Préparez un bon bouillon avec les os et la carcasse.

Mettez dans une casserole deux ou trois cuillerées à soupe d'oignons blancs hachés; faites-les revenir au beurre; ajoutez les morceaux de poulet; assaisonnez.

Faites sauter deux minutes; saupoudrez avec une cuillerée à café de poudre de kari; mouillez avec votre bouillon préparé; ajoutez un bouquet garni, et une pomme aigre pelée et hachée; cuisez le ragoût sur feu doux, en retirant les filets aussitôt atteints.

Passez la sauce; faites-la réduire en lui incorporant quelques cuillerées à soupe de bonne crème crue et de cuisson de champignons; liez-la avec deux jaunes d'oeufs délayés à la crème, mêlés avec du bon beurre.

Dressez le poulet en buisson et masquez-le avec la sauce. Servez en même temps dans un légumier du riz cuit à l'indienne.

❖

Rognons de veau à l'Anglaise

Une très bonne manière de préparer les rognons de veau et très peu connue.

Enlevez la graisse d'un rognon de veau, et coupez celui-ci en tranches comme des escalopes. Prenez de la fine chapelure; assaisonnez-la de poivre, de sel et de noix de muscade râpée, et mêlez-y trois ou quatre baies de genévrier finement pilées et une ou deux pincées de persil haché menu.

Battez un blanc d'oeuf à mi-neige; trempez-y les morceaux de rognon, et roulez-les ensuite dans la chapelure.

—Vous pouvez alors soit les faire frire en pleine graisse, ce qui est un peu sec, et les servir avec des tranches de citron, soit les faire rôtir dans la poêle, comme les escalopes de veau. Dans ce dernier cas, faites brunir un bon morceau de beurre; mettez-y les tranches de rognon et rôtissez-les vivement de tous côtés.

Dressez-les ensuite sur un plat chaud; ajoutez au beurre de cuisson quelques pincées de farine que vous laissez blondir légèrement; mouillez ce petit roux avec un verre de porto sec; épicez-le fortement, sans oublier une pointe de poivre de Cayenne, et, lorsque la sauce commence à épaissir, versez-la sur le rognon, et servez très chaud avec ou sans garnitures de croûtons.

❖

Potage aux champignons au Tapioca-Bouillon Boudier

Coupez les champignons en morceaux. Mettez-les dans la quantité d'eau froide nécessaire au potage, avec un bon morceau de beurre, sel, bouquet de persil. Faites partir en ébullition vive. Aussitôt l'eau écumante, jetez-y le Tapioca-Bouillon en pluie, et tout de suite retirez du plein feu; couvrez et laissez mijoter une bonne demi-heure. Liez avec jaunes d'oeufs, crème fraîche, si vous en avez. Ajoutez pincée poivre moulu et retirez le bouquet de persil.

❖

Beignets d'Oranges

Pelez à chair vive des oranges bien fermes; parez les bouts; puis, divisez-les sur le travers en quatre parties chacune, et retirez les pépins.

Déposez ensuite les rondelles d'orange dans un bol; arrosez-les avec un peu de rhum; saupoudrez-les de sucre et laissez-les macérer pendant vingt minutes.

Préparez une pâte à frire très légère, dans laquelle vous mettrez une cuillerée à café de zeste d'orange râpé sur un morceau de sucre et quelques gouttes de rhum.

Rangez ensuite les ronds d'orange sur une serviette; épongez-les bien; puis, trempez-les dans la pâte à frire et plongez-les au fur et à mesure dans de la friture bouillante.

Aussitôt que les beignets seront de belle couleur, égouttez-les sur un linge; saupoudrez-les de sucre vanillé ; dressez-les en couronne sur un plat recouvert d'une serviette, et envoyez-les de suite à table.

❖

Citrouille en entremets

Citrouille, courge ou potiron, c'est le même légume sous trois noms différents. Prenez une citrouille bien mûre, et coupez-la par tranches. Pelez ces tranches; divisez-les finement; faites-en des petites tablettes carrées comme des dés.

Versez ensuite tous ces menus morceaux de citrouille dans une grand plat à gratin, en porcelaine-à-feu ; si vous ne possédez pas cet ustensil en porcelaine, employez un large plat en terre vernissée; mais pas d'appareil en métal. Ajoutez huit à dix oeufs bien frais, un 1/10 de pinte de bonne crème de lait, bien épaisse, et du sel fin; nivelez tout cela avec la main. A la surface, mettez alors quelques petits morceaux de beurre frais.

Faites cuire au four, à chaleur moyenne. Cet entremets doit être mangé chaud.

❖

Macaroni à la Caponi

Ayez quatre onces de viande de veau maigre, hachée ; deux onces de jambon cru, haché ; quelques champignons hachés aussi. Faites revenir des oignons dans du beurre, et ajoutez la viande que vous ferez presque rissoler; vous y ajouterez le jambon, et en dernier lieu les champignons. Assaisonnez avec sel, poivre, quatre-épices, quelques brins de thym.

Lorsque cette sauce est bien prise, versez un flacon de bon jus de tomates, quelques cuillerées de bouillon, et laissez mijoter doucement.

Vous avez, d'autre part, une livre de macaronis de Naples, moyens; vous les faites cuire à l'eau pendant dix-sept minutes; vous les égouttez, et vous les jetez dans la casserole où se trouve la sauce ci-dessus. Vous y ajoutez un gros morceau de beurre, du parmesan râpé; vous remuez jusqu'à ce que le beurre soit fondu, pas une seconde de plus, et vous servez chaud.

CLARK'S Sliced Smoked Beef.

(Le Bœuf Fumé de Clark)

Un vrai régal

Le Boeuf fumé et tranché de Clark est un des plats les plus appréciés que l'on puisse servir. C'est du beau boeuf, tranché très mince et fumé, qui se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes; se mange froid, et vous ne regretterez jamais d'en avoir fait l'essai.

Wm. Clark, Mfrs., - Montréal

POUR LA CHASSE

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

CALIBRE 12

Prix spécial, $4.00

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.

Beauvais Freres
316 RUE St LAURENT

Sachez, Mesdames QUE

pour donner à votre teint cette fraîcheur et ce velouté tant enviés à l'enfance, rien ne vaut

La MOUSSE DE MER

Substance naturelle, innoffensive, qui fera disparaître toutes taches de Masque et de Rousseur, Boutons, etc., et qui employée comme massage

Donnera à votre BUSTE cette expansion et cette fermeté qui sont l'apanage de la BEAUTE.

25cts. la boite chez tous les pharmaciens

Société Hygiénique Franco-Canadienne
PARIS-MONTREAL

Dépot pour le Canada et les E.-U.: 71, rue Carrières, Montréal.

Laboratoires: 7 rue Boulle, Paris.

Le "Samaria" l'a Arrete de Boire

UNE DAME DE LONDRES GUÉRIT SON MARI, SANS QU'IL LE SACHE, DE SON ENVIE DE BOIRE.

"Combien je m'estime heureuse d'avoir mis de côté tous mes scrupules et de ne pas avoir hésité à vous écrire pour avoir votre échantillon gratuit de 'Samaria.' Mon mari buvait alors terriblement et j'en étais au désespoir. L'effet de votre traitement fut immédiat et notre foyer ne connait plus maintenant cette maudite boisson. Je lui ai donné les pilules dans son thé, sans qu'il s'en aperçoive. A mesure qu'il perdait le goût des boissons sa santé s'améliorait et elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultat que j'ai obtenus, je vous prie.

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Au cours de la dernière décade, la population a augmenté rapidement et uniformément, et le recensement de 1901 accuse le chiffre de 254,000 âmes; la proportion de cette augmentation a encore été plus forte en 1902 et 1903, et aujourd'hui on accorde au Manitoba, dans les cercles autorisés, une population de 300,000 âmes. Le plus grand nombre des habitants s'adonnent à la culture, et la plupart des colons sont originaires de la Grande-Bretagne et de l'est du Canada. Cependant, il y a aussi des Mennonistes, des Islandais, des Scandinaves, des Allemands et autres Européens qui, venus ici avec de faibles ressources pécuniaires, se sont créé des positions enviables et vivent largement. Comme preuve de cet avancé, il suffit de dire qu'en 1902 la valeur des constructions de maisons de ferme s'est élevée à $2,700,000.

Le sol, formé d'argile et de sable, reposant sur une couche de glaise profonde et ténue, est tout spécialement adapté à la culture du blé d'une qualité supérieure bien connu dans tout l'univers sous le nom de blé dur du Manitoba No 1. La récolte du blé et des autres céréales a constamment augmenté depuis dix ans; aujourd'hui elle atteint annuellement 100,000,000 de minots, distribués entre 42,000 cultivateurs. Manitoba a une superficie de 25,000,000 d'acres de bonne terre arable, et il y en a plus de la moitié qui n'est pas encore concédée.

En 1869, avant la cession définitive du Manitoba au gouvernement du Canada, il n'y avait guère, en dehors des postes de l'intérieur appartenant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, que Fort Garry, une bourgade se composant d'une centaine d'habitants, population flottante ne s'occupant que de chasse. Lorsque l'acte de cession fut signé, une minuscule révolution, suscitée par Louis Riel, ne tarda pas à être étouffée, et le Canada prit possession du territoire en 1870; Winnipeg comptait alors 215 habitants; quatre ans plus tard ce petit nombre s'était accru dans des proportions considérables, 1869 âmes, et depuis la croissance de cette capitale a été tout simplement phénoménale. La population de Winnipeg est aujourd'hui de 70,000 âmes, la propriété est évaluée à $30,000,000, et nul ne sait où s'arrêtera cet accroissement dû en premier lieu à la position géographique de la métropole de l'Ouest, et en second lieu à l'esprit d'initiative et de progrès de ses habitants. On ne se doutait pas, à l'époque de l'annexion de la province, des possibilités de culture que ces immenses prairies pouvaient offrir aux colons, et ceux-là même qui avaient formé le projet d'union ne savaient pas ce que l'avenir réservait au Canada, pour le bien-être général, dans ces provinces lointaines considérables alors à bon droit, comme les Antipodes par les habitants de l'Est. Une excursion dans ce pays, de nos jours, est un simple voyage d'agrément qui attire tous les ans de nombreux touristes et des commerçants entreprenants ayant trouvé là des débouchés les plus avantageux pour les industries du vieux Canada --Ontario et Québec.

Située à soixante milles au nord de la frontière américaine, à quarante milles au sud du Lac Winnipeg — une nappe d'eau peuplée de poissons de toutes sortes, dont les rives en certains endroits sont couvertes de forêts luxuriantes — la ville de Winnipeg se trouve au confluent des rivières Rouge et Assiniboine, à proximité des grandes prairies et des plaines qui s'étendent jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Pour subvenir aux besoins des cultivateurs, des éleveurs de bestiaux, des mineurs, des pêcheurs et des hommes engagés dans le commerce du bois, ainsi qu'à ceux des employés des diverses manufactures de la région, les négociants de Winnipeg sont obligés de se prémunir à l'avance afin de faire face à toute éventualité. Ils n'ont pas négligé de le faire, et ils possèdent toutes les ressources nécessaires à cet effet. Les principales banques incorporées du Canada ont fondé des succursales à Winnipeg.

L'on y voit aussi des manufactures de meubles, de grandes minoteries, des établissement de salaisons, des fonderies, des fabriques de cigares, des scieries et diverses autres industries en opération constante. L'on y trouve des cours à bestiaux et un abattoir immense pour l'abattage et le paquetage frigorifique de la viande de conserve pour l'exportation.

Winnipeg est le centre politique de la province; le gouvernement fédéral y a installé les bureaux d'immigration de l'Ouest. Les quartiers généraux du Pacifique, pour toute la région de l'Ouest, sont aussi à Winnipeg, ainsi qu'une succursale du département des Terres de la Compagnie, où l'on peut se procurer tous les renseignements possibles.

Parmi les maisons d'éducation, mentionnons un Institut d'éducation secondaire, une école normale, quatre collèges, l'université provinciale, des écoles commerciales et un institut des Sourds et Muets. A ses hôpitaux la ville vient d'ajouter une superbe construction, au coût de $500,000 confiée à M. Louis Payette, grand entrepreneur et échevin de Montréal.

Saint-Boniface est à l'est de la Rivière Rouge. C'est ici que se trouve le siège archiépiscopal de Mgr Langevin, avec sa cathédrale, le palais, un collège et un hôpital.

Parmi les autres centres importants de Manitoba, citons Portage-la-Prairie, 56 milles à l'ouest, 4,500 habitants; Brandon, 133 milles à l'ouest, 6,000 habitants. Ces deux villes sont sur la ligne principale du Pacifique. Viennent ensuite Selkirk, 2,500 habitants; Minnedosa, 1,200; Neepawa, 1,500, et Dauphin, 1,200.

L'on a érigé des élévateurs à grain près de toutes les gares du chemin de fer, et des magasins pour l'accommodation des cultivateurs des environs.

* * *

La culture des céréales et des plantes légumineuses, l'élevage des bestiaux, l'industrie laitière, etc., constituent ce que l'on appelle la culture mixte. Pour se faire une idée approximative de la fertilité du sol, l'on constatera, en consultant les statistiques, que des milliers de tonnes de foin croissant dans les terrains bas se perdent tous les ans, parce qu'il n'y a pas assez de bestiaux pour l'utiliser. L'on a cependant cherché à remédier à cette perte de richesses naturelles en augmentant l'élevage du bétail et la fabrication du beurre et du fromage dans de grandes proportions. En 1902, il y avait dans le Manitoba 146,501 chevaux, 232,343 têtes de bétail, 20,518 moutons et 95,508 cochons; ces chiffres sont beaucoup plus élevés à notre époque.

* * *

Dans les premiers jours de la colonie, l'attention des cultivateurs s'est surtout portée vers la culture du blé et des céréales; la plupart étaient célibataires. Ils ne fabriquaient de beurre et de fromage que la quantité nécessaire à la consommation locale. Cependant, à mesure que le nombre des bestiaux augmentait, ils songeaient à tirer parti de cette nouvelle source de richesse, et en 1868, la première beurrerie du Manitoba fut établie. Aujourd'hui, l'on en compte 21, et il y a en outre 33 fromageries en opération. Le gouvernement a fondé, dans la ville de Winnipeg, une école spécialement consacrée à l'enseignement de l'industrie laitière; cette école a donné des résultats merveilleux et le nombre des élèves augmente tous les ans. La plupart des gérants de beurreries et de fromageries du Manitoba sortent de l'école du gouvernement, donnée en pur cadeau par les résidents de la province.

La valeur totale de la production de l'industrie laitière durant ces dernières années se chiffre comme suit:

1894.	$ 34,000
1895.	198,000
1896.	247,000
1898.	309,154
1899.	474,558
1900.	643,990
1901.	926,314
1902.	747,603

L'on attribue la diminution de la production en 1902 aux énormes récoltes de grain des deux années précédentes, car les travailleurs que l'on pouvait se procurer suffisaient à peine à la moisson. Les pâturages sont gras et abondants, et ceci s'explique tout naturellement par le fait que la province était autrefois la patrie des bisons qui peuplaient ces vastes régions avant l'arrivée des blancs, et que ces animaux avaient l'instinct de choisir les endroits les plus propices à leur alimentation. A ces avantages primitifs les colons ont ajouté la culture du blé-d'Inde qui fournit une nourriture saine et abondante aux bestiaux pendant les mois d'hiver.

La fraîcheur des nuits qui suit invariablement les grandes chaleurs du jour est très favorable à l'industrie laitière, et les sources d'eau vive qui se trouvent partout dans la province ne sont pas l'un des moindres avantages qui contribuent à l'expansion de cette industrie et à la fortune de ceux qui s'y livrent. Enfin, le climat est le plus désirable possible, et lorsque le bétail est bien entretenu, le cultivateur est certain de retirer de grands profits du lait de ses vaches.

(A suivre)

UN CANADIEN

Ce Qu'elle Fut

BIOGRAPHIE

DE

LYDIA E. PINKHAM

Et l'historique de son Composé Végétal, qui fut mis en vente dans les pharmacies, provoquée par la "Panique de '73."

Cette femme remarquable, née Estes, naquit à Lynn, Mass., le 9 février 1819, d'une bonne et vieille famille "Quaker". Elle fit la classe un certain nombre d'années, et elle passait pour avoir l'esprit

alerte et développé. Elle aimait surtout à apprendre et avait une nature éminemment sympathique.

En 1843, elle se maria à Isaac Pinkham, constructeur et commerçant sur les propriétés, et leur ménage fut heureux et prospère. Ils eurent quatre enfants, trois garçons et une fille.

En ces temps déjà anciens, les mères de famille avaient pour habitude de faire leurs remèdes de famille elles-mêmes, composés de racines et d'herbes, vrais remèdes de la nature, et de n'avoir recours au médecin que dans les cas urgents. Grâce à la tradition et à l'expérience, bon nombre d'entre elles acquirent une grande connaissance des propriétés curatives des diverses herbes et racines.

Mme Pinkham prit un grand intérêt à l'étude des racines et des herbes, de leur caractéristique et de leur influence sur la maladie. Elle acquit la certitude que comme la nature fournit, dans les champs et les vergers, des aliments végétaux de toutes sortes, de même, si l'on se donne la peine de chercher, on trouve, dans les herbes et les racines, des remèdes spécialement destinés à guérir les diverses maladies et faiblesses corporelles. Et ce fut pour elle, un plaisir que de rechercher ces herbes et racines et d'en préparer de simples et efficaces remèdes, pour sa famille et ses amies.

Le principal de ces remèdes fut la rare combinaison des herbes et racines du meilleur choix qu'elle savait les plus aptes à guérir les maladies et faiblesses spéciales aux femmes. Et les amies et voisines de Lydia E. Pinkham surent bientôt que son composé soulageait et guérissait, ce qui lui donna une grande vogue.

Tout cela gratuitement, sans rémunération, par dévouement pur.

Mais, en 1873, Lynn subit une crise financière, trop grande, trop longue pour que la famille Pinkham pût la supporter, vu qu'elle porta surtout sur la propriété immobilière. Si bien que, quand arriva l'année du Centenaire, les Pinkham n'avaient plus de propriétés et qu'il leur fallut songer à se créer d'autres revenus.

C'est alors que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham commença à se répandre et à se faire connaître.

Les trois garçons et la fille, ainsi que leur mère, travaillèrent d'un commun accord à reconstituer leur fortune. Ils se dirent que le remède qui avait fait tant de bien à leurs amies, à leurs voisines, devait être également bon pour toutes les femmes du monde.

Les Pinkham étaient sans argent et n'avaient que peu de crédit. Leur premier laboratoire fut la cuisine, où herbes et racines mijotaient sur le poêle, et ils en arrivèrent ainsi à former une première grosse de bouteilles. Il fallait ensuite les vendre, eux qui avaient toujours donné leur si bon remède. Ils firent imprimer des brochurettes, vantant les mérites du remède aujourd'hui si connu comme Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et les trois garçons les distribuèrent dans Boston, New-York et Brooklyn.

Mais ce sont, en grande partie, les étonnantes propriétés curatives du remède qui l'annoncèrent, parce que chaque femme qui s'en était une fois servie le disait aux autres, ce qui en faisait augmenter graduellement la demande.

En 1877, grâce à ses efforts combinés, la famille avait économisé assez pour commencer la publication d'annonces dans les journaux et, dès lors, le succès de l'entreprise était assuré, si bien qu'aujourd'hui le nom de Lydia E. Pinkham et son Composé Végétal sont devenus partout familiers, et l'on emploie annuellement des tonnes et des tonnes d'herbes et de racines à sa fabrication.

Mais Lydia E. Pinkham ne vécut pas assez longtemps pour voir le grand succès de son oeuvre. Elle est allée, depuis plusieurs années, en recevoir la récompense, mais pas avant d'en avoir assuré la continuation, comme elle l'eût fait si elle eut vécu.

Durant toute sa longue et laborieuse carrière, elle fut méthodique et nota toujours avec grand soin chaque cas qui venait à sa connaissance. Le cas de toute femme malade qui lui demandait conseil — et elles étaient nombreuses — était l'objet d'une étude soigneuse et elle en notait tous les détails: symptômes, traitement et résultats, étaient enregistrés, pour qu'elle pût s'en servir au besoin, et ce sont ces records qui, avec des milliers et des milliers d'autres, sont le guide des femmes souffrantes, par tout le monde, en même temps que la preuve d'un travail gigantesque concernant le traitement des maladies des femmes, travail dont on aurait peine à trouver l'égal dans n'importe quelle bibliothèque du monde.

Avec Lydia E. Pinkham travailla sa bru, Mme Pinkham d'aujourd'hui. Celle-ci aida beaucoup la première et reçut d'elles toutes les connaissances qu'elle avait acquises au prix de tant de travail. Elle l'aidait surtout à faire l'énorme correspondance.

A la survivante, naturellement, incombait la tâche de continuer une oeuvre si bien commencée. Ce qu'elle fait depuis près de vingt-cinq ans, et rien, dans la correspondance, ne laisse deviner le moment où la première Lydia E. Pinkham lâcha la plume que dut tenir Mme Pinkham d'aujourd'hui, mère d'une nombreuse famille. Celle-ci, avec ses assistantes, dont quelques-unes sont aussi capables qu'elle, continue toujours l'oeuvre de salut et, probablement, aucun autre bureau n'a donné d'aussi sages conseils à tant de femmes, pour recouvrer la santé. Femmes qui souffrez, son motto est "toute à votre santé" et vous n'avez qu'à écrire pour avoir les conseils gratuitement.

Telle est l'histoire du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, fait de simples racines et herbes, le seul grand remède pour les maux particuliers aux femmes, comme le plus beau monument élevé à la mémoire de la noble femme dont il porte le nom.

Ouimetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, ingénieurs-Conseils. — Bureaux : Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

Le remaniement du tarif

Les conditions économiques de chaque pays changent tous les jours. Dans la vieille Europe, les changements ne se font peut-être pas aussi brusquement que dans les contrées relativement nouvelles de l'Amérique. Le Canada, dans cette occurrence, se trouve placé dans une situation exceptionnelle lui permettant de créer une législation toute spéciale.

Remarquons d'abord que la politique n'a rien à faire aux quelques remarques émises par un correspondant de l'Album Universel, absolument indifférent à tous les partis et à toutes les attaches politiques, quelles qu'elles soient. Il a toujours exercé son droit de vote, en sa qualité de citoyen et de sujet britannique, mais avant de voter aveuglément pour le parti, il a préféré choisir les meilleurs hommes et leur donner son suffrage sans aucun égard à la couleur. Donc, il n'est pas ici question de politique, mais bien de l'avancement et du progrès du Canada à tous les points de vue et surtout au sujet de l'accroissement des richesses que peut nous donner une législation pondérée.

Dans une occasion récente, M. Honoré Gervais, député de Saint-Jacques au Parlement fédéral, a développé avec une grande éloquence une théorie qui semble toute naturelle et faite exprès pour augmenter les richesses du Canada en protégeant ses industries par des lois "adéquates" adaptées aux besoins du commerce canadien. La chose est fort simple en elle-même, mais, car il y a un mais, il s'agissait d'y penser, et le député de Saint-Jacques semble être le premier qui a énoncé en public le moyen de trouver une législation effective pour régulariser le tarif douanier de manière à donner pleine et entière satisfaction à tous les intéressés.

Pour arriver à ce résultat, le système à adopter est bien simple il s'agirait de nommer une commission permanente d'enquête chargée de s'informer au moyen d'agents qualifiés des besoins du commerce et de faire rapport régulièrement aux susdits commissaires qui, eux, demanderaient au gouvernement une législation suivant les désirs des fabricants et pour le plus grand intérêt du pays. Si une telle législation était votée par le parlement, tout le monde y trouverait son compte. Dans un pays comme le Canada, où, sur une population qui n'a pas encore atteint six millions d'habitants, on trouve le moyen de prélever un tribut de 80 millions de dollars par année, il serait très facile d'affecter au moins cinq millions pour développer directement les industries latentes qui n'attendent que de la bonne volonté pour augmenter leurs opérations.

Le Canada a à son actif les bois de toutes les essences, le poisson en abondance, les peaux vertes, le minérai de toute sorte, et combien d'autres sources de richesse encore inexplorées! Les chemins de fer sillonnent aujourd'hui toutes les parties du Dominion. La plus grande ligne ferrée du monde avec son ruban d'acier s'étendant d'un océan à l'autre, le Pacifique Canadien, couvre les parties les plus riches et les plus fertiles du Canada. Il s'agit donc de peupler ce beau pays et de le bien peupler. Pour obtenir ce résultat, il faut protéger nos industries, et le gouvernement est le protecteur naturel de ses sujets. C'est donc à lui qu'incombe le devoir de s'informer des nécessités de ses administrés.

Le moyen suggéré par M. Honoré Gervais est pratique et facile d'exécution. Tout en donnant de l'emploi à des hommes d'éducation et d'expérience, capables d'interviewer les manufacturiers et de rédiger des rapports correctement, le gouvernement se renseignerait d'une manière efficace, et les projets de loi seraient faciles à élaborer.

Les clubs ont ouvert leurs portes à leurs sociétaires. Les longues soirées d'hiver ont jeté leur ennui sur les promeneurs des boulevards. Grâce à la diffusion de la lecture au moyen de la presse quotidienne et hebdomadaire, l'ouvrier canadien a pris le goût de la lecture, et continuellement il cherche à s'instruire. Or, l'un des meilleurs moyens à sa disposition est la langue parlée avec éloquence et bon sens, et on doit applaudir à toute idée, d'où qu'elle vienne, qui tend à répandre l'éducation dans le peuple. M. Honoré Gervais a eu une heureuse inspiration en inaugurant au Club Letellier cette série de conférences, et il serait à désirer que cet exemple fut suivi par tous ceux qui s'occupent de la chose publique. On n'y perdra rien, et tout le monde y gagnera quelque chose.

Journal de la Jeunesse — Sommaire de la 1766e livraison, 6 octobre 1906. Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu — L'électricité à la maison, par Daniel Bellet — Les catacombes de Rome, par L. Viator — Le Forban noir, par Pierre Maël — Les secrets de la prestidigitation, par St-J. de l'Escap. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union Postale: Un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

L'AGENCE BAUDU

NOUVELLE

Nous étions entre amis à la fin du repas à deviser sur les professions bizarres, sujet pas nouveau mais toujours pittoresque par l'incessante diversité de l'esprit humain, ingénieux dans la lutte contre l'âpre destinée.

Nous avions été fort amusés en entendant l'un de nous, substitut de province, raconter l'ahurissement qu'il avait eu, un jour, devant la tranquille assurance d'un prévenu qui se targuait, non sans fierté, d'une profession sociale inédite: "Esbrouffeur de Grinches". Le bonhomme affirmait exercer le plus loyalement du monde un petit commerce qui consistait à s'aboucher avec les vieilles dames seules, puis, moyennant un modique abonnement, à garnir leur vestibule d'une garde-robe masculine qu'il renouvelait régulièrement, de sorte que les gens qui pouvaient être malintentionnés, reculaient, en supposant la présence inattendue de visiteurs du sexe fort.

Grâce à cet innocent subterfuge, les vieilles dames reposaient en paix "Les Grinches" (cambrioleurs) étaient esbrouffés (mis dedans).

A ce moment quelqu'un répliqua:

—Ne croyez pas que la bizarrerie des métiers n'existe que dans la basse pègre, et chez les coutumiers de la misère; il y a quelquefois dans les milieux qui paraissent les plus normaux, les plus en harmonie avec le petit train-train de la vie courante, des situations singulières, dont peu de gens connaissent le déroutant secret.

Des dames s'exclamaient, curieuses:

—Un exemple! un exemple!

Celui qui avait parlé ainsi, s'exécuta.

—Mais oui,, mesdames, la vie est loin d'être simple pour tout le monde. Certains qui n'ont pas trouvé une situation toute mijotée, dès leur naissance, par des papas prévoyants, ne s'en tireraient pas sans une ingéniosité qui est souvent originale. témoin l'histoire d'un vieil ami à moi, Alcide Baudu, qui gagna dans la littérature une petite fortune, à défaut de gloire.

Il est vrai que sa façon d'opérer n'était pas banale.

Ecoutez plutôt:

Alcide Baudu, ayant passé dix ans de sa vie à essayer en vain de caser une littérature qui n'était ni meilleure ni pire que celle de ses contemporains, mais avait l'incontestable désavantage de moisir obstinément dans les cartons des rédactions, s'avisa — un beau jour qu'il était sur le chemin de la ruine totale et définitive — qu'il y avait un sujet inépuisable sur lequel sa copie avait plus de chance de se placer.

Alcide Baudu fit, en effet, cette réflexion — que lui suggéra la plus simple statistique — qu'il mourait chaque mois un nombre appréciable de gens célèbres ou réputés tels. Pourquoi ne pas préparer pour chacun d'eux, patiemment et d'avance, un article nécrologique? Avec un peu de flair, de la méthode, et quelques recherches judicieuses, on arriverait à fournir, sur eux, aussitôt défunts, les notices les mieux documentées. Quel service à rendre aux journaux!

En quête des maladies en cours, des morts prochaines, Baudu hâtait sa besogne suivant les besoins, et arrivait à donner, dès la première heure, dans les rédactions, des notes précises bourrées de souvenirs. Le mort venait à peine de rendre son âme à Dieu que l'article de Baudu était sous presse.

Il commença à se faire ainsi, dans cette spécialité, quelques bénéfices qui lui permirent de travailler désormais en grand.

Alors ce fut redoutable.

L'agence Baudu fonctionnait méthodiquement; répertoire unique d'informations précises sur quiconque possédait quelque notoriété, elle pouvait, au jour venu, avoir pour les journaux une extrême valeur, dont l'agence, le plus honnêtement du monde, faisait de l'argent.

D'innombrables fiches se cataloguaient sur chacun, attendant le moment propice.

Bientôt, pour gagner du temps, les articles furent envoyés et composés d'avance à l'imprimerie, avant même le dénouement fatal.

Chaque agonie, chaque grave maladie même, devenait pour Baudu l'occasion d'un bénéfice probable. Vite le dossier de l'éminent malade était sorti, les notes qu'on avait sur lui judicieusement réparties suivant les journaux et, le lendemain de la mort, à la première heure, la presse clamait la renommée du défunt, se répandant sur lui en mille anecdotes.

Dans les journaux, on ne tarda pas à apprécier "l'Agence Baudu", qu'on savait loyale et sérieusement organisée; Alcide s'était adjoint des collaborateurs, qui eux-mêmes n'étaient pas sans talent littéraire. Ce lui fut précieux. Il pouvait ainsi préparer sur les gens célèbres dont il sentait la fin prochaine des articles soignés qui, flanqués d'une signature mystérieuse, intriguaient les lecteurs.

Les intéressés craignaient Baudu, cet homme puissant qui pouvait faire ou défaire les renommées.

Il était à ménager: on le flatta, on l'attira, on fit même plus, on le soudoya. Des grands hommes, soucieux de leur mémoire, tinrent à connaître les pièces et dossiers préparés sur eux.

Alcide eut alors une idée de génie: il allait trouver les plus orgueilleux parmi les grands du jour, et, avec mille réticences, mille politesses, les amenait sur le sujet délicat, qui était sa spécialité. Dix fois sur douze, il obtenait alors ce résultat admirable pour eux, et économique pour lui que ces hommes célèbres lui demandassent — sous le sceau du secret, bien entendu — de faire eux-mêmes par avance leur chronique nécrologique.

Tout le monde y gagnait ainsi et Baudu eut des heures prospères. Il prenait d'ailleurs très à coeur sa besogne, et devint bientôt une véritable encyclopédie.

Un jour, hélas! son tour arriva. Devenu un peu orgueilleux à vivre de l'orgueil des autres, il lui vint cette idée de mettre son système en pratique pour lui-même, et sentant sa dernière heure approcher, il rédigea soigneusement, de sa main, pour chacun des journaux, une petite notice biographique sur la perte que la littérature faisait en la personne d'Alcide Baudu.

A l'heure même où il rendait à Dieu son âme ingénieuse, la poste apportait à tous les grands quotidiens la chronique nécrologique intelligemment préparée suivant les genres et semée d'anecdotes. Mais — voilà bien l'ingratitude humaine — cette fois les journaux n'insérèrent pas.

SERGE FEGOR.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 6 octobre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire: Henri Welschinger, Le centenaire d'Iéna. William Jennings Bryan, candidat à la présidence des Etats-Unis. L'individualisme et le socialisme (traduit par la princesse F. de Faucigny-Lucinge). Félix Klein, La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, VII. R. de Saint-Cheron, Roman: La jeune fille de la mer, fin. Théodore Botrel, Poésie. Ch. Levif, Les idées au théâtre. Robert et Georges Vallery-Radot, Nouvelle: L'enfant jaloux. Jules Bertaut, Les livres. Les faits de la semaine. Les miettes de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Un académicien au XVIIIe siècle, par Frédéric Masson, de l'Académie française. Le salut sur le rail, par Emile Faguet, de l'Académie française.

SOUMISSIONS POUR CONDENSATEURS

Des soumissions adressées au soussigné et portant sur l'enveloppe le mots: "Soumission pour condensateurs", seront reçues au Département de la Marine et des Pêcheries, Ottawa, jusqu'au 18 octobre à midi, pour la livraison d'une machine à condenser devant servir pour une drague élévatrice.

Des explications et des informations détaillées peuvent être données par le Directeur des travaux de marine, à Sorel, ou au Département ici.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque pour la somme de $1,500, à l'ordre du Ministre de la Marine et des Pêcheries. Ce chèque sera confisqué si le fournisseur dont la soumission est acceptée refuse de passer le contrat pour la livraison de la machine, ou n'accomplit pas intégralement le contrat. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera retourné.

Cet avis ne devra être reproduit sur aucun autre journal sans l'autorisation du Député-Ministre de la Marine et des Pêcheries.

F. GOURDEAU,
Député-Ministre de la Marine
et des Pêcheries.

Département de la Marine et des Pêcheries.
Ottawa, Canada, 2 octobre 1906.

PÈRE KOENIG'S TONIQUE NERVEUX

8 Deux dans une seule famille

BOBCAYGEON, Can.

Il y a à peu près deux ans, un de mes enfants eut des attaques d'évanouissement et notre curé me conseilla de faire usage des toniques du Père Koenig pour les nerfs. Une demi bouteille a suffit pour guérir mon petit malade. Quelque temps après un autre de mes enfants fut pris du même mal et lui aussi a été guéri par les Toniques. MME J. THIBAUDEAU.

Mme M. Murphy, de Montréal, Can., écrit qu'elle souffrait de dyspepsie nerveuse depuis huit ans, qui lui causait des palpitations de cœur, des étourdissements, et qui s'accrurent beaucoup durant les cinq dernières années. Plusieurs médecins furent consultés et beaucoup de remèdes employés sans aucun succès, jusqu'à ce que le Tonique du Père Koenig pour les nerfs vint lui procurer le soulagement désiré. Pas le moindre symptôme du mal depuis trois mois.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto, par Lyman Bros & Co.

Pour Bien Laver sans Frotter

EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS. 5 cts

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Monreal, ou à W. Brunet et Cie, Quebec.

NE COUPEZ PAS VOS CORS

C'est un procédé dangereux

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A·J·LAURENCE PHAR. MONTREAL.

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprès et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

DE-CI, DE-LA

Le climat et la santé

Pour les malades, pour les tuberculeux en particulier, l'étude des climats a pris une importance capitale. Tel climat, qui peut convenir à tel sujet, peut être tout à fait défavorable à tout autre. Le caractère d'un climat ne dépend pas seulement des moyennes thermométriques, hygrométriques, de la direction et de l'intensité des vents, etc.; il est soumis aussi à un élément essentiel, beaucoup trop négligé jadis à la durée de l' "ensoleillement". La lumière est toute puissante sur nos organismes, elle est microbicide d'abord, mais elle influence considérablement les mutations internes, les oxydations cellulaires, et, par contre coup, tout le système nerveux. Nous connaissons encore assez mal toutes les radiations qui coexistent avec les radiations solaires. Mais, ce qui est certain, c'est que le rayonnement du soleil est un excitant tonique pour l'homme. Les jours de nébulosité, tous les nerveux sont déprimés. Nous nous sommes déjà arrêtés souvent sur les conséquences de l'absence des radiations lumineuses. On a même imaginé, comme on sait, dans un but thérapeutique, les bains de lumière. Ces jours derniers, M. A. Hasselbach montrait encore les résultats importants que produit sur l'homme la photothérapie. Excitation générale du système nerveux, augmentation de la capacité de travail, abaissement de la pression artérielle, dérivation cutanée, allègement de la circulation pulmonaire, etc.

L'ensoleillement d'un pays doit jouer un grand rôle dans le choix d'une station médicale. C'est si exact que, dans les régions montagneuses, que le soleil n'éclaire pas toujours, on voit les villages se grouper uniquement sur les points qui sont le plus longtemps baignés par la lumière. Les météorologistes ont l'habitude d'enregistrer, dans leurs tableaux d'observation, la nébulosité du ciel. La notation est insuffisante, quelquefois incorrecte, elle se fait à l'estime; puis elle ne tient guère compte de la durée de l'obscurcissement. En France, quelques-uns de nos observatoires officiels et l'observatoire de Juvisy, enregistrent l'ensoleillement et sa durée, à l'aide de l'héliographe photographique de Jordan. Ce sont là des exceptions; et pourtant rien n'est plus utile pour définir réellement le climat.

❖

Les nègres blanchis

On sait toute la force du vieux préjugé qui existe en Amérique, mettant une barrière presque infranchissable entre le nègre et le blanc. Aussi un moyen, quel qu'il soit, qui pourrait "blanchir" un nègre serait-il le bienvenu. Malheureusement l'inventeur n'est pas encore apparu, et, cependant, il s'est produit un fait bizarre et amusant à ce propos.

Il y avait à Macon, Missouri, une prison, qui était fort recherchée; tous les nègres du pays et des alentours s'ingéniaient à commettre méfaits sur méfaits pour être condamnés à un séjour dans ce lieu enchanteur à leur point de vue; car, au bout d'un certain temps, ils sortaient de la prison "blanchis" non seulement au moral, puisqu'ils avaient expié leur faute, mais "blanchis" au physique. On attribue cela à une humidité tout à fait particulière de cette vieille prison; le fait certain est, que sur les noirs, elle agit comme un décolorant énergique.

Pour arrêter cette augmentation d'insoumis et de filouterie, on a décidé que la prison serait désaffectée, ce qui a amené une baisse considérable du brigandage.

Que n'avons-nous, nous, une prison qui noircit; cela aurait peut-être un effet salutaire sur les "aspirants" modernes?

❖

Karr partout

On a élevé ces jours derniers un buste à Alphonse Karr sur cette Côte d'Azur qu'il a tant aimée.

C'est le moment où jamais de rappeler une anecdote sur l'auteur de "Sous les Tilleuls".

Alphonse Karr avait parié d'échapper aux recherches d'une douzaine de Parisiens qui, à travers champs, se mirent à ses trousses. Au bord d'une petite rivière qu'il avait traversée, on trouva une page détachée de son calepin "Karr nage". Plus loin, sur un mur, cette inscription: "Karr avance et raille". Une fille d'auberge, un peu plus loin, remit aux poursuivants une feuille de papier "Karr aime". Elle montra une bouteille brisée à côté de laquelle il avait laissé sa carte avec ce mot "Karr casse". Le soir, dans une salle à manger d'un hôtel on trouva, écrit sur le mur: "Karr dîna là". Le lendemain, quand on lui remit le prix du pari qu'il avait gagné, il dit gravement: "Karr touche".

On s'amuse follement de cette équipée.

L'instruction en Chine

Le règlement de l'instruction, dont la revision avait été confiée le 29 juin 1903 à Tchang Tchi Toung et aux deux chanceliers de l'Université de Pékin, vient d'être mis à jour, et forme cinq volumes dont on ne saurait faire l'analyse, mais dont quelques détails intéresseront nos lecteurs.

L'instruction du Chinois, commencée à l'école primaire à l'âge de sept ans, dure vingt-six années; soit cinq ans à l'école primaire simple, quatre à l'école primaire supérieure, cinq à l'école moyenne, trois à l'école supérieure, quatre à l'Université et cinq au collège des hautes études. Le Chinois lettré, qui a assidûment suivi toutes ses classes, termine donc ses études à l'âge de trente-trois ans.

L'école primaire est gratuite et non obligatoire. Les autres écoles sont également facultatives. Les frais généraux sont à la charge des autorités, les élèves ne payent de rétribution qu'à partir de l'école moyenne.

L'étude des langues étrangères ne commence que dans l'école moyenne, quand l'élève entre dans sa seizième année. Il apprend obligatoirement l'anglais et le japonais, et facultativement le français, l'allemand et le russe.

Dans toutes les écoles, l'instruction est confucianiste, et la fidélité envers l'empereur et la dynastie fait partie du programme à enseigner aux jeunes Chinois.

Le règlement traite aussi des écoles enfantines et crèches qui seront ouvertes à côté des orphelinats et des refuges de veuves. C'est là que l'on formera spécialement les nourrices et les gouvernantes.

Le règlement se tait sur les écoles de filles, ou plutôt il dit que les moeurs chinoises ne permettent pas pour le moment d'ouvrir des écoles de filles.

❖

Les fantaisies de notre langue

La langue française est le plus harmonieux des langages. Pourtant elle a ses fantaisies, déconcertantes pour les étrangers, ainsi que le prouvent les quelques phrases fort amusantes que voici:

Nous portions nos portions.
Les poules du couvent couvent.
Mes fils ont cassé mes fils.
Il est de l'est.
Je vis ces vis.
Cet homme est fier, peut-on s'y fier?
Nous éditions de belles éditions.
Nous relations ces relations intéressantes.
Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.
Nous inspections les inspections elles-mêmes.
Nous exceptions ces exceptions.
Je suis content qu'ils content cette histoire.
Il convient qu'ils convient leurs amis.
Ils ont un caractère violent; ils violent leurs promesses.
Ces dames se parent de fleurs pour leur parent.
Ils expédient leurs lettres, c'est un bon expédient.
Nos intentions sont que nous intentions ce procès.
Ils négligent leurs devoirs, je suis moins négligent.
Nous objections beaucoup de choses contre vos objections.
Ils résident à Paris chez le résident d'une cour étrangère.
Ces cuisiniers excellent à faire ce plat excellent.
Les poissons affluent à un affluent de la rivière, etc., etc.

◆

Les fruits explosibles

Dans sa fécondité inventive, la nature a donné à quelques végétaux de produire des fruits explosibles. Comme elle ne fait rien en vain, le but poursuivi, on l'a deviné, est de projeter au loin les graines contenues par les inoffensifs "shrapnels". L'arbre le plus connu de ce genre est le Hura crepitans de la famille des euphorbiacées. Lorsque ce fruit, une sorte de noix, est mûr, il explose avec un grand bruit et de chacun de ses seize compartiments, les graines sont projetées au loin. Si les fruits sont cueillis avant leur maturité, il arrive parfois qu'ils éclatent au bout de plusieurs mois.

Cette dernière particularité donne lieu à de joyeuses mystifications, dans l'Amérique du Sud, où pousse cet arbre. La plus habituelle consiste à dissimuler quelques noix dans la chambre d'un ami. De violentes détonations le réveilleront bientôt à l'improviste, lui faisant croire à un attentat anarchiste.

PLUS DE RHUMATISME AVEC LE MASSEUR SANTE SNYDER

Pourquoi souffrir lorsqu'il est facile de se guérir?

9,000 à 15,000 vibrations à la minute

Ce vibrateur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleurs aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents etc,

Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.

Achetez le Masseur Santé Snyder
Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, $3.00 C.O.D. Un escompte liberal sera accordé au commerce.

DEMANDEZ NOS LIVRETS, ils vous diront le comment et le pourquoi

DEPOT-GENERAL
55 rue St-François-Xavier
MONTREAL, Qué.

SIMEON MONDOU, GERANT
Boite P. 756

Heures de Bureau; 10 heures A.M. à 4 heures P.M.

MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

POUR LES TEMPS FROIDS

Chaufferettes au pétrole donnent beaucoup ou peu de chaleur instantanément, SANS ODEUR, NI FUMÉE. AUCUN DANGER D'EXPLOSION ..... Prix $4.00

Chaufferettes à Gaz ..... Prix depuis $4.00

Sas à cendre. Aucune poussière et épargne tout le charbon ..... Prix 75c et $1.00

Chaudières à charbon, Pelles à feu, Dessous en zinc pour fournaises, Brosses à fournaises, Grattoirs, etc., au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER, 52 Boulevard St-Laurent,
A 2 portes de la rue Craig.

Un coup de... chapeau

NOUVELLE

—En voiture, en voiture!...

—Vite, Magdeleine, vite...

Un nuage rose s'engouffre dans le compartiment, la portière se ferme, le train est déjà en marche.

—Bonjour, grand'maman; j'ai cru que nous n'arriverions pas... Ouf!...

Un petit cri aigu, auquel répondent deux mots inachevés.

—Mon chap!...

Mue comme par un ressort, la jeune fille est debout.

—Oh! monsieur, qu'ai-je fait!...

—Mais, ce n'est absolument rien, mademoiselle.

La grand'maman intervient:

—Quelle étourderie, ma chère enfant, c'est inexcusable... Monsieur, je suis vraiment désolée...

—Je vous assure, madame, que la chose n'en vaut pas la peine... Je suis seul coupable, les coussins de voitures n'étant pas faits pour servir de refuge aux chapeaux.

Magdeleine, qui s'est d'abord assise, fort confuse, retient à grand'peine l'éclat de rire qu'un regard sévère de Mme Dormont arrête au passage.

Jacques de Courbes essaye, tout en parlant, de redresser son chapeau qui a pris la triste allure d'un claque sans ressort.

—Si vous voulez permettre, monsieur, dit en tendant la main Mme Dormont.

—Madame, je ne souffrirai pas... Ne songez plus, je vous prie, à un incident qui a tout simplement mis une note gaie à la monotonie d'un petit voyage.

—Mais, monsieur, vous n'avez plus de chapeau; comment allez-vous faire?...

—Je vous demande pardon, madame, le voici, et... je le mettrai sur ma tête.

Cette fois, Magdeleine ne peut retenir l'éclat de rire qui creuse dans chacune de ses joues une adorable fossette.

—Magdeleine!...

—Grand'maman, je suis désolée, je vous assure... seulement...

Le rire reprend de plus belle, et la contagion gagne Mme Dormont et Jacques.

—Monsieur, excusez cette petite folle, reprend Mme Dormont.

—Mais, grand'maman, vous riez aussi... c'est si drôle...

Le train stoppe. Mme Dormont met vivement la tête à la portière.

—Nous ne sommes pas à Maisons?

—Non, madame, nous sommes à Sartrouville; je descends aussi à Maisons-Laffite.

La conversation continue sur le pays... quelques banalités mondaines. Le train s'arrête, Jacques offre la main à Mme Dormont et à Magdeleine, prend congé et pénètre dans la gare, pendant que ces dames gagnent la sortie pour monter dans une charrette anglaise.

. . . . . .

Huit jours plus tard, dans une des belles propriétés de Maisons-Laffite, la portière du petit salon où la jeune Mme Louise de Gagny arrangeait des fleurs se souleva, pour livrer passage à un charmant officier de chasseurs qu'annonçait le valet de chambre.

—Toi, Jacques!...

—Oui, petite cousine.

—Comme c'est gentil, j'avais grande hâte de te voir.

—Eh bien, me voici.

—Tu as reçu le mot de Paul? Tu dînes avec nous.

—Je n'ai rien reçu du tout, mais je dîne, si tu me veux.

La jeune femme avait abandonné ses fleurs et pris un fauteuil en indiquant, devant elle, un siège à Jacques de Courbes.

—Assieds-toi vite et conte-moi où en est le mariage.

—Quel mariage?

—Mais le tien...

—Je ne comprends pas... Ah! celui de tante Pauline?

—Sans doute... La présentation est faite... Comment est la jeune fille?... Te plaît-elle?... Est-elle blonde?... La famille...

—Ma petite Louise, procédons par ordre, veux-tu?... D'abord, je ne me marie pas.

—Ce n'est pas possible!...

—C'est tout ce qu'il y a de plus vrai; cela, grâce à mon chapeau... qu'il en soit béni!...

—Que me contes-tu là?...

—Une histoire, une véritable histoire que je vais te narrer, car je t'avouerai que c'est un peu pour cela que je viens aujourd'hui... Voici: Tu sais qu'il y a environ un mois, je recevais un mot de chère tante Pauline, me disant qu'elle m'attendait à dîner avec Mme de Blainville et comptait sur moi pour les accompagner toutes deux à l'Opéra. Ma tante ajoutait un "post-scriptum" m'adjoignant d'endosser l'uniforme. Connaissant son amour du galon (c'est une de ses rare faiblesses), cela ne me surprend qu'à moitié. Je trouve tante Pauline délicieuse comme toujours, avec un je ne sais quoi de mystérieux qui donnait à sa physionomie si spirituelle et si noble quelque chose de tout particulier. Pendant le dîner, à deux ou trois reprises, le nom de Girodeau est jeté au hasard. Mme de Blainville appuie sur la valeur de Mlle Georgine; au dessert, je savais que Mlle Girodeau possède un million de dot, des espérances... et des qualités sans nombre. Nous nous rendons à l'Opéra; on donnait les "Maîtres Chanteurs". A la moitié du premier acte, un mouvement se fait en face de nous, une porte s'ouvrait et trois personnes entraient, que je n'aurais pas remarquées sans une exclamation étouffée de Mme de Blainville: "—Tiens! les Girodeau!..." Ces dames saluent, les nouveaux arrivés répondent, et mon oreille très subtile perçoit deux mots à peine murmurés par ma tante: "Trop de rouge!" A l'entr'acte, nous allons au foyer et... par hasard, nous nous trouvons au second tour en face des Girodeau. Salut, présentation. Madame, trop brune mais bon teint, moustachue, rouge, opulente; exposition complète de diamants superbes, robe de velours. Un père Girodeau court, rebondi, bedonnant, réjoui, encadrant ses mots par un gros rire bon enfant... Mademoiselle, un diminutif de Madame, avec toutes ses espérances enserrées dans une toilette rouge faite chez le bon faiseur. On parle musique: Mlle Georgine n'aime pas les "Maîtres Chanteurs". Elle trouve cette musique "plate" et exprime ses opinions d'un ton bref et d'une voix un peu trop sonore pour de pareilles énormités. On se sépare en se donnant rendez-vous pour l'entr'acte suivant dans la loge Girodeau. J'avais, depuis longtemps, compris, et je cherchais, mais en vain, si ma cervelle n'enfantait pas une échappatoire pour fuir! Nous retrouvâmes les Girodeau plus aimables encore. On nous bombarde d'une invitation "sans façon", en famille, dans la "petite propriété de Mantes"...

—Un château superbe, je crois.

—Il paraît. Ces dames acceptent et me mettent dans l'impossibilité de refuser. Mme de Blainville échange quelques mots à voix basse avec Mme Girodeau qui fait les yeux blancs; nous nous séparons!... Ma tante me déclare, en me quittant, qu'elle m'attend le lendemain à déjeuner. Je m'y rends. Nous causons de mille choses, puis, lorsque nous sommes tous deux dans son salon, devant une tasse de moka:

"—Enfin, mon Jacques, il faudrait pourtant penser à te marier... Tu as vingt-cinq ans...

"J'étais sur mes gardes.

"—Vingt-cinq ans et huit mois, ma petite tante, ce qui veut dire que j'ai bien le temps.

"—Mais non, mais non, il faut se marier jeune, se faire une famille, un intérieur, surtout dans ta carrière...

"—Ma tante, je vous assure que je n'ai nullement besoin de tant de choses; je vous ai, cela me suffit. N'êtes-vous pas pour moi la meilleure des mères!...

"Je sens le coeur de tante Pauline se dilater, ses jolis yeux brillent, mais elle se reprend vite:

"—Voyons, Jacques, sois sérieux, mon enfant. Certainement que, par le coeur, je suis bien ta mère; c'est pour cela que je voudrais être tranquille sur ton avenir. Je puis disparaître...

"Je prends tante Pauline dans mes bras, je l'embrasse tendrement, me sentant moi-même fort remué.

"—Taisez-vous, taisez-vous.

"Elle me repousse doucement, gardant une de mes mains dans les siennes.

"—Il faut te marier, faire un mariage sérieux.

"Je me mets à rire.

"—Un mariage... raisonnable, n'est-ce pas... riche... solide... tenez, un mariage... Girodeau, par exemple?...

"Tante Pauline devient toute rouge.

"—Qui t'a parlé de cela?...

"—Mais, personne et tout le monde, vous, Mme de Blainville, M., Mme et Mlle Girodeau.

"—Alors, tu t'en es douté?... Eh bien! que penses-tu?

"—Moi, rien.

"—Mlle Girodeau ne t'a pas plu?

"—Si, beaucoup... pour ce que j'en veux faire.

"—Tu as peut-être trouvé sa toilette trop voyante; cela a été mon impression. Mais, mon enfant, pour un acte important et sérieux comme le mariage, que sont les choses extérieures?... Du reste, cette jeune fille n'est pas mal, ses yeux sont beaux, c'est une brune...

"—Voilà, précisément, j'aime les blondes.

"—Jacques, ne plaisante pas!

"—Mais, Ma tante, je n'ai jamais été plus sérieux; je vous affirme que j'aime les femmes blondes, les yeux bleus, les tailles élégantes et fines, tenez, comme la vôtre.

"—Mon enfant, tu me peines; je t'en prie, écoute-moi et réfléchis. Mme de Blainville m'affirme que Mlle Girodeau possède de véritables qualités nécessaires à une mère de famille. Puis elle est bonne musicienne... peint un peu, a ses brevets et... un million de dot n'est pas à dédaigner. C'est une fille unique, le père possède en biens solides une fortune princière... Tu plais beaucoup.

"—Quelle chance! Comme cela, à première vue!

"—Jacques!

"—Ma petite tante, c'est fort beau, mais vous m'avez élevé en me donnant des goûts modestes. Si je me marie, je veux, avant tout, une femme qui me plaise. Eh bien, Mlle Girodeau...

"—Mon enfant, on ne peut juger une femme en la voyant quelques instants.

"—Alors, on juge plus promptement un homme, puisque vous m'affirmez que j'ai plu.

"Ma tante hausse les épaules; puis, après quelques instants

"—Écoute-moi: j'avoue qu'hier, Mlle Girodeau n'était pas à son avantage; mais, promets-moi de te rendre à l'invitation qui nous a été faite et, ce jour-là, d'étudier la jeune fille sans parti-pris.

"J'ai quitté tante Pauline en lui faisant cette promesse. Jeudi dernier, je me rendais donc à Mantes; j'étais seul dans mon compartiment avec une dame âgée, fort bien, ma foi, réfléchissant sérieusement à la destinée et me demandant si la mienne n'allait pas me conduire à devenir l'époux de Mlle Girodeau. J'entrevoyais mélancoliquement le duvet menaçant qui ombrage sa lèvre devenu aussi vigoureux que les moustaches maternelles, lorsqu'à un arrêt, ma voisine s'agite, appelle; un tourbillon se précipite dans le compartiment, une voix jeune, gaie, admirablement timbrée, prononce quelques mots... puis un petit cri; je tends la main pour sauver mon chapeau posé imprudemment à mon côté et sur lequel la jolie invasion venait de se laisser choir... Ma petite Louise, la plus jolie porcelaine de Saxe que l'on puisse rêver Deux yeux bleus, des cheveux adorables, un teint merveilleux, une exquise silhouette; le tout vêtu de rose avec une simplicité charmante et un rire!... un rire creusant deux fossettes à y loger l'amour. Ces dames descendent à Maisons; je descends aussi...

—Et tu n'es pas venu...

—Jamais je n'aurais consenti à me montrer à ma jolie compagne de voyage avec mon chapeau. J'envoie un télégramme aux Girodeau en expliquant mon absence par un accident imprévu. Le lendemain matin, je suis allé tranquilliser tante Pauline qui n'a rien voulu entendre et que j'ai quittée fâchée... Maintenant, je viens te demander si, par hasard, tu ne connaîtrais pas dans le pays mon joli Saxe rose.

Louise riait aux larmes.

—Tante Pauline a raison, tu n'es pas sérieux. Comment veux-tu que je connaisse des dames qui descendent à Maisons-Laffite?

—J'ai cru comprendre qu'elles habitent une propriété.

—Mais je ne connais pas tout le monde. Et puis qui sait si ton rêve n'est pas bien loin de la réalité.

—Ça, je te le jure. Une ravissante blonde vêtue de rose.

—Voici mon mari, conte-lui ton histoire... A tout à l'heure.

. . . . . .

Quelques instants avant le dîner, Mme de Gagny mère, Louise, son mari et Jacques causaient dans le jardin d'hiver, lorsqu'une voix venant du jardin se fit entendre.

—Es-tu là, Louise?

Jacques prêta l'oreille, Mme de Gagny s'était vivement levée pour aller au-devant des visiteuses qu'elle introduisit.

—Mon cousin, Jacques de Courbes, présente-t-elle.

Mme Dormont, accompagnée de Magdeleine, tendait sa main au jeune homme qui, un peu troublé, s'inclinait profondément devant les deux dames.

—C'est, monsieur, une fort agréable surprise, dit la grand'maman, que de vous retrouver chez mes vieux amis, car j'ai vu naître Paul.

—Et jugez quelle a été la mienne, ajouta en riant Louise, en reconnaissant dans Jacques le héros de l'histoire de Magdeleine.

Deux mois après, on lisait dans les grands journaux parisiens:

"On annonce le mariage du lieutenant de chasseurs Jacques de Courbes avec Mlle Magdeleine Dormont, la charmante fille du notaire".

Parmi les merveilles de la corbeille se trouvait un minuscule chapeau d'or cabossé; Magdeleine déclare que c'est un fétiche duquel elle ne se séparera jamais.

Tante Pauline adore sa nièce.

JEAN de RIP.

NE RUINERA PAS

Le **BAUME RHUMAL** doit ses succès à une parfaite compréhension au mal qu'il doit guérir. Ses propriétés balsamiques, adoucissantes et antiseptiques combinées en font le meilleur remède pour tous ceux qui toussent. Plus tôt il est pris, plus rapide et plus parfaite est la guérison.

UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures. Les Essences Culinaires de JONAS doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences de JONAS.

Henry Jones & Cie, 389 et 391 Rue Saint-Paul

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beaupré
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.)
LE DIMANCHE—*6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.20 p.m.
LE DIMANCHE — 6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.39 à 11.39 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Ste-Anne de Beaupré pour Québec
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à
J. A. EVERELL Surintendant

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Si

vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer .. ..

N'oubliez pas de l'envoyer à

A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

CONTE DE FÉE

La Chatte Blanche

(Suite)

"Une nuit qu'elle s'était un peu assoupie, elle vit, en se réveillant, une petite vieille, laide et décrépite, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle était surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue, lorsqu'elle lui dit: "Nous trouvons Ta Majes-"té bien importune de vouloir avec tant "d'opiniâtreté manger de nos fruits; mais, "puisqu'il y va de ta précieuse vie, mes "soeurs et moi consentons à t'en donner "tant que tu pourras en emporter, tant "que tu resteras ici, pourvu que tu nous "fasses un don. — Ah! ma bonne mère, s'é-"cria la reine, parlez, je vous donne mes "royaumes, mon coeur, mon âme, pourvu "que j'aie des fruits; je ne saurais les "acheter trop cher. — Nous voulons, dit-"elle, que Ta Majesté nous donne la fille "que tu portes dans ton sein. Dès qu'elle "sera née, nous la viendrons quérir; elle "sera nourrie parmi nous; il n'y a point "de vertus, de beautés, de sciences, dont "nous ne la douions; en un mot, ce sera "notre enfant, nous la rendrons heureuse; "mais observe que Ta Majesté ne la re-"verra plus qu'elle ne soit mariée. Si la "proposition t'agrée, je vais tout à l'heure "te guérir et te mener dans nos vergers; "malgré la nuit, tu verras assez clair pour "choisir ce que tu voudras. Si ce que je te "dis ne te plaît pas, bonsoir, madame la "reine, je vais dormir. — Quelque rude que "soit la loi que vous m'imposez, répondit "la reine, je l'accepte plutôt que de mou-"rir; car il est certain que je n'ai pas un "jour à vivre: ainsi je perdrais mon en-"fant en me perdant. Guérissez-moi, sa-"vante fée, continua-t-elle, et ne me lais-"sez pas un moment sans jouir du privi-"lège que vous venez de m'accorder".

"La fée la toucha avec une petite baguette d'or, en disant: "Que Ta Majesté soit quitte de tous les maux qui la retien-nent dans ce lit". Il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtait une robe fort pesante et fort dure, dont elle se sentait comme accablée, et qu'il y avait des endroits où elle tenait davantage. C'était apparemment ceux où le mal était le plus grand. Elle fit appeler toutes ses dames, et leur dit avec un visage gai qu'elle se portait à merveille, qu'elle allait se lever et qu'enfin ces portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie lui seraient ouvertes pour manger de beaux fruits et pour en emporter tant qu'il lui plairait.

"Il n'y eut aucune de ces dames qui ne crût la reine en délire, et que dans le moment elle rêvait à ces fruits qu'elle avait tant souhaités; de sorte qu'au lieu de lui répondre elles se prirent à pleurer, et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle était. Ce retardement désespérait la reine; elle demandait promptement ses habits, on les lui refusait; elle se mettait en colère et devenait fort rouge. L'on disait que c'était l'effet de sa fièvre; cependant les médecins étant entrés, après lui avoir touché le pouls et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent nier qu'elle ne fût dans une parfaite santé. Ses femmes, qui virent la faute que le zèle leur avait fait commettre, tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacun lui demanda pardon, tout fut apaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée, qui l'avait toujours attendue.

"Elle entra dans le palais, où rien ne pouvait être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde; vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine Chatte Blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes. Deux autres fées, un peu moins vieilles que celle qui conduisait ma mère, la reçurent à la porte et lui firent un accueil très favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin, et vers les espaliers où elle trouverait les meilleurs fruits. "Ils sont tous également "bons", lui dirent-elles; "et, si ce n'était "que tu veux avoir le plaisir de les cueillir "toi-même, nous n'aurions qu'à les appe-"ler pour les faire venir ici. — Je vous "supplie, mesdames", dit la reine, "que "j'aie la satisfaction de voir une chose si "extraordinaire". La plus vieille mit ses doigts dans sa bouche, et siffla trois fois; puis elle cria: "Abricots, pêches, pavies, brugnons, cerises, prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pommes, oranges, citrons, groseilles, fraises, framboises, accourez à ma voix! — Mais, dit la reine, tout ce que vous venez d'appeler vient en différentes saisons. — Cela n'est pas ainsi dans nos vergers, disent-elles; nous avons de tous les fruits qui sont sur la terre, toujours mûrs, toujours bons, et qui ne se gâtent jamais".

"En même temps ils arrivèrent roulant, rampant, pêle-mêle, sans se gâter ni se salir; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jeta dessus et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

"Après s'être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers pour avoir le plaisir de les choisir de l'oeil avant que de les cueillir. "Nous y consen-"tons volontiers", dirent les trois fées; "mais souviens-toi de la promesse que tu "nous as faite; il ne te sera plus permis de "t'en dédire. — Je suis persuadée", répli-"qua-t-elle, "que l'on est si bien avec "vous, et ce palais me semble si beau, que "si je n'aimais pas chèrement le roi mon "mari, je m'offrirais d'y demeurer aussi; "c'est pourquoi vous ne devez point crain-"dre que je rétracte mes paroles". Les fées, très contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins et tous leurs enclos; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvait délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision; et, comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or d'un travail exquis; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite, et de me choisir un époux; qu'elle serait avertie de la noce, et qu'elles espéraient bien qu'elle y viendrait.

(A suivre)

AVIS

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies de 1902, il a été délivré sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes, en date du 21 août 1906, constituant en corporation John Maximilien Mackay, docteur en médecine de la ville de Québec, dans la province de Québec; Jacques Brault, agent, Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Tancrède Mongenais, commis, et Auguste Léonce Rinfret, avocat, tous les quatre de la ville de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes: (A) Pour faire affaires par tout le Canada comme imprimeurs, lithographes, stéréotypeurs graveurs à l'électricité, graveurs sur bois, graveurs en creux et graveurs par tous les procédés connus, comme libraires et relieurs dans toutes les branches de ces industries et dans tout commerce et toute industrie d'un caractère semblable ou analogue ou y ayant rapport.

(B) Pour acquérir, imprimer, publier, conduire et circuler ou autrement produire aucun journal ou aucuns journaux ou autres publications et faire généralement les affaires de propriétaire de journaux et d'éditeurs généraux.

(C) Pour acheter et acquérir comme actuellement en affaires et pour continuer les affaires faites actuellement par Ernest Mackay à Montréal, sous le nom et raison sociale de l' "Album Universel", "The Montreal Photo Engraving Coy", "Le Monde Illustré", ou toutes autres compagnies y inclus la clientèle et d'en payer le prix d'acquisition par des actions payées et acquittées de ladite compagnie ou autrement comme il pourra être convenu.

(D) Pour faire des demandes de brevet d'invention, acheter ou acquérir de quelque manière que ce soit des brevets d'invention ou des inventions, des marques de commerce, des droits d'auteur ou privilèges semblables ayant un rapport ou pouvant être utiles pour quelques-unes des fins de la Compagnie et de vendre et de disposer de toutes ces choses comme il sera jugé à propos.

(E) Pour vendre, améliorer, gérer, échanger, louer, hypothéquer, rapporter ou autrement disposer de tous ou chacun des immeubles de la Compagnie.

(F) De faire tous les actes, exercer tous les pouvoirs et de faire toutes les affaires incidentes propres à atteindre les fins pour lesquelles la compagnie est constituée.

La Compagnie exercera son commerce et son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de La Compagnie de l' "Album Universel" à responsabilité limitée, avec un capital-actions de cent mille piastres, divisé en mille actions de cent piastres chacune, et le principal lieu d'affaires de la Compagnie sera en la ville de Montréal, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 24e jour d'août 1906.

R. W. SCOTT,
Secrétaire d'Etat.

A. L. RINFRET,
118 rue St Jacques.

EVITEZ LE CATARRHE

C'est une maladie ennuyeuse, répugnante et dangereuse!

Commencez à vous soigner dès maintenant, avant que le mal s'empare de vous. Souvenez-vous que plus vous attendrez, plus vous aurez de difficultés à enrayer le mal.

Ne laissez le Catarrhe remplir vos fosses nasales, votre tête, votre gorge de ses sécrétions empoisonnées, ne le laissez pas devenir une infirmité, répugnante même pour vos meilleurs amis.

Le Catarrhe est un mal dégoûtant, — les gens remarquent beaucoup plus que vous ne le croyez, votre mauvaise haleine, votre graillonnement, vos crachements.

Ce qui est pis encore, le **Catarrhe** est dangereux. Le Catarrhe négligé détruit souvent le goûter, l'odorat et l'ouie, et dans plusieurs cas, conduit à la terrible consomption. Si vous n'enrayez pas le Catarrhe, il y a toujours danger qu'il atteigne vos poumons.

Ne laissez pas le temps à la maladie de poursuivre son cours. Le Catarrhe peut être guéri de façon absolue et permanente. Vous pouvez vous soigner vous-même à la maison, facilement et complètement; si vous vous y prenez de la bonne manière.

Ecrivez-moi aujourd'hui, afin que je vous dise comment vous guérir. J'essayerai de vous donner le

Spécialiste Sproule pour le catarrhe.

Conseil Médical Gratuit

le plus utile et le plus précieux. Je vous enverrai, sans aucune dépense à vos frais, les informations précises dont vous aurez besoin pour vous guérir du Catarrhe.

Ne dédaignez pas mon offre, elle est honnête et sincère. Simplement, sur votre demande, vous bénéficierez de mes vingt-deux années d'expérience, et de ma connaissance approfondie du Catarrhe et des moyens de le guérir. Laissez-moi vous montrer les renseignements utiles et efficaces que je puis vous donner sans qu'il vous en coûte un sou. Ceux qui, par toute l'Amérique du Nord, ont reçu mes conseils, me disent avec joie ce qu'ils leur ont procuré. Je vous enverrai leurs noms et adresses afin qu'ils vous le disent eux-mêmes.

Soignez votre Catarrhe dès maintenant, — ne retardez plus! Apprenez dès aujourd'hui comment vous en débarrasser véritablement et de façon permanente.

Répondez simplement oui ou non aux questions, écrivez lisiblement votre nom et votre adresse sur les lignes pointées, et envoyez-moi dès aujourd'hui le coupon de conseil médical gratuit, en adressant: **Catarrhe Specialist Sproule,** (Gradué en médecine et chirurgie, à l'Université de Dublin, Irlande, autrefois chirurgien du Service de la Malle Royale Anglaise. **409 Trade Building, Boston.**

COUPON - CONSEIL MEDICAL GRATUIT

Les lecteurs de cette revue ont droit à un conseil médical gratuit sur la manière de guérir le Catarrhe.

Votre gorge est-elle à vif ?
Eternuez-vous souvent ?
Votre haleine est-elle mauvaise ?
Vos yeux pleurent-ils ?
Vous enrhumez-vous facilement ?
Vos narines sont-elles bouchées ?
Votre nez vous donne-t-il la sensation d'être plein ?
Crachez vous souvent ?
Se forme-t-il des croûtes dans votre nez ?
Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide ?
Vous mouchez-vous beaucoup ?
Perdez vous l'odorat ?
Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin ?
Vous sentez-vous la tête lourde ?
Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant ?
Sentez-vous des titillations dans la gorge ?
Mouchez-vous désagréablement ?
Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge ?

NOM .....

ADRESSE .....

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, **CHAUD, FROID** ou **GAZEUX.** Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.

LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTÉ ST-LAMBERT

STADIUM

Proclamation Spéciale

PATINAGE A ROULETTES

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midis. lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midis de 1½ à 5. Toutes les soirées de 7½ à 10

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris). Aussi les samedis et dimanches après-midis.

Instructeurs gratis en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midis ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention.—Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, **10c.**

Attractions Nouvelles chaque Semaine

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL
sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montreal

Tables en Chêne Weathered

Elles sont convenables pour fumoirs, bibliothèques, clubs, où, en somme, pour tous les appartements où l'on veut un ameublement simple et sans recherche.

Nous les avons de grandeurs et de formes différentes—quelques-unes sont carrées et allongées, d'autres rondes.

En voici une qui est de forme hexagonale avec six pieds.

On peut l'avoir soit en chêne naturel ou en fini anglais.

Elle est couverte en pantasote, remplaçant bien le cuir, durant aussi longtemps et d'une apparence aussi jolie.

La couverture est clouée au bord de la table avec des clous à grosse tête de cuivre.

Nous avons six chaises à bas dossiers qui appareillent avec cette table si on le veut.

Ces chaises sont faites pour s'introduire dans les six sections de la table, de sorte qu'elles n'embarrassent pas.

Prix de la table $18.75 et des chaises $3.70 chacune, moins 10 pour cent aux lecteurs de l'Album Universel.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Pour encadrement artistique et de fantaisie
... ALLEZ CHEZ ...
Morency & Frères
346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité.
Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau
Complet d'Automne
et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de
Tweeds et Etoffes Nouvelles
J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny
Tél. Est 4906

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.
pour plus amples informations s'adresser au
Dr Joseph Versailles
CHIRURGIEN-DENTISTE
926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

Recettes utiles

Moyen d'empêcher le bois de se gondoler

R. Behmer dit dans la "Illustr. Landw. Ztg.: "J'emploie dans ce but un moyen très simple. Je fais dissoudre dans une bouteille contenant un quart de pinte de benzine autant de paraffine tamisée que la benzine en peut dissoudre. Par un temps sec et au moyen d'un pinceau tendre, j'enduis de cette solution les surfaces du bois qui ne sont pas protégées. La benzine pénètre très rapidement dans le bois et entraîne avec elle de la paraffine en quantité suffisante pour que la surface du bois devienne bien lisse et se laisse polir. Ce procédé s'applique avantageusement surtout pour les fenêtres, les portes et les tiroirs".

❖

Conservation des jambons

Nombreuses sont les méthodes employées pour conserver les jambons fumés. Tantôt on les enduit d'eau de chaux, tantôt on les enveloppe de papier et on les met dans des caisses remplies de cendres de bois. On peut aussi les envelopper dans de la paille d'avoine ou de seigle finement hachée, et les mettre dans des sacs ou dans de la toile d'emballage, de façon qu'aucun insecte ne puisse y avoir accès.

❖

Vinaigre falsifié

Le vinaigre est souvent falsifié à l'aide de l'acide sulfurique, voici le moyen de reconnaître la falsification.

On verse quelques cuillerées du vinaigre soupçonné dans une assiette en porcelaine, et on y met tremper quelques bandelettes de papier à filtrer blanc, puis on pose l'assiette sur un poêle et on laisse l'évaporation se produire.

Y a-t-il de l'acide sulfurique dans le vinaigre, le papier noircit et se charbonne.

Mais si le vinaigre est pur, le papier reste blanc.

❖

Taches de cambouis

Ces taches sont toujours très tenaces. Pour les faire disparaître, placez l'étoffe tachée sur une serviette mouillée pliée en quatre, la tache par-dessus. Prenez une petite éponge, trempez-la dans de l'essence de térébenthine et passez-la sur la tache jusqu'à ce que celle-ci ait disparu. Remplacez alors la serviette mouillée par un linge imbibé d'essence de térébenthine et repassez avec un fer très chaud.

❖

Nettoyage du feutre

Enlevez la garniture et bourrez l'intérieur du chapeau de chiffons et de rognures de papier pour empêcher qu'il se déforme, posez-le à plat sur une planche, et avec une brosse douce trempée dans une pinte d'eau additionnée d'une cuillerée d'ammoniaque, frottez-le pendant quelques minutes.

Immédiatement après, rincez à l'eau pure et faites sécher.

❖

Contre-poison du vert-de-gris

Le moyen de combattre les effets délétères du vert-de-gris, consiste à faire prendre au malade, dès les premiers soupçons, une assez grande quantité de verres d'eau, dans chacun desquels on aura fait dissoudre un blanc d'oeuf. Pour que la dissolution soit complète, chaque blanc d'oeuf devra être battu dans une assiette. C'est un contre-poison très efficace: il décompose en effet le vert-de-gris et les autres sels de cuivre, de manière à les laisser à un état qui n'est plus dangereux.

❖

Contre la chute des cheveux

Verser un quart de pinte d'eau bouillante sur deux cuillerées à potage de thé noir; laisser tirer. Passer le liquide et, une fois refroidi, le mélanger avec un quart de pinte d'eau-de-vie. Frictionner le cuir chevelu trois fois par semaine avec une petite éponge imbibée du mélange; laisser sécher les cheveux. Au bout de quelques semaines, quand la cure est terminée, enduire la peau d'une huile cosmétique, d'huile d'arnica, par exemple.

❖

Pour fortifier les cheveux

De l'huile de ricin, trois fois plus de bon alcool, quelques gouttes d'essence de bergamote. Agiter la bouteille pour bien mélanger. Frictionner le cuir chevelu avec cette huile.

❖

La teigne du cuir chevelu

Cette maladie si fréquente chez les petits enfants se guérit lorsqu'on enduit la tête, le soir, de beurre non salé. Le lendemain donner à l'enfant un bain de 27 degrés; savonner la tête avec du savon doux et une éponge tendre et essuyer. Continuer le traitement jusqu'à disparition du mal.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o **Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.**

2o **Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.**

3o **Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.**

—

R. Lionnais, Petite Péribonka, Lac St Jean, P. Q., fantaisies, vues de l'étranger, réponse prompte et assurée. — J. V. Guay, B. P. 38, Chicoutimi, P. Q. — Mlle B. Léonard, 193 Panet, Montréal, fantaisies, avec jeunes gens. — Mlle Berthe de Nanteuil, Boîte 142 Sherbrooke-Sud, avec jeunes gens instruits, vues préférées. — M. Antonio Lalarde, 721 rue Notre-Dame Ouest, Montréal. — Mlle Georgette Lamoureux, Saint-Jean, P. Q. — Ch. Potvin, Sand Point, Idaho. — Mlle Marie-Anne Tourigny, St Valère de Bulstrode, avec tous pays, genres moraux, réponse assurée. — Mlle Béatrix Ouellet, St Fabien, comté Rimouski, Qué. — Mlle Rébecca Pleau, 73 Canning, Montréal. — Mlle Ida Caimner, St Antoine, comté Richelieu, Qué. — Mlle Rénée de Gasteuil, Saint-Antoine, comté Verchères, Qué. — M. Gaston Vauban, Saint-Antoine, comté Verchères, Qué. — M. G. Louis Leduc, 54 rue Frontenac, Montréal. — Mlle Albertine Richard, Longue Pointe, Qué. — Mlle Graziella Leduc, 54 Frontenac, Montréal. — Mlle Rose Anna Roy, 183 Arago, Québec. — Mlle Malvina Barbeau, 174 Arago, Québec. — Mlles Fleurette D'Amour et Annette Dupuis, 708 Dorchester Est, Montréal. — Mlle Antoinette Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlles Amanda Donry et Gennie St Denis, Mittineague, Mass, correspondance anglaise. — Mlle Diana Lacerte, Trois-Rivières, échangera avec monde entier, réponse immédiate assurée, fantaisies préférées. — Mlle Eva Camirand, Trois-Rivières, avec monde entier. — Albert Lebel, commis, Roberval, Lac St Jean, Qué., correspondance française, vues préférées, réponse assurée. — Mlle Christiana Forget, Lachenaie, Qué., fantaisies préférées. — Mlle M. E. Chapleau, Terrebonne, Qué. — M. P. H. Bernard, 36 Vinet, Beaurivage, Longue-Pointe, avec monde entier, tous genres. — Mlle Jennie Pineault, 627 Ontario Est, Montréal. — William Bériau, boîte 36 Coteau Station Qué. — Mlle Laurette Auger, 33 St Joseph, Québec. — Mlle Yvonne Harvey, Murray Bay, fantaisies, paysages préférés. — Mlle R. A. Beaudoin, Broughton Station, comté Beauce, Qué., avec monde entier, vues préférées. — Mlle Du Moulin, 12 Louibard st., Ashmont, Boston, Mass., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Caroline Lamarre, 427 rue Fullum, Montréal, avec monde entier, vues préférées. — Gilbert T. Leblanc, boîte 577 Springhill, Nouvelle-Ecosse, cartes de toutes sortes, réponse prompte et assurée. — Mlle Alma Leroux, St Judes, comté Saint-Hyacinthe, Qué., vues préférées. — M. B. Picard, L'Artifice, P. Q. — Mlle Camilla Dancause, séries et fantaisies, 274 Champlain, Montréal. — Mlle Yvonne Fortier, 239 Richelieu, Québec, fantaisies. — Mlle Marie Blanche Mercier, 246 Richelieu Québec. — Mlle Elmire Gelly, Ste Anne de Beaupré, comté Montmorency, Qué. — Mlle Marie Louise Morel, Ste Anne de Beaupré, comté Montmorency, Qué. — Mlle Gilberte Derome, 561 St Valier, Québec, vues des pays étrangers préférées. — M. Ladislas Rioux, Trois Pistoles, comté Témiscouata. — Mlle Alma Cambray, Beauport, comté Québec, avec monde entier. — Mlle Emma Blouin, 138 Ste Marguerite, Québec, avec monde entier. — Alex. J. Laliberté, 292 St Joseph, Québec, Canada, vues artistiques avec monde entier. — Ernest Gagné, artiste sur bois et cuir, 59 Avery st., Laconia, N. H., un joli article de bois ou de cuir pour les plus belles cartes reçues. — Mlle Emilina Robitaille, 4167 Western ave, Westmount, Montréal, avec monde entier. — Jos. H. Tétreau, 32 Bacon st., Biddeford, Me, tous genres. — Roméo Robin, Lac Mégantic, Qué., fantaisies. — Mlle Rhéa Lafond, Mlle Berthe L. Petit, 9 Park st., Nashua, N. H., fantaisie, chefs-d'oeuvre préférés. — Mlle Blanche Boucher, boîte 276, St Jean, Qué. — Mlle Cordélia Chaput, St Cuthbert Station, Qué. — Mlles Marie et Virginie Robitaille, 1897 rue St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées. — Mlle Minette Dion, Montauban, comté Portneuf, Qué. — Mlle Blanche O'Shaughnessy, Nicolet, Qué., vues et fantaisies. — Mlle Alice Houde, Nicolet, Qué., vues et fantaisies.

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite avec les POUDRES ORIENTALES les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, $1.00; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.
L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, Montréal
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus
QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT
enlevés instantanément sans douleurs et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.
$50.00 de recompense à quiconque ne reussit pas.
C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de $1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec, aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus
Nouveau et de plus Chic
EN FAIT DE
Merceries à des prix modiques
VENEZ ME VOIR
M. BEAUPRE
282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

La Compagnie de Cartes Postales "International"
enverra à l'avenir sur réception de $2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.
L'INTERNATIONALE
Compagnie de Cartes Postales Illustrées
27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

Réparation de meubles
Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.
Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.
F. DUFOUR
395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 338

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaitrait aussitot, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2¼ x 2¼—$1.10
No. 2, " 2¼ x 3¼—$2.18

Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCES

Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consomption. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — **Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.**

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221 Rue St-Jacques, Montréal
Tel. Bell Main 1691

CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA PROVENCE	nov.	1
*LA LORRAINE	nov.	8
*LA TOURAINE	nov.	15
*LA SAVOIE	nov.	22
*LA PROVENCE	nov.	29
*LA LORRAINE	déc.	6

*Paquebots à deux hélices.

Cies Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Phone Est Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agents spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 40 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Verdi (Giuseppe), 1813-1901, compositeur, né à Roncole.

Paraît n'avoir jamais eu de professeur sérieux, et s'être formé par la lecture des oeuvres italiennes contemporaines, qu'il commença par imiter servilement.

Son premier ouvrage représenté fut: "Oberto Conte di san Bonifazio", Milan 1839, où l'on peut voir quelle était alors son inexpérience.

Voici les titres de ses principaux opéras: Nabucodonosor, I Lombardi, Ernani, I duo Foscari, Jerusalem (transformation d'I Lombardi), Luisa Miller, Rigoletto, Il Trovatore, la Traviata, les Vêpres siciliennes, Simone Boccanegra, Un Ballo in maschera, la Forza del destino, Don Carlos, Aïda, Otello, Falstaff, 1894.

Pour l'église: son "Requiem" à la mémoire de Manzoni.

Par la souplesse de son génie, par la verdeur toute juvénile de son talent, il apparait comme le superbe point culminant de l'école italienne moderne.

Il fut membre correspondant de l'Institut et sénateur du royaume d'Italie. Grand-croix de la Légion d'honneur en 1894, à la première représentation, en France, de son "Otello".

Après ce grand génie, et avant de tirer l'échelle à l'école italienne, que nous retrouverons aux contemporains, parlons des nombreux virtuoses qu'elle a engendrés.

Nous avons déjà dit que cette école était avant tout celle de la mélodie, du chant (le "bel canto") et de la virtuosité. De plus, le climat de l'Italie est certainement celui des climats européens qui produit les plus belles voix et les plus chaudes. Aussi est-ce là qu'il faut chercher les plus grands chanteurs, les virtuoses de la vocalise; ils sont légion, et admirables, assurément on ne sait plus chanter comme eux; c'est positif. Mais ce qu'il faut savoir aussi, c'est que le chant italien, au moins jusqu'à Rossini et peut-être au delà, diffère essentiellement de ce que nous appelons le chant en France; c'est un art plus vaste et surtout plus libre que chez nous.

Dans la vieille école italienne, le compositeur qui écrit une phrase de chant ne doit pas s'attendre à l'entendre chanter telle qu'il l'a écrite; sa phrase n'est qu'un canevas, sur lequel le chanteur brode et a le droit, je dirais presque le devoir, de broder toutes les arabesques, toutes les vocalises qui lui paraissent convenables. Le compositeur se trouve donc à la merci de l'interprète, qui s'ingénie à compléter son oeuvre, en y introduisant les traits à effet et les points d'orgue les plus propres à faire briller son talent et sa voix. S'il a du goût et du tact, c'est parfait; sinon, cela devient de l'acrobatie pure et simple. Ceci explique jusqu'à un certain point pourquoi les compositeurs italiens s'attachaient peu à rendre leurs mélodies conformes aux sentiments exprimés par les paroles; c'aurait été peine perdue, le chanteur venant tout bouleverser. Cela explique aussi l'importance des chanteurs en Italie, puisqu'ils devenaient ainsi les véritables collaborateurs de l'auteur même. Ils créaient l'oeuvre presque autant que lui; car, dans cette musique où la mélodie était presque tout, ils avaient la faculté de la modifier à leur gré, de la pétrir et de la dénaturer selon leur bon plaisir. Le compositeur fournissait la maquette, le chanteur faisait la mise au point, parachevait l'oeuvre en la mettant à sa mesure. Il faut donc considérer les chanteurs italiens, non comme des interprètes respectueux et serviles de l'idée des maîtres, mais comme des artistes qui venaient en quelque sorte terminer leurs ouvrages, leur donner le prestige nécessaire par un dernier coup de vernis. D'ailleurs, l'école italienne, sauf en la personne de ses plus éminents et derniers représentants, est trop faible dans sa charpente pour qu'elle eût pu exister sans cela.

Parmi ces prestigieux chanteurs, il y en avait d'une nature étrange, et dont le talent ne saurait être mis en doute, car il constituait leur seul élément de succès dans le monde; je n'en nommerai que quelques-uns :

Caffarelli, 1703-1783, de son vrai nom **Majorano**, sopraniste, né près de Naples.

Un des plus étonnants chanteurs de l'Italie; fut élève de Porpora et de Caffaro, d'où son nom.

Il eut des succès prodigieux, et gagna assez d'argent pour pouvoir s'acheter un petit duché, le duché de "Santo-Dorato", dont il prit le titre, et où il mourut... sans postérité.

Farinelli, 1705-1782, sopraniste, né à Naples.

De son vrai nom Charles Broschi.

Le plus admirable soprano masculin qu'on ait jamais entendu; fut élève de Porpora et jouit dans toute l'Europe d'une réputation considérable.

(A suivre)

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Lilia Lusignan, 3 ans

Cher Monsieur :—

Je n'hésite pas à recommander le **Sirop d'Anis Gauvin**. Pour moi il n'y a pas de remède plus précieux pour une mère de famille qui a des enfants au berceau. J'ai employé pendant longtemps votre **Sirop d'Anis** pour ma petite Lilia qui a maintenant 3 ans, et toujours j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Veuillez me croire, votre toute dévouée,

6 rue Lévis, Southbridge, Mass. Madame R. LUSIGNAN

Le SIROP D'ANIS GAUVIN se vend partout

Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

STOVE POLISH THE OZO CO. LIMITED

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux

OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'egratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited,
MONTREAL.

Vous qui souffrez d'Hémorroides internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans **RECTAL** un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT
Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau"

LAIT des DAMES ROMAINES.

$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez **COOPER & CO., Dépt. 80, Montréal; Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.**

L'Ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un *ivrogne invétéré* est une *maladie périodique.*

La nature a voulu qu'a toute *maladie* il y eût un *remède.*

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rébelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: $1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour $2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE LTEE
87, rue St-Christophe, MONTREAL

Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir.
Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —

Téléphones Bell,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Fe 2314
Tél. Marchands 689

UNION 5 TYPO

TABLE DES MATIERES

(MONDE ILLUSTRÉ,) **ALBUM UNIVERSEL** *XXIIIième ANNÉE,* **MAI - OCTOBRE 1906**

No 1149 — 5 mai 1906 — Planche hors texte. Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Langage patriotique. Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa. Chronique. Les échos de la semaine, par L. d'Ornano. Croisade de la tempérance. Causerie scientifique: L'air liquide par H. E. Simard, prêtre. Le cataclysme de la Nouvelle-Californie. A travers la mode, dans tous les numéros. Le Château de Ramezay. Nouvelle: Elle et lui, par L. E. Moreau. La pensée et l'action, par Gaston Leury. Feuilletons: Sans famille, par Hector Malot; La Guerre noire, par J. P. d'Auriac. Les origines du café. Deux pages humoristiques, dans tous les numéros. Travaux féminins. Causerie médicale, etc.

MUSIQUE: Viennoise, valse lente, par E. Pessard.

No 1150 — 12 mai 1906 — Planche hors texte. Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Bibliographie. La Croisade de la tempérance. Chronique. Echos de la semaine, par L. d'Ornano. Sir L. A. Jetté. Un tremblement de terre au Canada en 1663, par Ferland. Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet. Le père Plessis au Monument National, par Jean Canadien. Le parler canadien, ses dangers, par Lionel Montal. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Triste histoire, par O. Lemyre. Les mois, leur historique, publié mensuellement, par le chanoine d'Agrigente. Géographie illustrée du jeune âge, par E. M. La dyspepsie. Dans le monde de la musique, etc.

MUSIQUE: Histoire triste, par T. Dubois; **Ce que dansait grand'mère,** gavotte, par J. Walter.

No 1151 — 19 mai 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Chronique. Echos d'Amérique, par L. d'Ornano, dans tous les numéros. Saint-Jérôme, paroisse et ville. Le parler canadien, par Lionel Montal. Magnifique privilège, par Jean Canadien. Un drame dans un sous-marin, par André Reuze. Le droit d'asile dans les mosquées. Petites notes scientifiques. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Nouvelle: Le verre brisé. Géographie illustrée du jeune âge. La coqueluche, par le Dr R. Villecourt. Pêche à la truite. Sport. Recettes, etc.

MUSIQUE: Berceuse de "Joselyn", par B. Godard, violon et piano; **Romance sans paroles,** par Ch. Gounod.

No 1152 — 26 mai 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Propos de Montréalais, dans tous les numéros. Le parler canadien, par Lionel Montal. L'école de la vie, par G. Téry. Choses d'Europe, dans tous les numéros. Sir T. Shaughnessy, président du C. P. R. Dix mille milles par terre et par mer. L'Imperial Limited. Nouvelle: Le forgeron, par H. de Forges. Page de la ménagère. Nouvelle: Napoléon et le curé, par E. Gachot. Feuilletons: Sans famille: La Guerre noire. La vie du musicien, par Jean Portal, etc.

MUSIQUE: Le temps des roses, chanson par Hervé.

No 1153 — 2 juin 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Le parler canadien, par Lionel Montal. Le saint des Ecoles Chrétiennes, par Jean Canadien. Ste Cécile du Bic. Nouvelle : Miss Sourire, par Geo. Villeneuve. La vie au foyer, dans tous les numéros. Pour nos jeunes amis, dans tous les numéros. Nouvelles: La mort du croiseur, par G. Souhait; Pauvre poète, par Arthur St Pierre. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Pêche à la grenouille et à la truite. Nouvelle: Le petit chien Riquet, par Anatole France, etc.

MUSIQUE: Berceuse, par W. A. Mozart; **Le Paradis,** valse-Boston, par Armand Tedesco.

No 1154 — 9 juin 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Le parler canadien, par Lionel Montal. La messe rouge, par Jean Canadien. Sir Alexandre Lacoste, juge en chef de la Cour d'Appel de Montréal. Nouvelle: Le revenant de la Maison Blanche, par H. R. Cattell. Trois épisodes sur Napoléon Ier, par M. C. d'Agrigente. Le commerce des cheveux. Nouvelle: Le bonheur qui passe, par Serge Fégor. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Le journal de l'océan. Causerie médicale. Dans le monde de la musique. Nouvelle: Sur l'Albany, par B. Chantel, etc.

MUSIQUE: Sérénade galante, pour piano, par F. d'Orso.

No 1155 — 16 juin 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. L'alcool est une source de malheur. L'opinion d'un médecin. Les trônes des grands monarques. Le parler canadien, par Lionel Montal. La procession de la Fête-Dieu, par Jean Canadien. Poésie: A un voyageur, par M. Le Franc. Nouvelle: Le partage, par Albert Devalle. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Les grands musiciens, dans tous les numéros. Géographie, par E. M. La médecine par les simples. Vues d'Espagne, par Claudine de Villers, etc.

MUSIQUE: La vie au grand air, polka-marche, par E. Dehayes.

No 1156 — 23 juin 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. En l'honneur de Pierre Corneille. Les phares. Petites notes scientifiques. Le parler canadien, par Lionel Montal. Juin et la St Jean-Baptiste, par L. de Charny. Le revenant de la Maison Blanche, par H. R. Cattell. Feuilletons: Sans famille; La Guerre Noire. Géographie illustrée du jeune âge. De la respiration artificielle.

MUSIQUE: Chant, sérénade par Charles Gounod.

No 1157 — 30 juin 1906 — Paris, par l'hon. G. A. Nantel. Le nouveau ministre et l'évolution canadienne, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle: Pringles, V. C. Le parler canadien, par Lionel Montal. Nouvelle: Le vieux moulin, par Paul Lacour. Les bijoux modernes. Nouvelle: Boîte à musique, par E. Lauzmann. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. Recette. Quelques conseils de beauté, etc.

MUSIQUE: Gavotte des vers luisants, Lincke; **Ciao!** valse, tr. E. Rosati.

No 1158 — 7 juillet 1906 — Planche hors texte: Le Canada pittoresque. Paris, par l'hon. G. A. Nantel. A la poursuite du caribou, par Mlle Hélène de Harven. Les centaures de l'Ouest, par R. Audias Turenne. Propriétés et applications de l'air liquide, par le Rév. A. Simard. Nouvelle: Le poète, par Marie Le Franc. Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. La bonne nouvelle, par Réné Bazin. Pour les dyspeptiques. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant, menuet, adaptation par Ernest Van Dick.

No 1159 — 14 juillet 1906 — Planche hors texte. Le Canada pittoresque. Paris, par l'hon. G. A. Nantel (fin). Le parler canadien, par Lionel Montal. L'ouvrière canadienne, par Jeanne. Nouvelle: C'est toi qui l'as voulu ! Nouvelle canadienne d'après H. Van Dyke, par E. Ste Marie Perrin. Les incubateurs de bébés. A la poursuite du caribou, par Mlle Hélène de Harven (fin). Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire. L'hygiène de la beauté et de la jeune fille. Nouvelle: Drame dans un salon, par M. Forestier. Recettes, etc.

MUSIQUE: Mélodie, par Anton Rubinstein, pour flûte ou violon et piano.

No 1160 — 21 juillet 1906 — Planches hors texte: Le Canada pittoresque; illustrations d'actualité. Plaidoyer, pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel Nouvelle écrite pour l'Album Universel: La pendule, par Noël Hervé. Le parler canadien, par Lionel Montal: Flamants roses, par Fulbert-Dumonteil. Poésie: Rosée, par Fernand Gregh. Nouvelle: Parcelle de vie, par A. Guilmet. Poésie: Le petit cimetière, par T. Botrel. Feuilletons : La Guerre noire (fin); Sans famille. Psychologie espagnole, par F. Dacre. Le siège de Berlin, par Alphonse Daudet. L'appendicite, par le Dr L. Ménard. Les deux morts, nouvelle écrite pour l'Album Universel, par Gaston Leury, etc.

MUSIQUE: Chant: le sonnet de F. Arvers, musique de G. Bizet.

No 1161 — 28 juillet 1906 — Planches hors texte: Le Canada pittoresque. Nos illustrations d'actualité. Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle canadienne: Le prospecteur, par L. d'Ornano. Le parler canadien, par Lionel Montal. Le solitaire du Tirourda, par Royer Neuville. L'araignée fileuse de Madagascar. Recettes pour les ménagères. Poésie: L'arrivée, par Mme Catulle Mendès. Les mésanges, par André Theuriet. L'odeur de l'ajonc, par T. Botrel. Feuilletons: Le Lac Ontario, par F. Cooper; Sans famille. La bière.

MUSIQUE: Chant: Apaisement, mélodie, poésie de Verlaine, musique de Flégier; Piano: **Haiden-Roslein,** par F. Schubert.

No 1162 — 4 août 1906 — Planches hors texte: le Canada pittoresque. Collège de L'Assomption: Conventum du 51ème Cours. Ecoles ménagères, par l'hon. G. A. Nantel. Pages canadiennes oubliées, nouvelle: La tour de Traf..., par Georges de Boucherville. M. Rodolphe Plamondon, célèbre ténor canadien. Collège de L'Assomption: fêtes du Conventum, par le Dr H. Lasnier. Feuilletons: Le Lac Ontario; Sans famille. Nouvelle: Le violon de cristal, par Jo. V... La vaccination antituberculeuse. Le bétail canadien, par J. A. Couture. Nouvelle: La roulotte, par G. Desroches. Monologue pour petite fille: Un brin de mouron, par H. Besançon. La mort de M. Albert Sorel, etc.

MUSIQUE: Combien jolie, caprice-valse, par Marius Carman.

No 1163 — 11 août 1906 — Planches hors texte: Le Canada pittoresque. Nos illustrations d'actualité, dans tous les numéros. Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelles canadiennes inédites: Le choix d'Agnès, par L. d'Ornano; Le poupard, par Marie Le Franc. Quelques spécimens de coiffures anciennes et modernes. Feuilletons: Le Lac Ontario; Sans famille. Butler, condamné à mrot, par Hyppolite Taine. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant: Mélancolie, par Charles Gounod.

No 1164 — 18 août 1906 — L'ouvrier et la loi du dimanche, par l'hon. G. A. Nantel. Le vieux pipero, par Padre Alberto, O. M. I. Josette, Nouvelle canadienne inédite, par Marie Le Franc. Causerie scientifique. Feuilletons: Le Lac Ontario; Sans famille. Les poissons sportifs de la Floride. Pour les agriculteurs. Maison de poupée, par Henrik Ibsen. A travers le Canada, dans tous les numéros. La tuberculose et l'habitation. Nouvelle: Mariage impossible, par Eugène Fournier, etc.

MUSIQUE: Marche muscadine, par A. Landry.

No 1165 — 25 août 1906 — Réveil d'opinion, par l'hon. G. A. Nantel. Le destin, nouvelle inédite, par Marie Le Franc. Le belle-mère, nouvelle, par H. Bezançon. La femme de l'ouvrier. L'exorde d'un discours original, par le chanoine d'Agrigente, V. G. Poésies: Lise (pièce à dire), par Victor Hugo; Sieste, par André Theuriet; Le pêcheur à la ligne, par François Coppée. Feuilletons: Le Lac Ontario; Sans famille. Pour les agriculteurs. Nouvelle: Un homard un peu cher, par M. Deprez. L'âme de la maison, nouvelle, par Jean du Rebrac. Hygiène ménagère, etc.

MUSIQUE: Circulez, polka-marche, par W. J. Paans.

No 1166 — 1er septembre 1906 — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle inédite: L'escompte du bonheur, par L. d'Ornano. Causerie scientifique: Des mains longues de cent lieues. Bibliographie de M. le chanoine d'Agrigente. Feuilletons: Le Lac Ontario; Sans famille. Nouvelle: Le baiser, par Gustave Guesviller. Instruction sur les soins à donner aux noyés, méthode Laborde. Pourquoi la Douma fut dissoute, etc.

MUSIQUE: Chant: Bonjour, Suzon, paroles d'A. de Musset, mélodie d'A. Gailhard; Marche espagnole: **Esmeralda,** par L. Gallini.

No 1167 — 8 septembre 1906 — L'Eglise de France, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle inédite: Le retour du sauvage, par Gaston Leury. Nouvelle: Le roman d'une milliardaire, par L. de Norvins. Pages canadiennes oubliées: Une aventure au Labrador, par Pierre Petitclair. Feuilletons: Sans famille (fin); Le Lac Ontario. De Montréal à Détroit, par P. Perras, etc.

MUSIQUE: Chant: Si vous n'avez rien à me dire, paroles de Victor Hugo, musique de Francis Thomé; Chant: **Le vrai devoir,** par Xavier Privas.

No 1168 — 15 septembre 1906 — Le Conservatoire National. L'épiscopat américain et le clergé français, par l'hon. G. A. Nantel. Légende canadienne: L'étranger, par Ph. de Gaspé. Nouvelle inédite: Le vieil homme, par Marie Le Franc. Les moustaches de Napoléon, par H. de Forges. Causerie scientifique. Feuilletons: Le Lac Ontario; La fille du brigand. Le renard à l'affût, par Gaston Broche. Le mouvement d'émigration d'Europe en Amérique. Nouvelle: Comme sur des roulettes, par P. V. Les mères, par P. H. Gausseron. L'ours blanc, par Henry Gréville. La littérature et la thérapeutique. Sylviculture: Epuisement des forêts. Poésies: Le cimetière des marins, par H. Lucas; Crépuscule, par Edmond Rostand. Variétés, etc.

MUSIQUE: piano, **Comme autrefois,** Gavotte, par H. Van Gael.

No 1169 — 22 septembre 1906 — Planches hors texte: L'Université Laval de Québec; l'Université Laval à Montréal. L'université du jour, par l'hon. G. A. Nantel. L'Université Laval. La figurante, nouvelle canadienne inédite, par F. de Chalot. Nouvelle: Le double, par C. Nicolle. Feuilletons: Le Lac Ontario; La Fille du brigand. Biographie du cardinal Mermillod, par le chanoine d'Agrigente, V. G. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant: Je voudrais pleurer, par Edouard Mathé ; Berceuse pour violon et piano, par H. Chabanier.

No 1170 — 29 septembre 1906 — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle canadienne inédite: Le Wattman, par Marie Le Franc. Le professeur Alexis Contant. Nouvelle canadienne inédite: Le portrait, par F. de Chalot. Curiosités scientifiques et naturelles. Feuilletons: Le Lac Ontario; La Fille du brigand. La cuisine de madame, dans tous les numéros. La Fée Carabosse, légende russe, par Léon Chavignaud. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant: Automnales (apaisement), poésie de Fernand Gregh, musique de Jean Ch. Nougues; **Feuille d'Album,** par Beethoven.

No 1171 — 6 octobre 1906 — L'architecture à Montréal, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle américaine inédite: Luisa, par Padre Alberto, O. M. I. Alfred Laliberté, pianiste virtuose canadien-français. Nouvelle bretonne inédite: La mort de Jobic, par Mlle Marie Le Franc. Curiosités scientifiques et naturelles. Feuilletons: Le Lac Ontario (fin) ; La Fille du brigand. Nouvelles: Nouvelis vivants, par L. E. Estivie; Le château hanté, par A. Dorval. Monologue: Mes deux cousines, par Henriette Bezançon. Poésie: Mademoiselle Potiche. Variétés, etc.

MUSIQUE: Escamilla, Habanera, par Ernest Alder.

No 1172—13 octobre 1906— De l'instruction publique, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle canadienne inédite: Près du rouf, par Mlle Marie Le Franc. Nouvelle canadienne inédite: Echange de cartes, par F. de Chalot. Feuilletons: Les pirates du golfe Saint-Laurent; La Fille du brigand (fin). Pages canadiennes oubliées: La terre paternelle, par Patrice Lacombe. La tuberculose. Notes scientifiques. Lichtenstein, par E. Miller. Poésies: L'automne; Automne. Sous la coupole, par Pierre de Nolhac. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant d'amour, paroles de A. de Lamartine, musique de Georges Bizet; **Heures du soir,** paroles de Millevoye, musique de Boieldieu; **Prélude pour piano,** par C. Gounod.

No 1173—20 octobre 1906—Bibliographie canadienne, par l'hon. G. A. Nantel. Exploration canadienne du major Moodie, par Estivie. Légende flamande inédite: Le solitaire de Haverskerque, par Gaston Leury. Feuilletons: Les pirates du golfe Saint-Laurent; La terre paternelle (fin). Nouvelle: La princesse rose, par M. Villeneuve. Feu Honoré Beaugrand. L'amour du pays, par Chateaubriand. Montréal sous ses aspects gais, par Gem. Poésies. Variétés, etc.

MUSIQUE: Conte de fée, historiette sans paroles, pour piano, par Paul Wachs.

No 1174 — 27 octobre 1906 — L'affaire de Buckingham, par l'hon. G. A. Nantel. Nouvelle canadienne inédite: Les sabots de Casimir, par F. de Chalot. Un livre sur Marie-Antoinette, pages écrites pour l'Album Universel, par l'abbé Serpaggi. Choses qui passent au Texas, par Padre Alberto, O. M I. Curiosités scientifiques et naturelles. Feuilletons. Les pirates du golfe Saint-Laurent, par le Dr E. Dick; Colomba, par Prosper Mérimée. Conte de fée: La chatte blanche. Nouvelle: Un coup de... chapeau, par J. de Rip. Variétés, etc.

MUSIQUE: Chant: La cruelle berceuse, paroles et musique de Théodore Botrel; **Nocturne,** musique de Gabriel Fauré, paroles de Villiers de L'Isle-Adam; **Mon coeur se tait,** musique de R. Schumann, paroles de Henri Heine.